

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'Exécuteur [262] – Blitz sanglant sur Mazatlan

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



BLITZ SANGLANT SUR MAZATLÁN

par Don Pendleton

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**BLITZ SANGlant
SUR MAZATLÁN**

Adapté de l'américain par
Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

— *j No ! j Porfavor !* Pas ça !

— Ta gueule, boudin !

Alfonso Rosario était aux anges. Il adorait quand ces petites putes de chicanas se plaignaient ou le suppliaient. Surtout quand Evora assistait à la scène. Ça l'excitait tellement qu'il en avait encore plus de mal à respirer qu'en temps ordinaire, et qu'il devait s'envoyer une dose de ventoline dans les bronches. Sous les larges pognes du boss de South Tucson, le corps juvénile de la Mexicaine se tordait avec l'énergie du désespoir. Mais Al Rosario était d'une force de taureau, et la tenant fermement d'une main par la taille et de l'autre par les cheveux, il l'avait courbée en avant sur le rebord en marbre du monumental spa qui trônait au milieu de la terrasse de son immense loft. La face au ras de l'eau bouillonnante, Mariana Jimenez tentait de résister, à la fois à la pression du ventre de Rosario contre ses reins, et à celle de son poing qui poussait sa tête vers les bulles du bain pour la faire céder. Le supplice de la baignoire, en quelque sorte. Elle tenait bon, mais elle savait qu'elle ne résisterait plus longtemps, et que, de toute façon, elle n'avait guère le choix. Question avenir, c'était ça et les passes classiques dans les hôtels de la ville, ou le refus, et les baraques des chantiers du secteur.

Trente à quarante « clients » par jour.

Outre la rage légendaire qui le caractérisait, le *jefe* du sud de Tucson était un vicelard de première, et toutes les chicanas passées par chez lui s'en souvenaient. À trois mètres de là, Evora Coriente pouffa, faisant voler dans l'air tiède du soir et dans la lueur des torches à huile entourant le spa un peu de la poudre blanche qu'elle s'apprêtait à consommer. Son « flash ». Un cocktail détonant, petite recette à lui, auquel il l'avait habituée dès le début, afin de mieux la tenir. L'asservir. Alfonso Rosario n'aimait les femmes que réduites à l'esclavage. Entièrement nue et lovée sur le lit de repos recouvert de tissu éponge cramoisi qui faisait face au spa, Evora Coriente ne regardait même pas la scène, trop accaparée par cette ligne de « flash » qu'elle n'arrivait pas à sniffer correctement. D'ailleurs, ce genre de spectacle, elle connaissait. Elle l'avait vécu en actrice. Comme le vivait ce soir cette pucelle effarouchée. C'était des mois plus

tôt. Elle aussi faisait partie d'un arrivage, mais elle, à dix-sept ans, elle faisait déjà la pute pour se payer ses doses de poudre. À Mexico. En free-lance. Jusqu'à ce qu'un type lui fasse cette proposition. Émigrer en Amérique, où les tarifs étaient bien plus élevés qu'au Mexique, et où elle pourrait sniffer à plein nez. Elle était jeune, très belle, pas encore abîmée par la coke et le reste, alors, elle avait accepté. Dès son premier soir aux States, alors que ses « collègues » d'infortune étaient vendues aux enchères aux *compradores*, aux acheteurs U.S. qui attendaient le convoi dans cette carrière en plein désert, elle s'était retrouvée à Tucson. Sur la terrasse de *Tío Alfonso*. Il adorait qu'on l'appelle Oncle.

Ça faisait protecteur.

Déjà rompue aux fantasmes des obsédés du genre, Evora Coriente avait su y faire, et, dès ce premier soir, le boss de South Tucson avait apprécié. Par la suite, ayant fait le tour de la psychologie de *Tío Alfonso*, elle s'était montrée suffisamment vicieuse et coopérative pour « l'accrocher », et, depuis, elle n'avait plus quitté le loft.

Devenue la favorite.

Al Rosario était une brute, quasi inculte, assez repoussant physiquement, et, malgré ses pilules miracles, il baisait comme un lapin. Avec de larges tendances à la torture. Au moins, Evora Coriente avait échappé aux bordels. Bien sûr, elle ne pouvait jamais sortir en ville sans l'escorte d'au moins deux baby-sitters, mais bien que Rosario ait tout un champ de cactus dans les poches question fric, elle bénéficiait quand même d'un petit budget fringues et maquillage. Et surtout, elle pouvait sniffer comme une locomotive. Le loft était toujours plein de coke. Pour *Tío Alfonso*, pour ses potes, et aussi pour elle, accessoirement. Notamment lors de ces soirées avec ses *nuevas*. Même que ce soir, compte tenu des difficultés que ce porc rencontrait avec celle-là, ça risquait de durer. Tant mieux. Pendant ce temps, Evora engrangeait la poudre à pleins sinus.

— ¡ No ! ¡ No ! ¡ Por piedad, señor !

Décidément, cette petite chicana tenait bon. Evora leva les yeux, regarda la scène d'un œil brouillé, secoua la tête avec commisération, lança d'une voix molle à l'intention de sa compatriote :

— Tu devrais te laisser faire, *querida*. C'est la première fois qui compte, et c'est pas si terrible.

Puis plus bas et comme pour elle-même :

— Et puis ça sera pas long.

Allusion perfide aux exploits plutôt brefs de son « protecteur ». Malgré sa fièvre, Alfonso Rosario avait entendu l'encouragement de sa protégée. Une bonne petite pute, finalement. Essoufflé, les jambes un

peu lourdes à force d'efforts, il grogna à l'oreille de sa victime qui continuait à ruer sous lui :

— T'as entendu, *querida* ? T'as pas intérêt à faire chier trop longtemps !

Le commentaire d'Evora avait encore augmenté son envie. Sûr de sa victoire, il en bavait d'impatience, et les souvenirs lui revenaient, accentuant son délire. Au temps du règne de Diego Armandariz, c'était lui qui était chargé « d'attendrir » les petites *chicanas* rebelles. De préférence les *nuevas*. Celles qu'il appelait ses *pequenas novias*. Ses petites fiancées. De préférence vierges. Un boulot qui convenait alors parfaitement à sa forte libido, et à sa forme physique à toute épreuve. Seulement depuis quelque temps, sa santé s'était brutalement dégradée. Asthme sévère, compliqué d'infections répétitives, consécutif à une pneumonie mal soignée. Ça, plus la coke... Conséquences, usage d'aérosols et prises régulières d'antibiotiques. Plus de l'hypertension, avec répercussions sur sa libido. Résultat, petites pilules pour la booster. Parfois deux... voire trois dans la même journée ! Ce qui l'essoufflait encore plus. Qui risquait même de le tuer. Mais alors que la mort des Armandariz l'avait hissé au sommet, il n'aurait abandonné ce privilège à personne.

Son jeu favori.

Lors de chaque arrivage, il sélectionnait sa, ou ses prochaines proies parmi les *nuevas*. Bien sûr, les vierges n'étaient plus légion par les temps qui couraient, alors en cas de pénurie, il se rabattait sur la, ou les plus jeunes, les gardant sous le coude avant de les envoyer au charbon. Or, la semaine passée, trois filles avaient retenu son attention, et ce soir, il était presque en retard, car une nouvelle fournée allait débarquer dans la nuit. Pour un peu, il serait débordé, mais pas question de déroger à la règle.

C'était comme ça, une ou deux fois par mois.

Parfois le vendredi, parfois le samedi, selon l'arrivage. Dès le lieu de réception des migrantes, son cousin Jaime sélectionnait sur place la ou les *nuevas* potentielles, et une fois débarquées en ville, ils les séparaient du troupeau pour les emmener à « l'usine ». Tout près d'ici. Une manufacture de produits d'emballages, où le *jefe* venait choisir sa prochaine proie. Cette dernière avait alors le choix. La docilité, ou la rébellion. Dans le premier cas, il la faisait « livrer » au loft et tout se passait à peu près comme prévu, dans le deuxième cas, il la faisait « attendrir » par ses hommes, avant de la faire envoyer à l'abattage sur les chantiers.

Le bain.

Mais Al Rosario n'était pas un sauvage. Il savait aussi récompenser

les bonnes volontés. Après de bons et loyaux services, il pouvait revendre une belle et bonne gagneuse à des collègues de Reno ou de Vegas, lui permettant ainsi d'accéder à un statut social plus élevé. Genre escort-girl. De luxe, si elle avait la classe. Ce qui était rare. Les miss univers docteurs ès-lettres ne couraient pas les ruelles des *barrios* mexicains. Néanmoins, dans tous les cas et même du temps d'Armandariz, les filles ne recouvraient leur « liberté » qu'en fin de carrière. Quand devenues inexploitables au plan de la prostitution, elles pouvaient finir comme maquereilles ou tenancières de bars ou de night-clubs. Mais en attendant, les petites *nuevas* de Rosario devaient passer le test.

Après ça, le boss la ferait envoyer aux bordels par deux des *sicarios* qui gardaient en permanence les issues de son loft, et il reprendrait des forces en allant dévorer un énorme *churrasco* à l'Argentino. Peut-être avec Evora... si elle n'était pas trop chargée, côté poudre. Un énorme quartier de *came* bien rouge pleine d'énergie, et une bonne bouteille de *Los Arbolitos* chilien, avant de découvrir le nouvel arrivage. Tout un lot de petites *guapas* en provenance d'Hermosillo, et de Ciudad Obregón, par ses copains de la filière de Ciudad Juarez. Le matin, Jaime l'avait appelé, pour annoncer que le camion avait bien passé la frontière sans encombre, mais à Mexicali, au lieu de Nogales comme c'était prévu. Une histoire de contrôles inopinés. Heureusement, le clan avait ses réseaux d'informateurs, mais ça faisait un sacré contretemps. Résultat, la cargaison ne débarquerait au point de contact que demain soir. Rosario avait aussitôt informé ses clients du retard.

Pour la suite, pas de problèmes. Le système était parfaitement huilé. Sur place, Jaime fixait la mise à prix de chaque fille, en fonction de sa « qualité », et les enchères pouvaient commencer. Un peu comme chez les maquignons. On regardait, on estimait, on palpit également. Puis on topait la main, et on payait. Rien que du cash, bien sûr. Le plus offrant embarquait la marchandise, et comme d'habitude pour Rosario, une partie du pognon transitait par ses filières offshore, avant d'être blanchi en investissements divers à l'étranger. Une combine qui avait parfaitement fonctionné du temps des Armandariz, et qui continuait à rapporter gros. On ne changeait pas un système gagnant.

Sous les grosses pognes d'Alfonso Rosario, sa petite *nueva* n'arrêtait pas de s'agiter et de couiner comme une jeune guenon apeurée, tandis qu'il cherchait son chemin dans ses reins. En faisant semblant d'hésiter, de ne pas trouver son chemin. Pour la faire couiner un peu plus. Pour qu'elle supplie encore. Rosario était un sadique. Il en était conscient, et l'assumait parfaitement. Il adorait faire souffrir les gonzesses, et plus ses pratiques sexuelles étaient dégradantes, plus

ça l'excitait. Mais ce soir, malgré la recommandation d'Evora, celle-là en faisait un peu trop. Aussi serrée que si on l'avait cousue. Si ça continuait comme ça, les effets de la pilule risquaient de s'émousser, et il allait tout rater. C'était déjà arrivé. De rage, il avait tellement tabassé la fille qu'il avait été obligé de la faire achever par ses gars, avant de l'envoyer enterrer dans le désert. Une superbe petite salope de tout juste seize ans ! Un paquet de fric foutu en l'air !

— *¡ Porfavor, señor Alfonso ! ¡ Por favor !* Pas comme ça ! Vous me faites mal !

La fille parvint à tourner la tête, à presque s'arracher à son étreinte. Alors Alfonso Rosario cogna. Une énorme gifle, en plein sur le nez de Mariana Jimenez. Elle gémit, du sang gicla, elle cria :

— *¡ Por piedad ! ¡ Por pied...*

La *nueva* n'eut pas le temps d'achever. La suite se perdit dans une débauche de sons liquides, quand brutalement poussée en avant, sa tête plongea dans l'eau bouillonnante du spa. Battant frénétiquement des bras, la jeune Mexicaine se débattit, essayant d'envoyer des coups de pieds dans les jambes de son bourreau. Mais Al Rosario était trop fort. Et il était trop excité pour se rendre compte que sa *chicana* était en train de boire la tasse. Il l'entendait tousser sous la flotte. Une toux sourde, lointaine, qui se répéta plusieurs fois, tandis que l'eau bouillonnait autour de sa tête.

— *Al querido !* Tu vas la noyer !

Evora avait raison. La tête plongée dans le spa jusqu'aux épaules, Mariana Jimenez faisait tant de remous et de bulles autour d'elle qu'on pouvait craindre le pire. Mais Rosario s'en moquait. Il avait enfin réussi à forcer les reins de la *chicana*. Elle ruait, hurlait sous l'eau. Il l'entendait, la sentait lutter. Désespérément. Il adorait. L'extase suprême. Alors, qu'elle se noie maintenant, il s'en foutait.

— *Tío !*

La voix d'Evora. Si molle qu'on aurait dit celle d'une mourante. Trop de coke. Trip ascendant. Rosario se foutait aussi que celle-là crève d'une overdose. Le désert était assez vaste pour des wagons de cadavres, et des filles, il en avait à la pelle. Pendant ce temps, la gamine était en train de se noyer. Formidables sensations. Il aurait dû faire ça avec les précédentes. D'ailleurs, à partir de maintenant...

— *...fonso queri...*

Encore Evora ! Un flot de rage étrangla subitement le boss.

— Ta gueule ! haleta le *jefe* en poussant davantage sur la nuque de sa suppliciée. Ferme ta grande gueule, et arrête de sniffer. Ça coûte cher, cette mer...

— Pas très poli, ça.

Profondément englué dans son délire, Alfonso Rosario se dit que la dope faisait une drôle de voix à Evora. Basse, grave, grondante. Puis d'un coup, son instinct lui fit redresser la tête. Si violemment qu'il entendit nettement ses vertèbres craquer. Un bruit sec, qui se répercuta jusqu'au fond de son cerveau, alors que, dans sa nuque, la voix ajoutait :

— Je veux dire, avec les femmes.

Une voix sinistre. Incrédule, Rosario commençait à tourner la tête, quand une poigne d'acier se referma sur sa nuque. Si durement que le *jefe* entendit de nouveau ses vertèbres craquer. Tandis qu'une force phénoménale l'écrasait contre le rebord du spa, il essaya de se dégager en s'égosillant :

— Qué...

La suite fut stoppée par l'énorme coup qu'il reçut à la tempe, et il sombra dans un gouffre noir.

CHAPITRE II

Alfonso Rosario se noyait.

Il en avait la certitude, et la panique montait en lui. Il savait qu'il dormait, pourtant, il entendait nettement les bouillonnements liquides au fond de ses oreilles, et de l'eau pénétrait dans ses poumons, malgré sa bouche hermétiquement close. Ses poumons malades ! Pleins d'eau ! Mâchoires serrées à se briser les dents, il se disait qu'il devait remonter à la surface, mais son corps refusait d'obéir. Comme si son esprit s'en était séparé. Plus de volonté. Plus de ressort. Cherchant avidement de l'air, il parvint enfin à ouvrir la bouche, sentit l'eau se ruer dans ses bronches. Animé par l'instinct de survie, il eut un violent sursaut. Simultanément, il se sentit tiré par les cheveux, et, alors qu'il tentait de se débattre en ouvrant la bouche plus grand encore pour essayer de respirer, il fut projeté au sol.

Le choc fut brutal.

Entre ses paupières mi-closes, il eut la vision floue d'une haute silhouette noire au-dessus de lui. Athlétique. Redoutable. Il voulut encore se débattre, fut retourné comme une crêpe, catapulté à plat ventre, sentit un poids terrible s'abattre sur sa nuque, le plaquant contre les dalles de la terrasse. L'impression que tout son corps nu s'incrustait dedans. Le menton écrasé, le souffle coupé, il vomissait l'eau ingérée en longs hoquets douloureux, essayant de comprendre ce qui lui arrivait. En vain. Envoyant un bras en l'air, il parvint à agripper un tissu épais. Une toile. Une jambe de pantalon. Il tira en s'égosillant :

— *j Eh ! j Qué...*

— Tu ne bouges pas, mec, fit l'inconnu d'une voix grave.

Incrédule, Alfonso Rosario crut une seconde reconnaître le timbre rude de Sandro. Le chef de ses *custodios*. Mais pourquoi son garde du corps aurait-il... Non, c'était autre chose. Pas un de ses gars. Une voix étrangère. Glacée. Venue d'au-dessus de lui, et qui semblait pourtant émaner du fond de la terre. Sinistre. Alfonso Rosario comprenait de moins en moins. Pourtant, il reprenait progressivement ses esprits, et cette rage permanente qui le caractérisait refit brusquement surface. Il

cracha :

— ¡ *Mierda* ! Qui t'es, espèce de *máric*...

— Attention, Alfonso ! Tu vas finir par me fatiguer !

Le *jefe* de South Tucson s'y connaissait en hommes. Voix trop calme. Individu dangereux. S'accrochant toujours à la jambe de pantalon, il essayait de deviner ce qui ne collait plus dans son univers, et, n'y parvenant pas, il cracha de nouveau :

— ¡ *Putá* ! T'es qui, bordel !

L'ombre noixe ne répondit pas, arracha sa jambe de pantalon aux doigts de Rosario, et la terrible pression du pied qui écrasait sa nuque cessa d'un coup.

Un son métallique résonna soudain, parfaitement identifiable. Culasse d'arme. Malgré sa vision trouble, le *jefe* distingua la forme d'un automatique dans le poing de la grande silhouette noire. Un pistolet au canon prolongé d'un gros tube sombre. Réducteur de son.

Rosario sentait son cerveau bouillir. Le type en noir recula de trois pas, s'assit au bord d'un des sièges situé près du lit de repos occupé par Evora. Avec dans une narine le billet roulé de cent dollars qui lui servait de « paille » pour sniffer sa ligne, la Mexicaine dodelinait de la tête, l'air d'apprécier une musique seulement audible dans sa tête. Béate, un petit rire silencieux secouant ses seins dans la lumière des torches, elle avait les yeux dans le vague. Complètement larguée. Sans paraître s'inquiéter de sa présence, le type en noir à la silhouette athlétique prévint Rosario :

— Tu bouges, tu cries, tu prends du plomb.

Rosario se dit qu'il devait se redresser. Montrer à ce gringo qui était le *patron* dans cette partie de la ville. Car il venait de comprendre.

Ce type était l'envoyé des clans U.S. du secteur. À l'époque du règne d'Armandariz, ces minables avaient déjà voulu piquer leur zone d'influence, et ils avaient tenté d'intimider leur clan. D'abord avec l'envoi d'un connard dans le genre de celui-ci, puis, faute de résultat, ils avaient descendu deux de leurs *custodios*. En plein jour, en pleine ville. Pour bien montrer leur détermination. Réponse d'Armandariz deux jours plus tard, trois de leurs hommes kidnappés par ses commandos. Exécutés, décapités, et leurs têtes renvoyées à leurs boss gringos.

Depuis, calme plat.

Une paix armée qui avait duré si longtemps qu'on aurait pu la croire définitive. Et voilà qu'ils recommençaient avec lui. La douleur et l'effet de surprise s'estompant, Alfonso Rosario se ressaisissait

lentement, et son esprit se remettait à travailler. Il n'était pas né de la dernière pluie du désert, et l'expérience lui avait appris à être méfiant. Et prévoyant. Jusqu'à l'obsession. Des mesures de précautions qu'il avait pris l'habitude de multiplier, partout autour de lui. Y compris aux endroits où il était censé ne rien risquer. Comme ici, sur cette terrasse. Tout près. À son niveau, c'était à ce prix qu'on restait vivant. Tandis que son regard estimait les distances et son cerveau ses chances, la trouille ressentie à son réveil commençait à s'estomper. Et sa rage légendaire refaisait surface. Violente, mais canalisée. Comme toujours, juste avant l'action. Jugulant sa hargne et tendu comme une corde à piano, il gronda :

— Va te faire...

— Reste tranquille et garde ta salive, tu vas en avoir besoin.

Tous les sens en alerte, le *jefe* roula brusquement de côté, se redressa sur un coude en éructant :

— Je t'ai dit d'aller te...

La suite se bloqua dans le mouvement que fit son bras droit vers la margelle du spa. D'un geste d'une rapidité étonnante, il avait déjà engagé sa dextre sous le rebord du bassin, l'avait extraite encore plus vite, brandissant un objet qui luisait dans la lueur dansante des torches, tandis qu'un chuintement de rage sourdait de sa bouche :

— ¡ *Hijo de pu...*

« Flop. »

Injure interrompue par un son étouffé. Un éternuement. Avec une différence, qu'il exprima dans un hurlement aigu, en retombant au sol et en se tordant de douleur.

Coude éclaté.

Éjecté de son poing par le choc et la douleur, le court revolver Smith & Wesson au canon de deux pouces en acier stainless qu'il venait d'extraire de sa planque rebondit sur la terrasse, glissa plus loin, tandis que face à lui, immobile, son pistolet toujours au poing, le type en noir n'avait même pas semblé bouger le poignet. À peine si une vague lueur orangée avait accompagné le « flop » au bout du gros tube sombre de l'arme. Fou de douleur, le *jefe*, le souffle coupé, tenant son bras blessé qui pissait le sang, lançait des regards éperdus vers le débouché de l'escalier de la terrasse. Sa raison basculait. Il se rendait compte qu'il avait reçu un coup, qu'il était tombé dans le cirage, qu'il se réveillait en plein cauchemar, toujours à poil sur le carrelage de la terrasse, que la petite Mexicaine avait disparu, que le type en noir venait de lui dévaster un coude... et que ces *máricos* de *custodios* brillaient par leur absence. Pour le reste...

Qui était cet enfoiré ?

L'émissaire auquel il avait songé ? Un flic ? Non. Il connaissait tous les poulets qui comptaient, tant à Tucson qu'à Phoenix. Alors, un fédéral ? Un D.E.A. ? Pas davantage. Ni les feds, ni les stups américains n'opéraient en solo. Toujours en binômes. Voire plus. Alors, ça se bousculait dans sa tête. Trop de questions, trop de réponses négatives également. Quelque part, il sentait qu'il refusait la véritable interrogation. Par crainte de la réponse. Alors, malgré la douleur atroce de son coude, malgré les gongs infernaux qui sonnaient sous son crâne et malgré son cœur qui cognait à lui fracasser les côtes, il posa une autre question.

— Où est la gonzesse ?

La plus stupide qui soit. Sa façon à lui d'éluder ce qu'il pressentait déjà. Ce que son instinct lui soufflait, et qu'il refusait d'entendre. Et puis son cœur avait besoin de souffler. L'A.V.C. guettait. Dans sa poitrine, ça cognait de plus belle, ça s'arrêtait, ça repartait, et chaque fois, il lui semblait que ses tempes allaient exploser. Face à lui et à travers ses larmes de douleur, il vit la silhouette noire hausser les épaules.

— Partie. Folle de panique. Il y avait de quoi, *especie de basura*.

Basura ! Ordure ! L'insulte fit grimper le degré de rage chez Rosario. Il se dit qu'il devait réagir, invectiver, menacer. Après tout, il était le boss du secteur, et par ici, personne ne se serait avisé de l'insulter, et encore moins de toucher à un seul cheveu de sa tête. Ce mec était un vrai malade. À moins que... non ! Décidément non.

Impossible !

Son esprit faisait de la colle. De nouveau, il se tordit le cou, essayant d'apercevoir l'ombre d'un espoir du côté de l'escalier. Ces connards de *sicarios*... Dans le mouvement, il se fit mal au bas-ventre, s'aperçut que son érection revenait ! L'abus de pilules. Au même instant, un rire discret s'éleva du côté du lit de repos. Cette poufiasse d'Evora. À poil, genoux ramassés contre sa poitrine, un bras retombé de côté, l'autre maintenant toujours le sous-verre plein de poudre et offrant sa croupe nue et le reste à la lumière des torches, elle se tordait sur l'éponge rouge, regard révolté, secouée par un rire incoercible, presque silencieux. Et pendant ce temps, le grand type en noir restait muet, fixant Rosario d'un regard figé. Glacé. Fou de douleur et complètement dépassé, le *jefe* n'y tint plus. La tête renversée en arrière, il appela :

— Sandrooo !

— *Muerto*. Tous morts, enchaîna la voix lugubre.

Ce type lisait dans les pensées de Rosario, et un volcan s'était déchaîné sous son crâne, lui arrachant une affreuse grimace. Il

étouffait, des coups de canons cognaient contre ses tempes. La bave aux lèvres et la vue complètement brouillée, il haleta de plus belle :

— *¡ Mierda ! ¿ Qué... qué eres, tu ? Qui tu es, toi ?*

Alfonso Rosario poussa une espèce de soupir. Il avait posé la question. Sans l'avoir vraiment voulu.

— Bolan. Bolan, répéta la voix grave et calme. Mack Bolan, le grand Fumier ! Celui qui a buté les Armandariz !

D'abord, il ne se passa rien de particulier, puis, comme si brusquement tous les ressorts internes du *jefe* se brisaient en même temps, son dos glissa contre la paroi du spa, et il resta ainsi, son bras blessé en suspens dans le vide et dégoulinant de sang. Hagaré, il lâcha enfin d'une voix creuse :

— *¡ Vale ! ¡ Bueno, Bolan !* Moi... moi... je t'ai rien fait, moi, *verdad ?*

— *Verdad.* À moi, tu ne m'as rien fait, Alfonso.

La voix était toujours aussi calme. Dans la cervelle malmenée du *chicano*, des tas de pensées contradictoires défilaient. En désordre. Fuyantes. Inclassables. Il « revoyait » les cadavres du père et du fils Armandariz quand on les avait rapatriés au *Municipal Mortuary* de Tucson. Si affreusement mutilés qu'il en avait gardé les images imprimées dans les rétines pendant des semaines. Cauchemardesques. À l'époque, personne n'avait pu dire à qui attribuer ces massacres, et ceux de toute l'équipe qui les accompagnait là-bas, en plein désert. Et voilà que le Fumier était là, en train de lui avouer que c'était lui l'auteur. Calmement. Comme une conversation de salon.

— *¡ Hijo de puta... !*

Le hurlement fut si puissant, si aigu, qu'Alfonso Rosario sentit ses tympanes lui faire mal. Au-dessus de lui, il entendit le type en noir crier :

— *¡ No !* Ne fais pas...

L'explosion balaya la suite. Et le choc. Dans le flanc. Terrible.

CHAPITRE III

— *Momento, por favor.*

Une voix essoufflée. Pressée. Le combiné plaqué à l'oreille, don Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano regardait sans la voir l'eau bleue de la piscine, éclairée par les projecteurs immergés. Préoccupé depuis des semaines, et maintenant agacé de devoir encore patienter au téléphone. Déjà trois jours qu'il était là, cloîtré dans cette villa de luxe, située près du El Cid Mega Resort de Mazatlán et de son golf à 18 trous.

Trop long. Imprudent.

Demain, il allait devoir changer de résidence. En temps normal, il le faisait tous les deux jours. De quoi compliquer singulièrement ses *citas violín*, ses rendez-vous violon. Mais aujourd'hui, il n'y tenait plus. Il avait besoin d'Imelda.

Imelda Ruiz Igueras.

Tout juste seize ans. Sa folie permanente. Son unique faiblesse. Heureusement, il avait pu joindre Ambrosia quelques instants plus tôt. La duègne de l'adolescente. Et il avait son rendez-vous. Après-demain, fin de matinée, à la *academia de música*. Il devrait alors quitter sa planque pour une heure ou deux, mais c'était le prix à payer. C'était comme ça depuis le déclenchement du nouveau conflit entre lui et le clan Chanas.

C'était ça, ou tuer José-Roque Chanas.

Mais *el nuevo jefe* du cartel du Golfe était puissant. Le concurrent et adversaire de Navaja était protégé par son armée particulière. *Los Zetas*. Des groupes de tueurs composés de déserteurs des Forces armées mexicaines. Toujours habillés de noir, disposant d'arsenaux considérables, et craints par la police. Quasi intouchables. D'autre part, Chanas pouvait également compter sur ses *Kaibiles*. Une autre partie du groupe de choc du cartel du Golfe, composée d'anciennes unités des commandos de soldats d'élite de l'armée du Guatemala. Des malades. Experts en interrogatoires, en tortures en tous genres, et en exécutions sommaires.

Bien sûr, Miguel-Angel « Navaja » Argano entretenait également

une petite armée de *sicarios*. Tous issus des quartiers, mais les assassinats par le cartel du Golfe en 2004, de Miguel Angel « El Ceja Güera » Beltran, et d'Arturo « El Pollo » Guzman, tous deux membres importants du cartel de Sinaloa avaient considérablement affaibli l'organisation. Heureusement, depuis sa reprise en main par « Navaja » Pobles Argano, elle avait réorganisé les marchés de la dope avec les Sud-Américains, et augmenté sa puissance de feu, notamment grâce à l'incorporation dans ses rangs d'éléments issus des *Negros*, des *Güeritos* et autres *Contras*. Mais José-Roque Chanas conservait un avantage sur « Navaja ». Un atout de taille.

Sa demi-sœur.

Carolina. Une bombe de vingt-sept ans, au regard de braise et aux mensurations miss Univers, devenue la compagne de Maximiliano Carjal, le *procurador* de son secteur. Alors, contrairement à « Navaja », Roque Chanas ne se planquait pas. Une sorte de matamore, qui adorait jouer les machos, et qui le défiait ouvertement. Car outre son armée d'*asesinos*, il savait pouvoir compter sur l'assistance de la police de son secteur. De vrais flics, gracieusement mis à sa disposition par son « gendre » de procureur. Bien sûr, « Navaja » avait aussi ses flics. Ceux de la municipalité, qui acceptaient ses enveloppes. Dont un, le plus gradé, qui justement lui causait quelques soucis. Genre double jeu. En tout cas, une « assistance » qui n'avait rien à voir avec celle que s'offrait Chanas. Quatre *policias* de son secteur, en permanence attachés à sa protection rapprochée. Car officiellement, José-Roque Chanas était un respectable businessman, menacé de racket par les gangs du secteur, donc, censé être protégé par la police. Normal, gros contribuable. Très gros. Bien plus gros que Miguel-Angel Pobles Argano, certes propriétaire comme lui d'une société de transports routiers, mais bien plus importante. La *Continental Transportes*. Une cinquantaine de camions pour la maison mère, et des agences dans tout le pays, exploitées par des sociétés à tiroirs, gérées par des prête-noms et qu'il contrôlait en sous-main. Superbe couverture, qui lui permettait tous les trafics, à la fois en provenance des pays d'Amérique latine, et aussi vers les États-Unis. Comme « Navaja », mais multiplié par dix. En résumé, José-Roque Chanas graissait la patte à tout le monde, possédait des dossiers sur tout le gotha national... il était intouchable. Même pour « Navaja ». Du moins, frontalement, justement à cause de ces *putas* de flics accrochés à ses basques. Ce qui, depuis la réouverture des hostilités, l'obligeait à jouer profil bas. Depuis des années, la guerre des cartels faisait des ravages. Des morts par centaines l'an passé. Plus de mille dans tout le Mexique. Et des marchés qui s'arrachaient, qui passaient de mains en mains au gré des batailles perdues ou gagnées. Mais ça ne durerait pas. Après les grandes bagarres, il y avait toujours des temps morts. Paix armée

destinée à faire le bilan, et à remplacer les effectifs détruits. Et puis ça recommençait. Alors un jour, la *suerte*, la chance de ce *máricón* de Chanas tournerait.

Bientôt.

Don Miguel « Navaja » s'y employait activement, et cette fois, il avait mis cette dernière paix armée à profit pour établir de nouveaux contacts, notamment avec l'Europe. Et pas n'importe lesquels. Au plus haut niveau. Les boss de la n'drangheta calabraise. Le fief de San Luca, la plus puissante mafia du monde, en chiffre d'affaires annuel. Plus de 40 milliards d'euros. La n'drangheta tenait le monopole de l'importation de cocaïne pour l'Europe. Dès son accession au sommet de la pyramide, Miguel-Angel « Navaja » avait contacté ses *consiglieri*, et dans le but secret de doubler Chanas au poteau, leur avait fait des propositions. Des tarifs à la baisse, des offres alléchantes qu'ils ne pouvaient refuser. Les gros bonnets avaient accepté d'envoyer des émissaires. Pas de coups de fil à ce stade des négociations. Pas de courriers informatiques. Prudence. Au bout du compte, les Ritals étaient rentrés en Italie en donnant un avis favorable. Il s'agissait à présent de finaliser, et, devant le refus de « Navaja » de quitter son fief pour des raisons de sécurité intérieure, les responsables *n'dranghesi* avaient fini par consentir à se déplacer jusqu'ici. À Mazatlán, et dans les plus brefs délais. C'est-à-dire, d'un jour à l'autre. Pour les mêmes raisons sécuritaires, ils préviendraient au dernier moment de leur arrivée.

Des gens prudents.

Rencontre qui allait déboucher sur une opération commerciale audacieuse et *très* lucrative, principalement destinée, aux yeux de « Navaja », à couper l'herbe sous le pied de Chanas. Lui piquer les plus gros marchés européens. Ce bellâtre allait en baver de rage. Alors, pas le moment de tout foutre en l'air avec des indiscretions. D'où ces précautions particulières dont le *jefe* de Sinaloa s'était entouré. Surveillances tous azimuts, infiltrations à divers niveaux de l'administration, intoxications à plusieurs tiroirs, etc. Et il avait bien fait. Gros soucis à l'horizon, révélés deux jours plus tôt seulement. Un problème qui l'avait amené à prendre cette décision. Interrompre la connexion. Faire sauter les fusibles. *Tous* les fusibles. Pas facile dans l'urgence, voire dangereux en cas de ratage, mais indispensable. Décision assortie d'un impératif absolu.

Pas ici. Pas dans son fief, et sans impliquer ses propres troupes. Trop risq...

— ¿ Don Miguel ?

Au téléphone, son correspondant revenait enfin. Le nouveau *jefe* du cartel de Sinaloa s'énerva :

— Alors !

— *Disculpe*, don Miguel, s'excusa son correspondant J'ai été dérangé, et...

Miguel-Angel Pobles Argano avait envie de cogner. À l'autre bout de la ligne, son correspondant déclara très vite :

— Ça y est, il a appelé. C'est pour ce soir.

Le regard noir de jais du *jefe* de Sinaloa s'alluma. Éclair de glace. Cette affaire était un gros, un très gros caillou dans sa chaussure. Et très délicate. Le ver dans le fruit, à extirper d'urgence. Et sans ratés. Heureusement, tout était en place depuis plusieurs jours. Sous sa moustache parfaitement taillée, ses lèvres craquelées de crevasses dues à une mycose chronique se crispèrent un instant, avant qu'il n'insiste :

— *¿ Seguro ?*

— *¡ Si, si, don Miguel !* Absolument sûr ! J'ai écouté la communication moi-même.

— Raconte.

— Ça s'est passé il y a une quarantaine de minutes et...

— Et tu m'appelles seulement maintenant ?

— *¡ Perdôn, don Miguel, pero...* j'ai fait vérifier sur place, et ça a pris un peu de...

— Continue !

Le correspondant enchaîna et, quand il se tut, un nouvel éclair fulgura dans les yeux du *jefe*.

— *Bueno*, dit-il seulement.

Il coupa son portable, puis, tendant l'appareil par-dessus son épaule au colosse qui se tenait derrière sa chaise longue, il ordonna :

— Fefe, appelle Carlos.

Il fallait frapper. Très vite.

Vivement après-demain, vivement Imelda ! Cette pression permanente, ce jeu du chat et de la souris avec Roque Chanas le rendait dingue !

— *¡ Hijo de putaaaa !*

Hurllement strident. Silhouette au débouché de l'escalier de la terrasse, mouvement de bras, reflet du métal...

— *¡ No !* Ne fais pas...

Éclair, explosion.

L'Exécuteur n'avait eu que le temps de relever le canon du Beretta 92F. L'index sur la détente, il aurait pu faire feu.

Juste avant. Il s'était retenu. In extremis. Silhouette fragile. Nue. De fille, chevelure dégoulinante. La jeune Mexicaine qui s'était enfuie !

Revenue ! Brandissant un pistolet !

Sûrement trouvé sur un des *sicarios* tués par le Guerrier aux étages inférieurs. Il se serait battu. Car tout en même temps, il vit le corps flasque de Rosario sursauter, et le bras de la fille effectuer un deuxième geste. Incrédule, il suivit le mouvement de l'arme dans son poing, dont le canon alla se planter dans sa tempe droite. Révulsé, il cria de nouveau :

— ¡ Nooo...

Cette fois encore, son exclamation fut balayée par la détonation. Assourdissante. À sept mètres de là, la jeune fille parut soulevée du sol par une force invisible, et tandis qu'une horrible gerbe écarlate jaillissait de la masse de ses cheveux sombres, le Guerrier la vit retomber de côté, s'écrouler sur les dalles comme une poupée de son, agitée de soubresauts convulsifs. Brusquement redressé, il se précipita. Mouvement réflexe parfaitement inutile. Déjà, le mince corps nu ne bougeait plus, baignant dans une mare de sang qui s'élargissait sous les cheveux gorgés d'eau étalés sur le sol en un sinistre soleil noir. Un des yeux de la Mexicaine était fermé sous des paupières démesurément gonflées, l'autre s'était éjecté de son orbite, dardant sur Bolan un monstrueux regard de cyclope. Comme un reproche.

À l'apparition de la jeune Mexicaine, il aurait pu aisément tout arrêter. En tirant le premier. Sur elle. L'épaule, le bras qui brandissait le pistolet. Une parcelle de seconde avant elle. Impossible. L'arme de la jeune fille ne le visait pas lui, mais ce porc de Rosario. Avec une demi-seconde de plus, il aurait pu faire sauter l'arme du poing de la *chicana*. Tir d'extrême précision, qu'il avait parfois pratiqué avec succès. Mais tout s'était précipité. Trop délicat dans le contexte. Trop hasardeux. L'éthique du Guerrier solitaire. Permanente. Épargner tout innocent. En l'occurrence, s'abstenir même de blesser. Mauvaise décision. Il aurait dû...

Échec. Regrets, remords, l'âme en berne.

Contre le spa, respirant avec peine, Rosario levait sur le Guerrier un regard noyé de larmes. La douleur. Grimaçant affreusement, il haletait en émettant un son sifflant d'asthmatique. De sa bouche grande ouverte suintait une épaisse bave rougeâtre, luisante sous la lumière des torches. Tétanisée, l'ordure contemplait la scène, l'air de ne pas comprendre ce qui venait d'arriver. Au même instant et alors que l'Exécuteur allait marcher sur lui, une exclamation étouffée s'éleva près de là.

— Oh !

L'index sur la détente du 92F, il fit volte-face, prêt à tout.

La fille !

L'autre fille, sur le lit de repos. Durant un bref instant, il l'avait presque oubliée.

— Oh, oh, oh !

Toujours lovée dans la même position sur le tissu éponge cramoisi, son billet roulé de cent dollars toujours en main et en suspens au-dessus du sous-verre plein de poudre blanche, elle regardait le corps nu baignant dans le sang. Dans son regard figé, une simple expression de surprise, mêlée de vague réprobation, et de sa bouche, l'étrange litanie continuait de s'échapper.

— Oh, oh, oh !

L'air de dire que quelque chose la dérangeait. Troublait son univers de paradis artificiels.

Complètement junkie.

Puis, abandonnant la contemplation du cadavre, elle inspira une longue sniffette de coke, avant de laisser sa nuque aller contre le dossier du lit de repos. Elle émit un profond soupir, son corps se détendit, et le regard perdu dans le ciel étoilé, elle émit une suite de murmures, paraissant scander le tempo d'une musique qu'elle était seule à entendre.

— Bolan !

Contre le rebord du spa, Alfonso Rosario essayait de se redresser. Sa voix chuintait de plus en plus, et un sang abondant coulait du bas de son flanc gauche, accompagné de souillures brunes d'aspect écœurant. La jeune Mexicaine ne l'avait pas raté. L'Exécuteur connaissait la gravité de ce type de blessure. Plusieurs organes pouvaient être touchés, y compris les intestins. Ce qui semblait être le cas, compte tenu de la couleur des souillures.

— Bolan ! ; *Mierda* ! Je vais crever !

— Probable, renvoya l'Exécuteur d'une voix polaire en revenant le dominer de toute sa hauteur.

Il songeait à la pauvre gamine, que l'attitude immonde de cette pourriture avait poussée au suicide. Un goût de fiel dans la bouche, Bolan enfonça le clou, lugubre :

— Plus que probable.

Haletant de plus belle, le pourri baissa les yeux vers le petit spray de ventoline qui avait roulé sur les dalles. Tendant une main frémissante, il voulut s'en saisir, mais d'un revers du pied, le Guerrier envoya l'objet rouler plus loin. Paniqué, Rosario s'étouffa :

— ¡ *Mier...* *Mierda*, Bolan ! ¡ *Necesito...* j'ai besoin de ce truc !

— Moi aussi, j'ai besoin d'un truc, *basura*.

Se méprenant sur la nature du « truc » en question, le *jefe* s'affola :

— Tout ce que tu veux ! J'ai plein de fric, ici ! Dans... le coffre-fort de mon bureau ! T'as qu'à le prendre et...

Dans sa panique d'étouffer, il mélangeait l'espagnol et l'anglais. Soudain, un cri étranglé fusa de sa bouche, et il se tordit au sol, serrant son ventre à deux mains. À bout de souffle, il parvint à éructer :

— ¡ *Un... un medico* ! J'ai besoin d'un... d'un putain de *medico* !

— Et moi, reprit l'Exécuteur, implacable, j'ai besoin de deux infos. Et vite.

Il n'avait pas envie de traîner là trop longtemps. Les coups de feu avaient pu donner l'alerte, et Tucson n'était pas au Mexique. La police risquait de débarquer à tout...

Soudain, il se figea.

Comme si le destin avait voulu lui donner raison, un hululement lugubre venait de s'élever dans le lointain. Une plainte filée qu'il ne connaissait que trop... et qui s'approchait.

Sirène de police !

Etouffant un juron, il enfonça si fort le silencieux du 92F dans la poitrine du mafieux que celui-ci ne put cette fois contenir un cri. Rauque, agonisant. Peu à peu, la mort infiltrée dans sa chair flasque faisait son œuvre. Pour l'Exécuteur, il n'était que temps. Se penchant à l'oreille de Rosario, il posa sa question, exactement en même temps que résonnait la sirène de police, juste au bas de l'immeuble.

CHAPITRE IV

Miguel Torres tournait en rond dans son minuscule studio en désordre. Il aurait dû ranger un peu tout ce bordel, faire la vaisselle et passer un coup de balai, mais il avait plutôt envie de tout envoyer promener. Il avait beau tirer sur le shit à tout-va, il n'arrivait pas à calmer ses nerfs. La marijuana ne lui suffisait plus. Besoin d'autre chose. De bien plus défonçant.

Il rêvait de « *Creasy-Bull* ». Taureau-Fou. Une variété de crack super raffiné qu'on ne trouvait pas partout, qui retournait la cervelle, et qui déclenchait des effets dingues. Mieux que le meilleur orgasme. Bien sûr, Miguel Torres savait où s'en procurer, les *barrios* de Guadalajara n'en manquaient pas, et les quartiers chauds, il connaissait. Les dealers aussi. Mais ça coûtait la peau du cul, et en ce moment, les *dineros* manquaient cruellement. Des semaines que Miguel Torres attendait. En vain. Même qu'Arno s'impatiait. Téléphonait tous les jours. Lui aussi gâchait à sec, côté boosters. Même attente, même chômage, même pénurie question trips. Avec quelques reproches en plus. C'était Miguel Torres qui avait eu l'idée de cette association avec Arno. Parce qu'il avait une moto, et qu'il n'avait pas son pareil comme pilote. Une sorte d'officine spécialisée dans les *homicidios* éclairs, qui les avait sortis des quartiers du Nord, aux flancs de la sierra. Avec les primes de leurs premiers contrats, ils avaient pu louer des chambres dans ce quartier ouvrier de l'Est, plus confortables que les taudis du *barrio*, puis les affaires avaient suivi. Toujours pour le même commanditaire. Carlos. Un intermédiaire, bien sûr. Mais Miguel Torres se foutait de savoir qui tirait les ficelles dans l'ombre. Il n'avait qu'un souci. Le fric. Et le fric avait continué de rentrer. Hélas, deux semaines de glandage, et pas le moindre coup de fil. Pourtant, la bagarre avait repris, et s'amplifiait même depuis quelque temps entre cartels concurrents, mais compte tenu du sérieux des hostilités, les boss faisaient plutôt appel à leurs propres effectifs. Bien mieux armés. Artillerie lourde des grandes occasions. Alors, faute de mieux, on tirait sur l'herbe, et on rongeaient son frein. N'empêche que Carlos avait promis un job pour très bientôt. Un contrat important, qui devait rapporter gros. Mais ça traînait, et Arno n'arrêtait pas de téléphoner.

Besoin pressant de fric, lui aussi. Miguel Torres avait les nerfs à vif et, pas plus qu'Arno, il ne tiendrait encore longtemps comme ça. Il avait son loyer à payer, et puis...

Le téléphone !

La sonnerie du portable ! Sans doute encore Amo qui devenait nerveux. Refrénant une grimace, Miguel Torres décrocha :

— *¡ Vale !* Ça va ! Tu commences à me...

— Miguel ?

Pas la voix d'Amo. Celle de...

— *Si.*

— *Es me.*

Le rythme cardiaque de Miguel Torres s'emballa. C'était bien Carlos. La bouche sèche, le jeune *sicario* se hâta :

— *¡ Si, si ! Soy...*

— C'est pour ce soir. Et c'est urgent.

— Urgent ?

— *Si.* Dans une heure. *¿ Es posible ?*

Une heure ! À peine le temps de...

— *¡ Si ! Si ! ¡ Claro que si !*

Il y eut un « blanc » sur la ligne, puis :

— *Bueno.* Alors, écoute-moi bien.

— *¡ Policía ! ¡ Policíaaaaa !*

Au bas de l'immeuble, la sirène poursuivait son champ lugubre, et sur le lit de repos, la fille nue éclata d'un rire strident.

Une coulée de glace dans le dos, l'Exécuteur se sentait piégé. Si la police le découvrait ici en compagnie de tous ces cadavres...

— *¡ Policía ! ¡ Policíaououououou !*

Complètement pétée, et sans doute pas seulement à la coke, la fille imitait le son de la sirène, sciant les nerfs de Bolan qui cherchait la solution. Mais alors qu'il s'apprêtait à abandonner la partie pour foncer vers l'escalier et tenter sa chance, le son de la sirène se mit à décroître. À s'éloigner.

Fausse alerte ?

Il attendit d'en être sûr, avant de se pencher de nouveau sur Alfonso Rosario.

— Je cherche Navaja, dit-il. Miguel-Angel Argano. Dis-moi où je peux le trouver.

Affalé sur le dallage, le pourri geignait en se tordant les mains sur son flanc souillé. Sans répondre. Entre ses paupières mi-closes filtrait un regard luisant de fièvre, et une bave rosée s'échappait de ses lèvres exsangues, en même temps qu'un souffle rauque.

Le Guerrier le secoua, s'approcha de son oreille et reposa sa question. Sans plus de succès :

— *¡ Medico !*

Un instant, malgré ce qui lui sembla être un regard plus net entre les paupières du mafieux, Bolan crut qu'il n'en tirerait rien. Mais, alors qu'il se redressait, Rosario graillonna :

— Na... Navaja, tu... tu le trouveras pas ! D'ailleurs... d'ailleurs moi, je le connais pas. Ja... jamais parlé !

— Ton contact, insista Bolan sans trop d'espoir. Qui est ton contact au Mexique ?

Rosario rota un peu de sang, finit par avouer :

— C'est... c'est un type de... Ciudad Juarez. Un type que je connais pas non plus... un certain Julio qui... qui m'appelle, quand... quand il a une livraison pour moi.

Le cartel de Ciudad Juarez. Le vieil allié de celui de Sinaloa. Une complicité connue des services de police des deux pays, leurs ramifications mafieuses s'étendaient aux States depuis pas mal d'années. Très cloisonnées, hyper discrètes et utilisant les réseaux des bandes criminelles des quartiers des grandes villes, elles n'avaient hélas encore jamais été vraiment inquiétées, ni par les autorités U.S... ni par l'Exécuteur, qui manquait d'infos sur elles.

— C'est la vérité, Bolan. *¡ Verdad !*

Il ne mentait sûrement pas, tout cela recoupait les maigres renseignements récoltés à la fois par Hal Brognola, le F.B.I et la D.E.A.

D'une voix mourante, Rosario supplia encore :

— *¡ Puta, Bo... ¡lan ! ¡ Medico !*

Implacable, le Guerrier posa alors sa deuxième question :

— Le prochain arrivage, c'est où, et quand ?

En ajoutant, menaçant :

— *¡ Pronto !*

Très vite, même. Car de nouveau, la sirène de police tournait dans le secteur. Des témoins avaient donné l'alerte, mais on ignorait sans doute d'où étaient partis les coups de feu. Tendus, l'Exécuteur avait de nouveau enfoncé le réducteur de son du Beretta dans l'abdomen du pourri. Dans son état, ça ne changeait pas grand-chose, mais ça faisait toujours peur, et le trafiquant de chair humaine ne dérogea pas à la

règle :

— *j Si ! j Si !*

Et il se mit à parler. Des sortes de hoquets mouillés, entrecoupés de plaintes aiguës, que l'Exécuteur finit par déchiffrer avec peine. À ce stade de souffrance, le salaud ne mentait pas. Brusquement révoltés, les yeux de Rosario avaient basculé vers le haut, puis ses paupières s'étaient refermées, pour ne plus se rouvrir. De sa bouche, ne filtrait qu'un souffle ténu, insuffisant pour faire mousser la bave rosâtre qui en sortait encore.

Fin d'agonie.

Le Guerrier se redressa, prêta l'oreille. La sirène s'était un instant éloignée, mais elle revenait déjà. Ne pas moisir ici. Sur le lit de repos, la fille ne riait plus, ne disait plus rien. Sur le tissu éponge rouge, son corps nu était à présent agité de tremblements convulsifs, et son regard halluciné s'était figé devant elle, sur le cadavre pantelant de l'autre fille. Tirailé entre sa conscience et l'urgence de la situation, Bolan remisa le Beretta dans le holster de ceinture de la combinaison de combat, alla se pencher sur elle, la secoua doucement en appelant :

— Hé ! Tu m'entends ?

Rien. Songeant néanmoins qu'elle pouvait comprendre ce qu'il disait, et peut-être même qu'elle réalisait plus ou moins l'horreur de la situation, il sortit le satellitaire de sa poche en ajoutant :

— Ne crains rien.

Puis rabattant les pans de la serviette de bain sur sa nudité, il ajouta, rassurant :

— J'appelle les secours.

Il ne pouvait mieux faire. Ni pour elle, ni pour personne ici. Il fallait déguerpir. La sirène hululait, se rapprochant dangereusement. Alors, le Guerrier se fondit dans l'ombre et disparut.

Avec le « flash », c'était toujours comme ça. Un gouffre étrange, où tournait une sorte de spirale, un gigantesque tourbillon où toutes les couleurs se mélangeaient. Violentes, agressives. Chaque fois, le cerveau d'Evora Coriente se partageait en deux. Une partie plongeait dans le gouffre, l'autre restait à l'extérieur. En spectatrice. Et ce soir encore, le phénomène se produisait. D'un côté, sensation de vide, de liberté totale, de détachement de tout, et de l'autre, la conscience de l'extérieur. L'ouïe et la vue, déformées, comme à travers une série de filtres invisibles. Et ce soir encore, une moitié du cerveau d'Evora Coriente avait assisté au spectacle, sans autres émotions que celles provoquées par le « flash ».

Un maelström aveuglant et affolant, peuplé de sons assourdissants, vers le fond duquel une moitié du cerveau d'Evora Coriente s'était laissé attirer. Dans l'autre partie, des mots et des images avaient résonné à la façon de boomerangs qui se heurtaient aux parois de son crâne, qui rebondissaient en échos successifs. Et en désordre.

Grand fumier... *Caja fuerte ! Bolan... Dineros !*

Des mots qui roulèrent dans la tête d'Evora Coriente, qui revinrent, qui pénétrèrent son cerveau. Dont trois. Particuliers.

Caja fuerte... Dineros.

Trois mots qu'elle reconnaissait. Qui lui faisaient un effet bizarre. Une sorte de fièvre intense. Trois mots qui faisaient battre son cœur plus fort que tous les tam-tams de l'Afrique.

Alors, peu à peu, le gouffre plein de couleurs aveuglantes cessa d'attirer l'autre partie de son cerveau. L'ombre noire pleine de menaces avait disparu depuis sans doute longtemps, plus rien ne bougeait à l'extérieur de son esprit, et les deux parties de son cerveau recommençaient à fonctionner ensemble. Avec cette fois, un début de reprise de conscience. Et la réalité. Les vraies visions de l'horreur.

Le corps de Mariana. Nu. Luisant doucement sous la lueur mouvante des torches à huile, baignant dans une large mare de sang, qui s'était infiltrée entre les dalles de la terrasse, qui serpentait jusqu'à un autre corps. Épais, blême, plein de poils noirs. *Tío Alfonso !* Lui aussi baignant dans le sang. Les effets du « flash » se dissipaient très vite, et tout en elle se révoltait progressivement. Et puis d'un coup, la peur. Tel un ressort, elle sauta hors du lit, faisant tomber les vêtements de Rosario et son portable, qu'il avait jetés là, avant de s'attaquer à Mariana. Étouffant un bref gémissement, elle tangua sur ses jambes, sentit un vertige la gagner. Puis une nausée. Tandis qu'elle vomissait à ses pieds sans pouvoir bouger, les mots revinrent s'entrechoquer sous son crâne.

Grand fumier... *Caja fuerte ! Bolan... Dineros !*

Tío Alfonso ! Mort ! Tout ce fric ! Toutes ces liasses de dollars qu'il aimait tant palper, qu'il aimait tant lui faire respirer pour l'exciter quand il la baisait... Ces dineros qu'il avait voulu donner à ce... Bolan ! C'était ça ! Ce Bolan qui l'avait tué et qui avait assassiné cette imbécile de Mariana...

Les paquets de dollars. Dans la *caja fuerte*. Dans le coffre-fort. Or, elle savait où il était, le coffre-fort. Et la combinaison, elle la connaissait aussi. Parce que ce con de *Tío* l'ouvrait à tout bout de champs, rien que pour mater ses *putas* de liasses vertes. Et, un jour, sans qu'il le sache, elle l'avait vu l'ouvrir.

Alors, si le grand type en noir, ce Bolan, était parti sans le fric...

CHAPITRE V

Le *capitán* Enrique Salina était en sueur. Sous sa veste de toile beige, sa chemise lui collait à la peau, et son holster d'épaule contenant le pistolet Taurus OSS calibre .40 S&W accentuait son impression de malaise. Il était en retard. Encore une fois il avait dîné trop copieusement. Les *enchiladas* lui restaient sur l'estomac. Trop de sauce au chili. Trop de stress également. Il tourna la tête, aperçut la silhouette athlétique d'Amado quelques pas derrière lui. Le *sargento* Amado Aguilar.

Son garde du corps.

À Mazatlán comme dans la plupart des villes « sensibles » du Mexique, les officiers supérieurs de la *Policía Municipal* en avaient au moins un. Jamais de sortie en solo. Toujours en binôme, ou plus, selon la mission. Bien sûr, Guadalajara n'était pas Mazatlán, et, en principe, les *sicarios* du cartel de Sinaloa n'avaient rien à y faire. En principe seulement. Car depuis l'intensification exponentielle des conflits inter-familles dans le pays, les tueurs de toutes obédiences débordaient largement de leurs territoires respectifs. Une vraie guerre civile. Des cadavres par centaines. Plus de 1 500 l'année précédente. Alors, forcément, le *capitán* Enrique Salina se méfiait. D'abord parce que les cartels n'aimaient guère les flics en général, mais aussi parce que comme beaucoup de représentants locaux de l'autorité publique, le *capitán* croquait allègrement dans l'énorme tas de fric de « son » cartel à lui.

Celui de Sinaloa.

Un des deux ou trois plus virulents du Mexique, en guerre contre celui du Golfe. Avec depuis quelque temps, beaucoup de cadavres à la clé de part et d'autre. Et compte tenu des intérêts défendus de chaque côté, le conflit n'était pas près de se calmer. Des intérêts qui se comptaient en milliards... de dollars. Même que, parfois, le capitaine Enrique Salina se trouvait sous-payé par « son » cartel. Sous-estimé. Ses services valaient beaucoup plus que les quelques milliers de pesos gagnés chaque mois pour prix de sa « protection ». Beaucoup plus.

D'où le rendez-vous de ce soir. Avec John.

Risqué. Très risqué. Si les autres apprenaient... Mais le jeu en valait la chandelle. Les Américains payaient en dollars, et contre les infos qu'il était censé livrer ce soir, son contact U.S. lui en avait promis beaucoup. Au moins un an de « salaire » du cartel. Bien utile, quand on n'était pas beau, qu'on approchait la cinquantaine, qu'on était bouffi de mauvaise graisse, et qu'on entretenait une *chica* d'à peine dix-huit ans.

Mais Luisa avait un si joli cul !

Après un autre coup d'œil alentour, le capitaine pressa le pas, transpirant de plus belle en se frayant un passage parmi la foule de promeneurs et de touristes. Moins large que les avenues voisines de Morelos ou Juarez, Pedro Moreno n'en était pas moins fréquentée. Il était 22 h 40, et, à cette heure, et comme toutes les artères autour de la cathédrale, elle était noire de monde. Deuxième ville du Mexique, ancien siège du gouvernement colonial, et depuis toujours cité des mariachis et de la tequila, Guadalajara était aussi une ville touristique, pleine de musées, de curiosités architecturales et artistiques, où les manifestations culturelles attiraient beaucoup de monde. Avec, en ce moment, ce qui amenait précisément John à Guadalajara, le *Coloquio de Seguridad*. Colloque américano-mexicain, destiné à jeter les bases d'une « vraie » collaboration entre les deux pays dans leur lutte contre le Crime organisé.

Une sacrée gageure, quand on connaissait l'importance de la corruption policière et politique au Mexique.

Louvoyant dans la joyeuse cohue de l'après *cenar*, l'après dîner, le capitaine pressa encore le pas. Comme tous les soirs, le quartier historique était bondé, et au *restaurant* le service avait traîné. S'il arrivait trop en retard, John risquait d'être parti. Or, le capitaine Enrique Salina voulait son pognon ce soir. À cause de Luisa. Cette petite salope avait repéré une bague chez un joaillier du côté du Palacio de Gobierno, et elle s'impatiait. Un brillant. Superbe. Au moins deux ans de salaire d'un capitaine de police !

Mais elle avait un si beau cul ! Des *nalgas* rebondies, dorées, douces et veloutées comme une peau de pêche. À damner un évêque. Alors...

Enfin, le El Charro, le lieu de son rendez-vous. Là, à l'angle de la piazza. Un bar-restaurant branché, avec son enseigne de cavalier noir sur son cheval cabré, sa terrasse aux guirlandes de lumières colorées... et ses incontournables mariachis, en plein concert. Terrasse bondée, mais même dans cette foule, John était facilement repérable. Colosse roux, cheveux en brosse, face massive, pleine de taches de rousseur. Plus gringo que ça, on mourait. Installé à une table à l'écart, plongé dans la lecture d'un journal. Soulagé, le capitaine insinua son corps

difforme entre les tables, se laissa tomber sur la chaise voisine de son contact en exhalant un profond soupir. Tandis que l'Américain repliait son journal, il lâcha d'une voix essoufflée :

— *Disculpe ! Pero*, j'ai fait le plus vite que j'ai...

— *Vale !* coupa le colosse roux d'un ton sévère. J'allais repartir.

Dans le vacarme ambiant de la circulation et de la musique, son accent yankee passait à peu près. Glissant le journal plié dans sa poche de veste, John pressa encore, toujours en espagnol :

— Alors, j'espère au moins que ça valait le coup d'attendre ?

Forçant la voix à cause du bruit, le policier mexicain hocha la tête en assurant :

— *Si, si...* vous avez apporté l'ar...

— J'ai les dollars. Annoncez d'abord la couleur. Vous savez ce que je veux. Du solide. Des noms, pas de vagues pseudos. De vraies identités, et des adresses précises.

— Je sais. Je n'ai pas l'habitude de bluffer !

Le capitaine détestait ce ton comminatoire propre aux gringos. D'ailleurs, il exécrait les Américains en général, et John en particulier. Mais le business était le business, et il avait besoin de ces dollars. Non seulement pour espérer garder sa petite salope, mais aussi pour payer les services de son *custodio*. Cher, Aguilar. Très cher. Sans doute parce qu'il en savait un peu trop. Ce *maricon* en profitait. Toujours aussi mal à l'aise, le capitaine jeta un regard de côté, aperçut la haute silhouette athlétique d'Amado Aguilar. Mains aux hanches sous sa veste entrouverte, plongé dans la lecture de la carte du restaurant affichée sur un portique de la terrasse. Apparemment absorbé. Le capitaine le connaissait, Aguilar ne baissait jamais la garde, et ses mains aux hanches en étaient la preuve. Tout près de sa dextre mais parfaitement invisible, la crosse de son Llama 9 mm à 15 coups n'attendait qu'un geste pour s'extraire du holster de ceinture. Comme par enchantement, et si vite qu'en le voyant faire à l'entraînement, le *capitán* se demandait comment c'était possible. D'ailleurs, il se demandait aussi d'autres choses. Notamment à propos de cette petite salope de Luisa. Une ou deux fois, il avait surpris de drôles de regards, entre ces deux-là. Aguilar était jeune, taillé comme un gymnaste, et son sourire *Ultra Brite* faisait des ravages chez les fonctionnaires femelles de la *policia municipal* de Mazatlán. Ailleurs aussi. Alors forcément, cette petite salope de...

— Alors ?

Le rappel à l'ordre de John arracha le capitaine à ses sombres pensées. S'épongeant le front d'un revers de mouchoir, il répéta encore plus fort :

— *Si, si ! Perdón !*

Les mariachis avaient progressé dans leur direction, et leur concert ajouté à une pétarade de moteur sur l'avenue rendaient le vacarme insupportable. Nerveux, le capitaine Salina décida d'en finir. Conclure l'affaire, toucher son fric et quitter Guadalajara. S'adressant à son voisin, il questionna, tendu :

— Tout est là. Prêt à sortir. Mais avant, je veux voir la couleur de vos doll...

La suite resta bloquée dans sa gorge. Tout en même temps, il avait vu la moto pétaradante apparaître devant la terrasse et stopper brusquement, puis surpris deux actions simultanées. Celle d'Amado Aguilar qui tournait la tête vers l'engin, et celle du passager arrière de ce dernier, dont le bras droit venait de se tendre vers la terrasse. Un bras au poing prolongé par une arme, canon pointé vers sa table. À cette seconde, une énorme poussée d'adrénaline fulgura dans les veines du capitaine. D'instinct et tandis que son rythme cardiaque s'emballait à la vitesse du son, sa propre main était partie sous sa veste, arrachant le Taurus de son holster. Dans le même temps, et tandis que l'arme émergeait de sous sa veste, que son pouce dégageait la sécurité et que son index s'introduisait sous le pontet pour se poser sur la détente, il s'entendit hurler à l'adresse de son *custodio* :

— Amad...

Là encore, pas le temps de finir. Ou plutôt, plus la possibilité. Les éclairs blêmes, les chocs. Plusieurs. Au niveau du thorax, de la base du cou, de la joue gauche. Terribles. Tandis qu'il se sentait littéralement catapulté en arrière, alors qu'une impression de paralysie glaçait sa poitrine, il entendit le cri de John près de lui, sentit la carcasse de l'Américain cogner son propre flanc, perçut d'autres cris, un hurlement aigu tout près de là, et, à quelques mètres, vit le poing d'Amado Aguilar tressauter au bout de son bras. Un poing armé, crachant lui aussi des éclairs. Le temps d'un battement de paupières, il put encore voir le passager de la moto sursauter dans le dos du pilote, puis laisser échapper son arme quand l'engin s'élança en avant dans un boucan d'enfer. Sans très bien comprendre ce qui l'empêchait de se redresser, le *capitán* Salina eut néanmoins la force d'enfoncer la détente du Taurus, la satisfaction de sentir son bras secoué par l'énorme détonation de la 357 Magnum, et la surprise de voir la grosse femme en corsage jaune assise sur sa droite s'effondrer en avant sur la table qu'elle occupait en compagnie d'autres consommateurs. Puis sa vue se brouilla, un intense bourdonnement emplît son crâne, et, tandis que le corps de John achevait de s'effondrer contre lui, il bascula de côté, emporté par le poids.

Puis il y eut le choc avec le sol, un bruit de verre brisé, et plus

rien.

— *j Tengo miedo ! J'ai peur !*

Serrée contre sa sœur, Francesca tremblait. Pas de froid. L'intérieur du camion était un véritable sauna. Pilar Noviedo ne répondit pas. Presque autant que sa sœur, elle avait peur également. Sans très bien savoir de quoi. Aucune raison. La filière avait été testée six mois plus tôt par sa copine Anabel, serveuse au Luna Rossa, une discothèque d'Hermosillo qu'elle fréquentait parfois. Anabel lui avait écrit que tout allait bien, qu'elle se faisait un maximum de dollars, et que sa sœur et elle feraient bien de venir la rejoindre à San Francisco. Il leur suffisait pour ça de s'adresser au même intermédiaire qu'elle. Un certain Manuel, dont elle avait indiqué les coordonnées dans sa lettre.

Facile. Vraiment aucune raison d'avoir peur.

Pilar avait pourtant longuement hésité. Elle était l'aînée, sa sœur Francesca n'avait que dix-sept ans, et elle avait suffisamment lu de choses sur les States pour ne se faire qu'un minimum d'illusions. Pour les clandestins, la vie là-bas était loin d'être facile, et à Hermosillo comme ailleurs, cela se savait. Mais, sitôt au courant et contrairement à Pilar, Francesca avait accepté avec enthousiasme de tenter l'expérience. L'élan de la jeunesse. Depuis l'accident qui avait tué leurs parents deux ans plus tôt, les deux sœurs galéraient de petits boulots en petites combines plus ou moins honnêtes, et selon Francesca, ça ne pourrait pas être pire de l'autre côté de la frontière.

Sauf qu'à présent, et après toutes ces heures à être secouées comme des *patatas* dans ce camion étouffant et puant, l'inquiétude pointait son nez dans les rares propos des filles. Douze *chicanas* épuisées, déshydratées, plongées dans le noir complet, secouées par les cahots, tassées comme des sardines derrière les empilements de sacs de pommes de terre et de haricots secs.

Contre Pilar, sa sœur insista d'une voix tendue :

— Tu entends ? Je te dis que j'ai peur !

Pilar avait parfaitement entendu, malgré le ronronnement poussif du poids lourd et les couinements plaintifs des essieux.

— Et puis j'ai soif !

Elles avaient toutes très soif. Un supplice. Mais rien à faire. Bouclées dans cette caisse étouffante, elles n'avaient personne à qui demander de l'eau. Une des filles avait bien tenté deux fois d'appeler le chauffeur à travers la cloison de la cabine, mais peine perdue. Ces salauds n'avaient rien à fiche qu'elles crèvent de soif. D'un ton qui se

voulait calme, Pilar tenta de rassurer sa cadette :

— On ne risque rien. Et puis, on va bientôt boire.

En fait, Pilar Noviedo commençait à douter. De tout. Manuel lui avait parlé d'un transfert en camion très court à partir de la frontière, puis d'un voyage en voiture jusqu'à Tucson, où elles seraient prises en charge par des envoyés de leurs employeurs. Or, le camion avait passé la frontière depuis des heures. Facile à comprendre. Deux arrêts. Pas de contrôle, mais des propos échangés, en espagnol et en anglais. Depuis, une éternité s'était écoulée, et le camion roulait toujours.

— On n'aurait pas dû, souffla Francesca contre sa sœur. On aurait dû rester chez nous.

Elle avait peut-être raison, mais Pilar refusait de céder à la panique.

— *¡ Vale !* répéta-t-elle avec un peu d'agacement. Anabel nous a...

— Anabel se tapait tous les mecs qui la sortaient, coupa Francesca, péremptoire. Elle...

La suite lui resta dans la gorge. À cause du freinage. Ou plutôt, du brusque ralentissement du camion. De nouveaux cahots, une accélération, un virage serré qui précipita les filles les unes contre les autres, encore une série de cahots, tandis qu'elles sentaient le véhicule pencher nettement vers l'avant. Une descente. Et enfin, alors que le camion se redressait, un long gémissement des compresseurs marqua cette fois un véritable arrêt. Puis le moteur se tut, plongeant soudain les filles dans un épais silence. Oreilles bourdonnantes, elles s'étaient toutes figées dans le noir, incrédules, essayant de capter les sons extérieurs. Un silence qui dura quelques minutes, avant qu'un bruit de moteur se fasse entendre à l'extérieur. Un grondement qui s'approcha, qui se tut soudain, tandis qu'une voix lançait de loin :

— *Right, men ! Almost at the hour, the guys !*

De l'anglais !

Elles étaient en Amérique ! Enfin !

CHAPITRE VI

Miguel Torres avait l'impression de se vider. Comme d'insupportables coliques qu'il n'aurait pu retenir, et qui inondaient son jean. Un sentiment de ventre béant. Et puis ce vertige qui l'avait saisi à l'instant de l'impact.

Une balle encaissée où exactement ? Du côté de l'abdomen. Ou de la hanche. Peut-être. Il ne savait pas très bien. Douleur diffuse. Enveloppante. Un choc infernal. Il en avait lâché le P.-M. L'avait perdu lors de l'accélération, et maintenant, il ne sentait quasiment plus ses bras. Ni ses mains. Pourtant, il devait rester accroché au blouson d'Arno. Surtout, ne pas lâcher. Ne pas tomber. Sa vue brouillée enregistrerait les images du décor défilant tout autour. La Suzuki roulait comme un boulet de canon. Malgré son état, Miguel Torres en avait conscience. Plus la peine. Ils étaient déjà loin du El Charro. Suffisamment pour ne plus prendre de risques. Mais Arno était jeune. Bon pilote, mais jeune. Et encore inexpérimenté. Son deuxième contrat seulement.

Miguel Torres pensait à tout cela. Il était lucide. Bon signe.

Pas touché trop gravement. Ils allaient s'en sortir, il enverrait Arno encaisser le fric à sa place, et demander de l'adresser à un de leurs toubibs. Ils en avaient. À leur solde. Discretion assurée. Ensuite, un peu de convalescence et...

La lumière. Aveuglante.

Ce fut la lumière qui arracha Miguel Torres à ses pensées. Des phares. Apparus subitement sur sa gauche, qui grossirent si vite dans son champ de vision qu'il en fut ébloui. Si fort qu'il ferma les yeux. Malgré le grondement de la moto, il entendit nettement le hurlement du klaxon, sentit l'écart de la moto sous lui, puis sa nouvelle accélération. Il rouvrit les yeux, faillit lâcher prise sous le nouvel écart de la moto, se rattrapa de justesse, entendit un autre klaxon, aperçut le dôme éclairé de la cathédrale sur sa gauche, les arbres et le kiosque de la Plaza de Armas qui défilaient tout près de l'engin, et soudain, le choc.

Épouvantable. Bien plus fort que celui de la balle. Puis

l'impression de voler. Longtemps. La culbute dans l'espace, la vision de lumières tournoyantes, puis la chute. Et le choc. Roulade sur le pavé à n'en plus finir. Coups de freins tout autour, concert d'avertisseurs, cris. Et la peur.

La moto, Arno, l'accident, la police !

Ne pas se laisser prendre ! Miguel Torres connaissait le processus. L'hôpital, le manque de forces, interrogatoires. De plus en plus serrés. Résistance effritée. Surtout chez Arno. Trop jeune. Trop neuf. Un mot. Une parcelle de phrase. Pour espérer se reposer. En vain. La fuite en avant. Les aveux. Presque libérateurs. À ce jeu-là, les flics gagnaient toujours. Ils finiraient par le coincer. Par *les* coincer. Ils remonteraient jusqu'à...

— ¿ ... *tás herido* ?

Mots assourdis. À cause du casque. Du bruit ambiant. Question idiote. Évidemment, qu'il était blessé !

— ¿ *Puedes moverte* ?

Deuxième question idiote. Bien sûr, qu'il pouvait bouger ! Enfin, pas très facilement, mais il pouvait. Il avait réussi à tourner la tête, et à travers l'écran de son casque, il avait vu la circulation arrêtée, la voiture stoppée tout près, portière ouverte, et le type accroupi au-dessus de lui. Puis son regard encore flou avait pivoté de quelques degrés, et il pouvait à présent découvrir l'étendue du problème. Un cercle de badauds, la Suzuki couchée, guidon tordu, roue avant délabrée. Et là, tout près aux pieds des curieux, un corps allongé. Casqué. Arno. Immobile, un bras bizarrement désaxé en arrière, une jambe ouverte de manière insolite. Genou plié en sens contraire. Accroupi au-dessus d'Arno, un type en complet sombre lui palpait le cou sous le casque.

— Je crois qu'il est mort.

Comme pour le confirmer, une mare s'étalait sur le sol tout autour de son casque éclaté. Une large tache sombre dans laquelle baignait le pistolet d'Arno.

Un Star 31P, que Miguel Torres lui avait lui-même remis pour ce boulot, et dont la vue réveilla instantanément son conscient. Danger absolu, urgence extrême, et...

— Attention !

Une voix forte. Un mouvement de foule. Et... un uniforme.

Un flic ! Immense !

— ¿ *Que pasa, aquí* ?

Bousculant sans ménagement le cercle de curieux, le policier fit encore un pas, et Miguel Torres vit nettement son regard se figer sous

les épais sourcils noirs. Un regard braqué sur le Star d'Amo baignant dans la flaque de sang.

Cette fois, c'était foutu.

*

* *

L'attente s'éternisait. Pilar étouffait, et contre elle, sa sœur haletait. Dehors, après divers sons difficilement identifiables, les voix s'étaient éloignées, et, depuis, c'était de nouveau le silence. Usant pour les nerfs, épuisant pour le physique, angoissant également. À l'intérieur du camion, la touffeur était telle qu'elles ruisselaient de transpiration. Durant un moment, autour des deux sœurs, les filles avaient échangé des commentaires, s'étaient posé des tas de questions, puis plus rien. L'épuisement. Et soudain :

— Hé !

Quelque part sur la droite de Pilar, une fille venait de cogner contre la cloison de la cabine. Pilar reconnut la voix. Fatima. Une grande brune un peu vulgaire, aux cheveux frisés et au corps de sportive, qu'elle avait tout juste eu le temps d'apercevoir à Nogales à l'embarquement. Regard dur, pas le genre à se laisser faire. Tambourinant des deux poings, la fille hurla :

— Ça va durer encore longtemps ? ¡ *Mierda* ! On crève de soif !

Lui coupant la parole, de nouveaux grondements de moteurs leur parvinrent. D'abord lointains, puis de plus en plus près. Au moins trois, voire quatre véhicules. Des sons qui semblèrent entourer le camion, et qui cessèrent presque en même temps. Le camion tangua légèrement, et tandis que ses portières s'ouvraient, une voix résonna derrière la cloison :

— ¡ *Bueno* ! Pas trop tôt !

Des bruits de pas suivirent, des grincements s'élevèrent à l'arrière du camion, et, brusquement, un rai de lumière filtra entre les sacs de *patatas*. Des pas firent trembler le plancher, des sacs se mirent à bouger, pratiquant bientôt une ouverture au milieu du chargement, et la lumière d'une puissante lampe éblouit brusquement les deux sœurs.

— En bas, vous autres !

Une voix rude, mauvaise. Mais cette fois, ça sentait le terminus.

Grimaçant sous les courbatures, les deux sœurs et les autres se précipitèrent. Chargées de leurs maigres bagages et les jambes molles, elles sautèrent au sol, aux pieds des deux Mexicains qui les avaient prises en charge à Nogales. Le chauffeur du camion et son passager. Deux costauds en chemisettes qui ne firent même pas mine de les

aider. À la fois soulagées et plus ou moins inquiètes, elles découvrirent le décor désertique, la large cuvette rocheuse entourée de parois abruptes au fond de laquelle le camion avait stoppé.

Le camion, et les autres véhicules.

Quatre. Des 4x4. Un, situé à l'écart et feux éteints, trois autres, stationnés en éventail à l'arrière du poids lourd, moteurs tournant au ralenti, phares allumés et braqués sur le groupe de filles. Derrière les lumières et à peine distinctes, des silhouettes. Des hommes. Des reflets insolites luisaient vaguement au bout de leurs bras. À cet instant près de Pilar, la grande brune jura :

— *j Putana !* On pourrait pas nous refiler à boire ?

Le passager du camion lui braqua sa lampe en plein dans les yeux, s'approcha en questionnant de sa voix dure :

— C'est toi, qui avais déjà soif tout à l'heure ?

— Tu crois que c'était qui ? renvoya la brune, sarcastique. Pancho Villa ?

Il y eut une espèce de souffle dans l'air chaud, et la gifle claqua si fort que son écho ricocha sur la roche alentour comme un claquement de fouet. La tête de la grande brune bascula violemment de côté, et tandis qu'elle allait heurter des reins contre le pare-chocs arrière du camion en étouffant une plainte sourde, le costaud en chemisette gronda :

— Toi, la pute, tu fermes ta gueule.

À cet instant seulement, dans la lumière mouvante de la lampe torche du type, Pilar nota la présence de l'objet qui dépassait de sa ceinture de pantalon.

La crosse noire d'un gros pistolet.

Elle comprit alors que les reflets du côté des silhouettes près des 4x4 étaient ceux d'autres armes, elle comprit aussi qu'elle n'aurait pas dû croire Anabel, et en même temps, elle réalisa à quel genre de boulot on les destinait.

Mais il était trop tard.

CHAPITRE VII

Le flic ! Prison, procès, condamnation. À perpète !

D'un coup, Miguel Torres sentit la rage déferler en lui. Pas les flics ! Pas la prison ! Plutôt la mort !

Roulant sur lui-même, serrant les dents sous l'inférieure morsure dans sa viande dévastée, Miguel Torres échappa à l'homme penché sur lui, se rua vers la tache de sang et empoigna la crosse du Star. Gluante, elle lui glissa de la main, rebondit par terre, faillit lui échapper une deuxième fois.

— Arrête-toi !

Mais Miguel Torres n'écoutait plus. Rien que son cœur qui cognait à s'exploser. Serrant la crosse du pistolet comme un dingue entre ses doigts rendus visqueux et ôtant la sécurité d'un coup de pouce, il se redressa en étouffant un gémissement, sentit une nausée monter.

— Ne bouge pas ! Lâche cette arme !

Halluciné, le tueur plongeait en avant, eut le temps d'apercevoir la main du flic extraire son flingue de son étui de hanche, sentit la mort fondre sur lui à la vitesse de la lumière. Dans un état second, il releva son poing armé. Son index glissa sur la détente, y revint, l'enfonça si fort qu'il en eut mal jusque dans le poignet. L'arme sursauta violemment, et le cœur fou, le *sicario* vit cette fois nettement le policier basculer en arrière, et son arme cracher un éclair. Vers le ciel.

Bingo !

Comme un fou, le tueur s'était déjà propulsé dans l'ouverture béante de la portière d'une voiture. La gorge en feu, des gongs plein le crâne et sa nausée s'amplifiant, il pointa le canon du Star sur la petite foule pétrifiée, s'installa au volant, passa la première et démarra sur les chapeaux de roues. Dans un grondement assourdissant, la vieille Chevrolet bondit en avant, et tandis que sa portière se refermait d'elle-même sous l'effet de l'accélération, alors que le policier achevait de s'écrouler, l'aile avant droite de la voiture percuta un des véhicules arrêtés, qu'elle renvoya de côté dans un affreux bruit de tôles malmenées. Forçant le passage, la Chevrolet poursuivit sur sa lancée, dispersant en catastrophe la foule paniquée qui reflua dans un concert

de cris. Pas assez rapide, un gros homme en chemise rouge fut violemment heurté par l'aile emboutie. Propulsé en l'air comme un vulgaire paquet, il disparut à la vue de Miguel Torres.

De toute façon, il ne voyait rien. Ou presque.

Mains crispées à briser le volant, le jeune *sicario* fonçait en avant. Aveuglément. Accrochant encore deux véhicules dans sa fuite, écartant les témoins de plus en plus rares qui s'enfuyaient en hurlant, il n'entendait rien, ne voyait plus qu'une chose à travers le pare-brise. Là-bas, la plaza de los Mariachis qui arrivait en trombe, avec sur sa gauche, la large perspective de Calzada Independencia Norte.

Ouverte sur le salut.

Accélération toujours, le tueur enfila l'autre partie de l'avenida Juarez. Courte. Dans le rétro, aucun véhicule poursuivant.

À cet instant, le jeune *asesino* aurait souhaité pouvoir ralentir. Passer inaperçu, faire le bilan. En vain. Jusqu'alors, il n'avait jamais tué de flic. S'il était pris maintenant, ses collègues ne lui feraient pas de cadeau. La panique. Son jean était trempé sous lui. Du sang. Par ailleurs, la douleur revenait en force. Cette fois, localisée dans son flanc droit. Du même côté, sa jambe redevenait cotonneuse, et son pied tremblait bizarrement. La voiture fonçait toujours, passant d'un côté à l'autre de la circulation, évitant à chaque fois la collision de justesse. Un rodéo imbécile, que Miguel Torres n'arrivait pas à faire cesser. Comme si un autre que lui avait pris les commandes du véhicule.

À cette allure, il n'irait pas loin.

Pourtant, par une sorte de miracle et malgré le train d'enfer, il arriva au croisement des avenues sans autre accrochage, même quand il tourna brusquement à gauche, coupant la route d'une camionnette qui filait tout droit, et qui, comme lui, grilla le feu qui passait au rouge.

Calzada Independencia ! Sauvé !

Insérant enfin la Chevrolet dans la circulation dense de la large chaussée Nord, le *sicario* parvint à se calmer. Il était en sueur, tous ses membres tremblaient et il baignait littéralement dans son jean trempé. À cet instant seulement, l'odeur le frappa. Forte. Écoeuvante. Incrédule, il alluma le plafonnier de l'habitacle, et l'évidence le cloua de stupeur. Et de honte. Du sang, certes, qui semblait provenir de sa hanche, ou d'un peu plus haut, mais également... Il s'était pissé dessus !

Et cette fois, il vomit. Sur lui.

Étouffant, haletant, il reprit son souffle, parvint enfin à ralentir, à glisser la Chevrolet dans la circulation de la voie de gauche, et, tandis

que l'odeur pestilentielle emplissait l'habitable, une poussée de rage le galvanisa.

Jamais ! Jamais arrivé !

Ce n'était pas la trouille. Pas lui. Seulement l'effet du choc causé par la balle. Ce genre de truc arrivait même aux plus coriaces des *machos*. Réaction naturelle. Maintenant, respirer calmement. Ne plus penser à ça. Priorité absolue, éviter les flics, réintégrer en vitesse son minable studio de la périphérie Nord, et téléphoner pour qu'on lui envoie un toubib.

Il savait à qui s'adresser. Juste un numéro de portable. Celui de son *comanditario*. Un nommé Carlos. Sans doute un pseudo. En tout cas jamais vu, mais toujours réglo question *dineros*. Payé rubis sur l'ongle. Il ferait le nécessaire, car, en tout état de cause, Arno mort ou non, lui, il avait rempli son contrat. Contrat double. Il était sûr d'avoir descendu ses deux cibles. Peut-être même un peu plus que deux. La femme au corsage jaune, à l'autre table. Blessée ? Tuée ? Par ses tirs ? Par celui du flic de Mazatlán ? Difficile à savoir, et Miguel Torres s'en foutait. Dommage collatéral, comme disaient les Yankees.

On aurait dit un coup de fouet, un très fort coup de fouet, qui se serait répercuté sur les roches alentour. Mais grâce à ses jumelles, Franco Cabrera avait assisté à la scène qui s'était déroulée tout en bas, au fond de l'ancienne carrière. Le mouvement de bras du type en chemisette, la tête de la fille qui avait ballotté. Il avait même pu entendre l'avertissement du gars. Sans ambiguïté.

Avec ces putes, fallait se montrer ferme.

Dans le poing libre de Cabrera, le talkie-walkie grésilla, puis une voix nasilla :

— C'était quoi ?

Mario Galeta. Son comparse, posté là-haut également, mais côté entrée de la carrière. Pour ce soir, simple sentinelle, comme lui. D'où il était, Galeta n'avait probablement rien vu, seulement entendu. Cabrera renseigna, lapidaire :

— Une beigne dans la tronche d'une pute.

— Ah bon. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On bouge pas.

— Humm !

Manifestation d'impatience. Galeta détestait l'inaction. Un vrai flingueur, qui n'aimait que la bagarre et l'odeur de la poudre. Mais les ordres étaient clairs. Arrivés sur place le matin, les deux guetteurs devaient attendre que tout soit terminé. Tout le monde reparti.

Ensuite, Cabrera donnerait le coup de fil annonçant la fin de l'opération, et, après seulement, ils pourraient décrocher.

— *Bueno*, répéta Galeta dans le talkie-walkie. Mais faudrait voir à se magner le...

Des parasites dans le talkie-walkie, mais Galeta avait cessé de récriminer. Pourtant, il n'avait pas tort. C'était vrai qu'en bas, ça traînait un peu. À cause de ces putains d'acheteurs gringos, qui chaque fois se croyaient au supermarché. Contrairement aux clients latinos habituels de Tucson ou Phoenix, ces *máricos* de Vegas ou L.A. prenaient toujours leur temps. Histoire de pouvoir chipoter. Négocier le prix d'une fille un peu moche, ou pas très fraîche. Mais c'était le jeu. La loi du marché. En attendant, au fond du cirque, ça s'était mis à discuter ferme. Et même à s'animer sérieusement. Deux des clients s'étaient approchés des filles, et commençaient à les palper sous toutes les coutures. Pendant ce temps, la grande brune qui avait pris la baffe s'était redressée, et en voyant les gringos s'approcher, Franco Cabrera crut qu'elle allait encore faire les frais de son éclat passé, mais il n'en fut rien. Un des acheteurs s'était au contraire attaqué à deux des gonzesses qui se serraient l'une contre l'autre, l'air paniquées. Le genre de truc qui généralement excitait les *shoppers*. Et ça ne rata pas. Déjà, l'un d'eux avait attrapé une des deux filles par le col de sa chemise, et brutalement tiré dessus. Dans le silence revenu, il y eut un bruit de tissu déchiré, suivi d'un petit cri aigu. Arraché en même temps que le devant de la chemise, le soutien-gorge de la fille vola jusqu'au sol, dévoilant brusquement ses seins à la lumière crue des phares. Des rires gras s'élevèrent, la copine de la fille en question voulut repousser l'acheteur, et une deuxième gifle résonna. Mieux encore que la première fois, son écho se répercuta contre les parois rocheuses de la cuvette. Comme la fois précédente, Franco Cabrera trouva ça marrant, et, remontant le talkie-walkie devant sa bouche, il appela :

— Hé, Mario ! Mate un peu cette paire de *pechos* !

Contre toute attente, aucun commentaire de Mario Galeta. Mais à cet instant, Cabrera avait déjà le regard fixé ailleurs. Au fond de la carrière. Surpris par l'étrange mouvement du type qui venait d'arracher les fringues de la fille. D'un brusque saut en arrière, il avait semblé vouloir se protéger de quelque chose que Cabrera n'avait pas remarqué. Pendant une seconde ou deux, le *shopper* était resté un pied en l'air, et dans la lumière blême des phares, Cabrera le vit chanceler, battre des bras en mouvements désordonnés. Puis, subitement, il le vit s'affaler en arrière, buter du dos contre la carrosserie d'un 4x4, avant de s'écrouler contre la roue avant du véhicule. Incrédule, la sentinelle tendit le cou comme pour mieux voir dans ses jumelles, réalisa immédiatement.

Problème.

En bas, un autre *shopper* s'était penché vers le type écroulé. Cabrera le vit relever la tête en s'exclamant en anglais :

— *Son of a...*

Sans achever, le deuxième *shopper* s'écroula sur le corps affalé du premier. Un flot d'adrénaline déferla dans les veines du guetteur. Il ne comprenait pas *tout* le problème, mais instinctivement, il avait déjà remonté le talkie-walkie devant sa bouche.

— Hé ! Mario !

Pas de réponse.

— Mario !

Dans l'appareil, une impression de vide, peuplé de parasites. Et... un frôlement dans son dos.

Avant que Cabrera n'ait le temps de comprendre, une poigne terrible lui écrasa la bouche, lui tira violemment la tête en arrière, et une voix souffla dans sa nuque :

— *Mario died...*

Juste avant la brûlure, atroce, qui cisaila sa gorge.

CHAPITRE VIII

Si Pilar Noviedo l'avait pu, elle aurait arraché les yeux de ce gros porc de gringo. Ce type plaqué contre elle et serrant ses bras autour de sa poitrine dénudée, Francesca tremblait comme une feuille. Galvanisée par la rage et la peur, l'aînée allait écarter sa sœur pour ramasser ses lambeaux de vêtements dans la poussière, quand, devant elles, le gringo fit un brusque saut en arrière, esquissa un mouvement comme pour se protéger de quelque chose, resta un pied en l'air un bref instant, avant de chanceler, en battant des bras. Malgré les phares qui l'éblouissaient, Pilar Noviedo aperçut une tache bizarre sur le devant de sa chemisette claire et au niveau du cœur, tandis qu'il s'affalait en arrière. Butant du dos contre la carrosserie d'un des 4x4, il parut hésiter une seconde, finit par s'écrouler contre la roue avant du véhicule. Incrédule, la jeune Mexicaine vit son voisin le plus proche se pencher sur lui, sursauter, redresser brusquement la tête et brandissant un gros pistolet en s'exclamant :

— *Son of a...*

La suite se perdit dans une espèce de coassement aigu, tandis qu'à son tour, il s'écroulait sur le corps du premier.

Près des deux sœurs, le convoyeur qui avait giflé Francesca tourna la tête vers le fond de la carrière :

— Hé ! *¡ Que pasa !*

Il avait fait un pas en avant, portant la main vers la crosse dépassant de sa ceinture, aussitôt imité par le chauffeur du camion, qui cria :

— *¡ Cuidad...*

Comme le gringo l'instant d'avant, ce dernier n'acheva pas. Sa tête bascula violemment en arrière, et, dans la lumière crue des phares, Pilar vit cette fois nettement une sorte de jet rouge fuser dans l'air chaud, accompagné de « choses » mêlées à un toupet de cheveux. Du côté des 4x4, un autre type cria :

— *Shit ! It is a trap ! Careful !*

Un court pistolet-mitrailleur au poing, il se précipita vers un véhicule, agitant son arme en tous sens. Il fit trois enjambées, puis,

comme repoussé par une force brutale, sa tête ballotta de côté. Si fort qu'il tournoya sur lui-même, reins cassés en arrière en éructant un mot que personne ne comprit. Dans la foulée, son arme cracha une rafale, qui alla exploser le pare-brise d'un des 4x4. Posté près du capot, un quatrième *shopper* encaissa la fin de la rafale en pleine poitrine. Cœur éclaté, il s'écroula comme une masse, en même temps que le tireur.

Tétanisées, les filles étaient restées plantées sur place, saisies d'horreur et de peur. Le cœur fou, Pilar Noviedo vit encore leur convoyeur sursauter, l'entendit émettre un affreux borborygme, tandis que son cou éclatait au niveau de la pomme d'Adam. Alors qu'il s'écroulait en envoyant un geyser de sang autour de lui, Pilar Noviedo s'élança de côté, propulsant sa sœur à l'abri du camion tout en hurlant aux autres :

— ¡ Cuidado ! ¡ Cuidado !

Aussitôt et comme soudain arrachées à leur hébétude, leurs compagnes de voyage bougèrent enfin, se précipitant à l'abri dans un concert de cris. Vacarme qui fut bientôt couvert par un autre. Celui des rafales.

— Là ! cria encore Pilar à sa sœur. Sous le camion !

Tandis que les autres filles s'égayaient en tous sens en hurlant, elle attrapa Francesca par un bras, la propulsa littéralement à terre, la poussa derrière une des énormes roues en criant encore pour couvrir l'orgie de rafales :

— Ici ! Ne bouge plus !

Puis elle ne tut. Elle ne comprenait rien à tout ça, elle savait seulement qu'elle n'aurait jamais dû croire aux propos alléchants d'Anabel.

Mais il était trop tard. Elles allaient mourir.

De nouveau, l'arme tressauta.

Deux fois encore, le doigt de l'Exécuteur avait pressé la détente du SDM-R *Spécial Shock* 7,62, et la semelle de la crosse du fusil fit reculer son épaule. Mouvement contrôlé, retour souple. La discipline du tireur d'élite, décoré de la médaille Marksman.

Autrefois. Dans une autre vie.

Au fond de l'excavation, deux nouvelles silhouettes culbutèrent dans la poussière. Dans la lunette de visée Trijicon ACOG de 4 x 32 mm de grossissement du *Squad Designated Marksman Rifle*, Mack Bolan avait parfaitement vu ses quatre premières « cibles », puis les deux dernières tomber sous les ogives NATO propulsées à 865 m/seconde. Des tirs sélectifs, imposés par la présence des filles sur la

scène d'opération. Méthode plus fine que celle de la grosse artillerie du char de guerre, resté à l'écart pour la circonstance. Souci récurrent : pas de dommages collatéraux.

En commençant par la première des deux sentinelles, postée là-bas, au-dessus de l'accès au cirque rocheux, cette ancienne carrière de mica. Deux égorgements bien « propres », et encore plus silencieux que les six « flops » du long *sound suppressor* de son du fusil de sniper. Là encore, la discrétion s'était imposée. Du moins dans un premier temps, histoire d'éliminer un maximum de cloportes avant que les autres ne réalisent et se jettent à couvert.

Option stratégique choisie par le Guerrier, afin de permettre aux *chicanas* d'en faire autant de leur côté. Prises de panique, la plupart s'étaient précipitées vers la sortie de la carrière pour disparaître dans la nuit, trois autres, dont la grande brune et celle aux vêtements arrachés avaient préféré se jeter sous le camion, refuge le plus proche. Abri très provisoire, là aussi. Car Mack Bolan le savait, les pourris allaient tenter de les prendre en otages. Boucliers humains. Il savait même déjà comment ils seraient obligés d'opérer.

En la circonstance, et afin de gagner le camion et atteindre les trois filles, les phares des véhicules étaient devenus leurs seconds ennemis. Impératif absolu, les éteindre. D'urgence. Car ignorant où l'adversaire se trouvait et à combien se montaient ses effectifs, ils devaient se sentir mal. De son côté, deux options s'offraient au Guerrier. Soit tenter le coup de force et mettre les filles en danger, soit patienter... mais risquer ainsi l'arrivée de renforts ennemis. Car les pourris survivants étaient forcément munis de portables, et ils étaient peut-être déjà en train de sonner le tocsin. Si le gros *jefe* n'était désormais plus que de la viande froide répandue sur la terrasse de son duplex de luxe, il avait sans doute encore des effectifs à Tucson. À moins d'une heure d'ici. Des renforts que ceux d'en bas risquaient d'appeler au secours.

Et dans ce cas, le temps jouerait contre l'Exécuteur.

Evora Coriente n'avait pas complètement retrouvé la notion du temps. Les effets secondaires du « flash », les images abominables qui tournaient dans sa tête, le stress, et cette fièvre qui la faisait trembler depuis l'ouverture de la *caja fuerte* de Tío Alfonso. Depuis la découverte de son contenu. Des dossiers, avec plein de colonnes de chiffres, de papiers de banques, de documents aux textes bizarres, sans signification logique... et le fric !

Des dollars ! Plein de dollars.

En liasses si épaisses, si compactes, qu'elles semblaient constituées

de billets collés. Très serrés. Une vingtaine de liasses. Apparemment, rien que des coupures de cent. Au total, au moins...

Elle ne savait pas. Elle réalisait seulement qu'en un instant, elle était devenue riche. Très riche. Plus qu'elle ne l'aurait jamais été, même en faisant l'escort girl de haute volée pendant vingt ans, à Vegas ou à New York et à son compte. Alors, dans l'espèce d'hébétude grise où elle se trouvait au moment de sa découverte, elle avait compris qu'elle devait partir. Fuir au plus vite. Tous ces cadavres, la police, les copains de ce salaud de *Tío Alfonso*... Fuir en vitesse, mettre le plus possible de miles entre elle et la ville de Tucson. Rhabillage en catastrophe, maximum d'affaires dans un sac de voyage, toute la dope qu'elle avait pu trouver, et sans très bien savoir ce qu'elle en ferait, les dossiers aussi. Plus le portable de *Tío Alfonso*. Pour essayer de joindre une vieille copine à elle. Linda. Linda Herrera, originaire comme elle de Tepic, et qui aux dernières nouvelles, faisait l'entraîneuse dans un night, le *Tiffany's*, à Los Angeles, ou à San Francisco. Elle ne savait plus très bien, mais dès demain matin, elle chercherait dans les bottins de la première ville où le bus ferait halte. Ou dans un cybercafé. En attendant, elle était là, à se geler dans la salle d'attente de cette gare routière, qui sentait la sueur et le moisi, à essayer de remettre en place dans sa tête les pièces disloquées de son propre puzzle. Elle était crevée, mais elle savait qu'elle n'arriverait à dormir qu'une fois en dehors de la ville.

Elle avait trop peur.

Aussi, quand un quart d'heure plus tard les gémissements des compresseurs du bus la tirèrent de la torpeur poisseuse où elle commençait à s'enliser, se dressa-t-elle d'un bloc. Chaloupant un peu sur ses jambes, elle accrocha l'anse du sac de voyage à son épaule, et, mêlée aux quelques rares passagers en attente, elle s'engouffra dans le gros autocar de la Greyhound, fila tout à l'arrière, se laissa tomber sur le siège, coinçant son précieux sac de voyage entre elle et la fenêtre. Dix minutes plus tard, alors que le car s'ébranlait enfin, elle ressentit une longue vibration dans sa poche de jean.

Le portable de Rosario !

L'esprit encore embrumé, elle ne réagit pas tout de suite, faillit même ignorer l'appel. Mais la vibration persistait lourdement, et les nerfs tendus, elle finit par extirper l'appareil du vêtement. Encore une fois, elle hésita, faillit répondre, se ravisa, pressa une des touches de l'appareil, croyant ainsi couper le contact. Pourtant, elle perçut une voix amplifiée par le système mains-libres :

— *j Patron ! C'est moi ! Jaime !*

Jaime ! Ce salaud de Jaime, qui l'avait accueillie avec les autres filles quelques mois plus tôt, à l'arrivée de leur camion dans cette

carrière en plein désert. Le sélectionneur de *Tío* Alfonso. Ce pourri de Jaime, qui l'avait mise de côté, pour en faire la nouvelle *novia* du jefe.

— *¡ Patron ?*

Dans l'appareil, la voix de Jaime était bizarre. Tendue. Cette partie du car n'était occupée que par deux amoureux, encastés l'un dans l'autre à l'opposé de la travée, et le bruit du moteur couvrait les autres sons. Vérifiant que personne ne pouvait l'entendre, Evora Coriente porta le combiné à son oreille, répondit :

— Jaime ?

Un « blanc » dans l'appareil, puis très vite, son correspondant lança d'une voix encore plus tendue :

— *¡ Puta !* Passe-moi le *jefe*, connasse !

Une lueur fulgura dans le regard fatigué de la Mexicaine, qui renvoya sur un ton hargneux :

— Ton enfoiré de *jefe*, il est mort, *máricon* !

Ce qui lui fit un bien immense.

CHAPITRE IX

Dans la gorge de Jaime Laredo, une boule s'était brusquement formée. Bouche ouverte, serrant dans son poing le micro-Uzi dont il ne s'était même pas servi, il respirait à petits coups, avalant autant de poussière et de gaz d'échappements que d'air. Sous son crâne, les idées se bousculaient, s'entrechoquant avec ce que venait de lui dire cette pute d'Evora. Autour de lui, des raclements, des sons divers sous les autres 4x4. Ici, la situation n'était guère plus brillante. Un superbe guet-apens. Tendue par qui ? Pourquoi ? L'absence de signal d'alerte de la part des deux *centinelas* du groupe de couverture prouvait qu'elles étaient out. Neutralisées par qui ? Situation en relation avec les propos d'Evora ? Autant d'inconnues qui augmentaient la tension de Jaime Laredo. Soudain, une voix étouffée vint de sa gauche.

— Hé ! Jaime !

La voix de Pablo, son second. Le cousin de Rosario resta coi. Dans le téléphone plaqué à son oreille et malgré le grondement du moteur de son 4x4, il percevait une sorte de souffle syncopé, sur un bruit de fond ressemblant également au grondement assourdi d'un moteur. Cette petite salope était toujours en ligne. Incrédule, il lança dans l'appareil :

— Evora ?

— Si.

Tout se bousculait dans la cervelle de Jaime. Le regard au ras du sol pour tenter d'apercevoir quelque chose et le canon du P.-M. pointé vers le vide, il grogna :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Un temps mort dans le combiné, puis :

— C'est pas des conneries, espèce d'enfoiré ! Ton boss vient de se faire descendre...

— *j Puta !* Jaime ! Qu'est-ce qu'on fait !

Encore Pablo. Voix tendue. Jaime renvoya, mauvais :

— Ta gueule !

— C'est à moi, que tu dis ça, Jaime ?

Cette fois, c'était la gonzesse, au téléphone. Puis encore elle :

— *De acuerdo, máricon.* Je vais raccro...

— ¡ No ! Attends ! Que... qu'est-ce qui s'est passé ? Je veux dire...

— Un mec, coupa Evora Coriente. Un mec tout seul. Tout en noir. Il a descendu les *custodios* de ton boss, et il l'a tué ensuite. Un mec tout...

Choqué malgré lui, Jaime Laredo ne trouvait plus ses mots. Pour dire quelque chose, il bafouilla :

— Com... comment ça, un mec tout...

— Jaime !

Toujours la voix de Pablo. De plus en plus coincée. Comme Jaime, il ignorait à qui ils avaient affaire. Sans doute pas les flics. Ils n'auraient pas tiré les premiers. Et de toute façon, ils seraient toute une flopée. Ils auraient déjà investi le terrain et joué du mégaphone. C'était autre chose. Effectifs réduits. Très réduits. La concurrence ? Bizarre. Rosario faisait la pluie et le beau temps dans le secteur. Jamais eu le moindre pépin depuis sa mainmise sur South Tucson, depuis l'élimination des Armandariz. Le père, le fils et tous leurs gars, abattus non loin d'ici quelques mois plus tôt ! Grosse artillerie, énormes dégâts. Un carnage, que les flics n'avaient pu expliquer qu'en mettant justement la concurrence en cause. « Guerre des gangs », qu'ils avaient déclaré à la presse. Or, tout le monde le savait dans l'organisation locale, aucun conflit n'avait eu lieu dans le secteur depuis des années.

Sous l'autre 4x4, Pablo s'énervait. Ramené au présent, se disant que la fille bluffait pour l'emmerder, Jaime Laredo réfléchissait à toute vitesse. Les yeux obstinément braqués au ras du sol, il essayait de distinguer quelque chose. En vain. Ou presque. Seulement des ombres vagues sous le camion, à quelques mètres de là. Les trois salopes qui s'y étaient réfugiées. L'idée lui vint alors, et il lança à l'adresse de son second :

— Les feux ! Explodez-moi ces putains de phares !

Il lui fallait ces gonzesses. Boucliers humains. Mais tenter de s'en emparer en pleine lumière eût été du suicide. Dans le noir, peut-être que...

— Jaime ?

Evora Coriente. Le regard toujours au ras du sol et la cervelle bouillonnante, Jaime répéta à son intention et se voulant sarcastique :

— Un mec tout seul, hein ?

— Ah ! Tu es toujours là, Jaime !

Il y avait comme un soupçon de joie sadique dans le ton de la

pute. Une voix empreinte d'une louche satisfaction. Parvenant à se dominer, Jaime changea subitement de comportement. D'un ton qui se voulait conciliant, il temporisa :

— ¡ *Bueno... disculpe !* Mais ici, on est dans la merde. Raconte-moi ce qui s'est pass...

— T'es dans la merde, Jaime ?

Jaime Laredo avait envie de rafaler partout. La rage, l'impuissance. Dans le téléphone, Evora Coriente enchaînait déjà :

— C'est peut-être le même type, Jaime : Peut-être bien que c'est ce type en noir qui...

— ¡ *Putá !* Qu'est-ce que c'est que cette connerie de type en noir et tout seul qui...

— Je sais pas qui c'est, Jaime. Je sais seulement qu'il était habillé d'une espèce de combinaison en grosse toile noire, qu'il a tué tout le monde, et qu'à un moment, *Tío Alfonso* l'a appelé... un nom comme... comme Molan. Ou peut-être Bolan. C'est ça ! Bolan ! Même que le type lui a répondu un truc du genre...

Le timbre soudain grave imitant celui d'un homme, elle articula en singeant l'accent yankee :

— Il a dit exactement... attends, euh... Bolan. C'est ça ! Mack Bolan, le grand Fumier ! Celui qui a buté les Armandariz. C'est ce qu'il a dit, le grand type en noir.

— ¡ *Qué ?*

Jaime Laredo en avait sursauté. Littéralement décollé du sol par la stupeur, arrière du crâne cognant contre le dessous du réservoir du 4x4.

— Ça te dit quelque chose, Jaime ?

Les bronches pleines de poussière et l'esprit en déroute, le cousin d'Alfonso Rosario se dit qu'il avait mal entendu. Ou que cette petite pute racontait n'importe quoi. Les yeux fous à force d'essayer d'apercevoir quelque chose dans la lumière des phares, il haleta dans le micro du portable :

— T'es où, là !

— Et puis, poursuivit Evora dans l'appareil, juste avant de mourir, *Tío Alfonso* a dit des trucs à l'oreille du type en noir. Mais là, j'ai pas pu enten...

— ¡ *Hija de puta !* T'es où, bordel !

La réponse lui parvint enfin :

— En route pour une vie nouvelle, connard ! ¡ *Adios !*

Puis un déclic, et plus rien. Mais Jaime Laredo n'écoutait plus. Un

bloc de glace dans la poitrine, il tentait de se reprendre. L'esprit en feu, il cherchait. Et il trouva.

Le téléphone d'Alfonso ! L'autre ! Celui de son appartement !

Près de là les premiers phares des 4x4 explosaient enfin sous les coups de feu de ses hommes. Pablo avait compris. Il était à l'œuvre. Jaime Laredo coupa la communication, pour presser aussitôt une autre touche en lançant dans le micro :

— *The house !*

Recherche vocale du numéro du boss.

Une sonnerie résonna dans l'écouteur, puis un déclic et :

— *Hello ?*

Voix masculine... mais pas celle de Rosario. Ni d'aucun des *custodios*. Il les connaissait tous. Très bien. Au bout de la ligne, le type insista :

— *Hello !*

Machinalement, Jaime Laredo demanda :

— Alfonso est là ?

— Qui le demande ?

Voix sèche, ton autoritaire. Les flics ! Pris de court, le cousin du *jefe* de South Tucson allait répondre n'importe quoi, quand une ombre passa en rampant dans son champ de vision. Juste entre les roues avant de son 4x4. Il lui sembla percevoir un gémissement, puis l'ombre s'effondra, face à demi tournée vers lui, MAC-10 au poing. En plein dans la lumière des seuls phares encore allumés. Les siens. Une face, dont les yeux semblaient le fixer, et dont les lèvres articulaient des sons qu'il n'entendait pas.

Pablo !

Sous l'épaisse moustache de son second, un filet rouge sombre s'échappait, aussitôt bu par la poussière du sol. Mais alors que Jaime Laredo le croyait mort, des mots sortirent enfin de la bouche de Pablo. Faibles, mais intelligibles :

— *¡ ... po... posición !*

Pablo essayait de lui dire quelque chose. Un truc important, à en juger par l'intensité de son regard exagérément luisant. Le sang battant à ses tempes, Jaime Laredo s'approcha au plus près entre les roues avant du 4x4, tendit le cou.

— *¿ Qué ?*

— *¡ ... Ene... Enemigo !*

Jaime Laredo fronça les sourcils.

— L'ennemi ? Quoi, l'ennemi ?

Il vit Pablo déglutir avec une grimace, vomir un peu de sang, fermer les yeux, les rouvrir en geignant :

— Un reflet ! Sur la position de Franco !

Un reflet, sur l'emplacement de Franco Cabrera. Une des deux sentinelles de l'équipe de couverture. Pablo était en train de lui faire comprendre qu'il avait aperçu un reflet suspect à l'endroit où aurait dû se trouver la sentinelle en question ! Une sentinelle qui n'avait réagi à aucun moment depuis leur arrivée sur place. Pas plus que l'autre, située au-dessus de l'entrée de la carrière.

Un reflet ! Un tireur embusqué !

Le, ou les tireurs ennemis avaient réglé leur compte aux deux guetteurs, pour mieux les ajuster, eux. Petit hic, tous n'étaient pas morts. Un flot de rage montant brutalement en lui, le *seleccionador* émit un grognement sourd, et tandis qu'en face de lui la tête de Pablo s'affaissait lourdement dans la poussière, les yeux révoltés par la mort, il rampa à reculons sous la caisse du 4x4, jusqu'à l'arrière, où en deux coups de crosse de son micro-Uzi, il éclata ses feux de position. Ne restaient plus que ses phares, dont les pinceaux blancs n'éclairaient qu'au-devant, en plein sur le camion avec les silhouettes en-dessous. Se redressant avec précaution le long de la carrosserie, se couvrant à l'aide de l'Uzi, veillant à rester hors du champ visuel du sniper supposé et au prix d'acrobaties usantes pour les nerfs, il déverrouilla la portière arrière du véhicule et l'ouvrit. À peine. Juste de quoi glisser le bras et mettre la main sur ce qu'il cherchait. Sous la banquette. Une mallette en tôle de forme allongée, qu'il parvint à extraire du 4x4. En sueur, des tam-tams plein le crâne, le souffle court et bouillonnant d'une rage difficilement contrôlée, il se tassa de nouveau au sol. Faisant corps avec la carrosserie, il était parvenu au niveau des feux arrière éclatés, quand il y eut ce petit son bizarre dans l'air tiède de la nuit...

Et le choc.

Dans le flanc gauche. Terrible. D'abord, il imagina n'importe quoi. Genre serpent, qui aurait sauté sur lui pour le mordre. Le secteur était infesté de crotales. Saisi d'une espèce de vertige, il bascula de côté, les yeux pleins de lucioles. Portant machinalement sa main libre à l'endroit touché, il y trouva du chaud. Poisseux. Du sang. Et la douleur. Insupportable. À couper le souffle. Et il réalisa. Une balle !

Le sniper !

Étouffant un geignement, il réussit à se redresser. Animé par sa rage grandissante, il cala son dos contre le pare-chocs du 4x4, et vérifiant qu'il était de nouveau hors du champ de visée de l'autre fumier, il lâcha l'Uzi, ouvrit la mallette. Ne pouvant cette fois contenir

un gémissement, il en exposa le contenu à la lumière résiduelle. Un long tube verdâtre, et dans une case séparée, un objet en forme d'ogive.

M72 LAW.

Un lance-roquettes anti-char, portable et à usage unique de 66 mm, prévu pour contrer d'éventuelles prises en chasse par des éléments SWAT en cas de coup dur. Et le coup dur était là. Alors, il allait le « traiter », comme on disait chez les militaires. De façon radicale.

En en faisant de la bouillie.

CHAPITRE X

L'Exécuteur ne s'était pas trompé. En bas, les nerfs des pourris craquaient. Un des leurs avait soudain jailli de dessous un 4x4, et s'était mis à faire ce à quoi il s'attendait. Exploder les phares des véhicules. P.-M. au poing, parfaitement visible, dans le réticule de la lunette Trijicon du SDM-R. Touché quelque part un niveau du buste, le rafaleur avait culbuté de côté, avait semblé hésiter face levée dans sa direction, avait même remonté son bras armé vers la paroi rocheuse, l'air de vouloir lui envoyer une rafale, avant de s'effondrer devant la calandre d'un des tout-terrain. Moins d'une minute plus tard, émergeant sans doute de sous le 4x4 où elle se terrait, une silhouette s'était profilée à l'arrière du véhicule, avait eu le temps d'en entrouvrir une portière arrière et d'en extraire ce qui ressemblait à une mallette de forme allongée, avant que le Guerrier ne lui expédie à son tour une 7,62 mm. Grâce à la Trijicon, il avait vu le type sursauter sous l'impact, juste avant de disparaître derrière le tout-terrain.

Depuis, rien. Pas la moindre réaction. À présent c'était sûr, les pourris survivants planqués sous les voitures avaient ou étaient en train d'appeler des renforts. L'œil plaqué à l'ocillon de la lunette de visée, l'Exécuteur attendait. En vain. Avec le char de guerre, il n'aurait fait qu'une bouchée de ce minable ramassis de macs et tout leur matériel. Avec le TACOM troisième version, l'Exécuteur aurait tout pulvérisé, mais au fond de la carrière, il y avait aussi les filles. Celles qui n'avaient pas fui, qui s'étaient réfugiées sous le camion pour échapper aux balles...

Pendant ce temps, en bas, c'était le calme plat. Les survivants ne bougeaient plus. Ils attendaient sûrement la cavalerie, mais, à Tucson, la mort du *jefe* avait forcément tout désorganisé, et la police était forcément sur les lieux. En quittant la ville après l'exécution de Rosario, le Guerrier l'avait alertée, surtout histoire de donner à la fille du lit de repos une chance d'être prise en charge. De toute façon, il était temps maintenant d'achever le boulot par ici. Le Guerrier avait secrètement espéré une autre tentative ennemie d'extinction des feux de voitures, mais rien ne venait. Il ne pouvait s'éterniser. Non à cause des renforts éventuels, mais des autorités. Si la fille avait parlé à la

police de cet endroit, tout un escadron de HRT du SWAT risquait de débarquer à tout moment. Également très mauvais pour les planqués d'en bas. Allaient-ils tenter une sortie en force ? Un doute dont l'Exécuteur ne pouvait plus tenir compte. L'action s'imposait. Une seconde, il fut tenté d'avoir recours au lance-grenade M-203 dont il s'était également muni. De sa position actuelle, il aurait pu aisément faire sauter les véhicules adverses l'un après l'autre, mais il y avait ces trois filles sous le camion, et les explosions risquaient de les mettre en danger. Pas question. Alors, agir. Sans plus attendre, et en finesse.

D'abord, s'équiper.

Laissant de côté le SDM-R et sa visée Trijicod, il coiffa le casque-lunette I.L. prévu pour la circonstance, et il allait dégager le micro-Uzi et le MAC 10 de leurs attaches de la combinaison de combat, quand son ouïe intercepta le son. Métallique. Une sorte de cliquetis, suivi d'un bruit plus sourd.

Deux phénomènes sonores caractéristiques, qu'il connaissait bien.

Instantanément en alerte, les réflexes de l'Exécuteur jouèrent au centième de seconde, mais alors qu'il plongeait de côté dans un élan de tout le corps, il vit nettement l'éclair fulgurer en bas derrière le 4x4, suivi d'un trait de feu orange, qui montait vers lui.

Le temps d'une parcelle d'éternité, il songea qu'il allait mourir... puis ce fut l'explosion.

Et le choc.

Miguel Torres souffrait le martyre. Trempé de sueur grasse, le souffle court, la bouche sèche et le regard flou, il avait enfin pu regagner sa minable chambre des *barrios* du Nord où, au prix d'un véritable supplice, il avait réussi à ôter ses vêtements, souillés par le sang et par d'autres « hémorragies », moins avouables pour un *verdadero macho*. Après une toilette écœurante et sommaire derrière le rideau du réduit aux murs moisis qui faisait office de salle d'eau, et manquant tomber dans les pommes à plusieurs reprises, il avait pu faire le bilan des dégâts. Très approximatif. Une blessure dans le flanc, à hauteur de la taille. Une plaie assez moche, aux contours hachés et boursoufflés, d'où sourdait un liquide visqueux, d'un brun-rouge peu engageant et à l'odeur malsaine.

Une balle dans les boyaux.

Mais les premières minutes de panique écoulées, il s'était calmé. Pas si grave que ça. Sinon, il serait déjà dans le coma. Ou mort. Or, il avait eu le temps, et la lucidité d'appeler son commanditaire au téléphone. Carlos. Il l'avait eu tout de suite, et Carlos l'avait rassuré. Qu'il ne bouge pas, un toubib allait se pointer chez lui dès que possible. Depuis, sans oser tenter le moindre premier soin, Miguel

Torres s'était confectionné un joint, avant de s'affaler sur le clic-clac ouvert, aux draps chiffonnés et plus que douteux qui lui servait de lit, heurtant de la nuque la crosse du petit Taurus Spécial .38, glissé en permanence sous le traversin crasseux. Un truc qu'on voyait dans les films. Puis, essayant de calmer les battements désordonnés de sa poitrine, une main derrière la nuque pour essayer d'atténuer la migraine qui montait sous son crâne, et tirant sur son joint comme un noyé cherche de l'air, il s'était mis à compter les minutes avec angoisse, revivant en pensées le film du drame.

Arno, mort !

Miguel Torres n'avait jamais nourri de sentiments particuliers à l'égard de son « associé ». Trop différents l'un de l'autre. Arno n'aimait pas spécialement la violence et ne se droguait pas, mais il était dingue de pilotage, et rêvait de grands prix sur des circuits prestigieux. Alors, il faisait ce boulot pour gagner le fric qui lui permettrait de s'inscrire un jour à une course nationale. Complètement timbré, mais excellent pilote, pour ce qu'ils avaient à faire ! Bon... il était mort, et ce con de toubib n'arrivait toujours pas. À croire que Carlos l'avait oublié, ou que...

Trois coups à la porte.

Le jeune tueur sursauta, étouffa un cri de douleur, et des lucioles plein les yeux, il se dressa sur un coude en haletant :

— C'est qui ?

— *El medico*.

Enfin ! Miguel Torres lança encore :

— C'est ouvert !

La porte s'ouvrit sur un grand moustachu, en blouson de toile brune et portant une sacoche. Tout de suite, son regard charbonneux enfoncé sous d'épais sourcils noirs tomba sur le flanc du blessé et sur le drap maculé, et il esquissa une moue vite escamotée. Refermant dans son dos d'une poussée du coude, il ouvrit sa sacoche en déclarant :

— *No te inquietes*. On va arranger ça.

À cet instant, Miguel Torres remarqua le détail. Le type portait des gants.

À Guadalajara, en cette saison !

Instantanément, son instinct de tueur toujours en éveil malgré son état réalisa l'insolite de la situation. Exactement en même temps que le visiteur sortait sa dextre gantée de sa sacoche. Miguel Torres eut le temps de voir émerger du bagage un pistolet noir prolongé d'un gros tube, puis tout se passa si vite qu'il n'enregistra pas toute la scène lui-

même. Il eut seulement très mal aux boyaux, dans le mouvement qu'il fit pour faire jaillir son propre poing gauche de derrière sa nuque. Et aussi quand il tendit le bras pour pointer le canon du Taurus, et pour presser la détente.

Plus vite qu'il n'aurait cru.

Comme dans une espèce de cauchemar, il fut assourdi par la détonation, et eut encore le temps de voir le « toubib » sursauter en lâchant sa sacoche, puis dans le même mouvement, celui-ci bascula en arrière, tangua, se rattrapa sur un pied, tandis que dans son poing ganté, le pistolet tressautait en émettant deux « flocs » presque ridicules. Du verre se brisa quelque part, du plâtre tomba du plafond. Comme un fou, Miguel Torres avait basculé hors du clic-clac. En s'affalant sur le carrelage, il sentit ses côtes craquer, une atroce douleur lui cisaila le flanc et l'abdomen, sa vue se brouilla encore, et il ne put contenir un cri étranglé. Mais dans sa chute, il avait de nouveau relevé son bras armé, et pressé la détente du revolver. Une deuxième détonation qui lui fit siffler les oreilles, qui se répercuta dans la pièce en un écho sourd. Au-dessus de lui, le « *medico* » parut plaqué à la porte par une force invisible, ouvrant de grands yeux étonnés, tandis que son bras armé retombait le long de sa cuisse. Il y eut un troisième « flop », du carrelage éclata à ses pieds, tandis qu'il pliait les genoux pour glisser du dos contre le battant, dessinant une traînée sanglante sur le bois peint en vert pisseux. Puis d'un coup, il s'écroula au bas de la porte, assis et vaguement penché de côté, son pistolet toujours au poing, dardant sur Miguel Torres son regard charbonneux devenu fixe.

Le jeune tueur avait suffisamment vu de morts dans sa courte carrière pour comprendre que le « toubib » avait passé l'arme à gauche. Tout en même temps, il se demanda pourquoi Carlos lui avait envoyé un *asesino*, et il entendit les pas précipités résonner derrière la porte. Avant qu'il n'ait le temps de se redresser complètement, on frappa au battant et une voix masculine appela :

— ¡ He ! ¡ Enri... !

Sans même y penser, Miguel Torres avait encore pressé la détente du Taurus. Trois fois. Trois nouvelles détonations qui lui explosèrent les tympans, qui résonnèrent si fort dans la pièce que les vitres de l'unique fenêtre en tremblèrent. Derrière la porte, il y eut une plainte aiguë, suivie d'un râle et du bruit d'une chute. Mu par une énergie qui l'étonna lui-même, le jeune tueur parvint à se hisser sur ses pieds, à rafler son jean souillé, à s'en rhabiller en ahanant de douleur, tandis que des portes commençaient à claquer dans l'immeuble, et que des appels inquiets s'élevaient. Dans une sorte d'état second, soufflant comme une forge pour résister à la douleur et la vue de plus en plus

brouillée, il alla se pencher sous le lavabo, y glissa une main, en ramena une enveloppe au kraft maculé. Son fric. À peine de quoi tenir quelques jours, mais il le savait, il n'avait pas le choix.

Foutre le camp ! *Muy rápido !*

Les flics allaient débarquer. Tout ça, plus le policier qu'il avait abattu Plaza de Armas... Essayant d'oublier le volcan qui dévastait ses entrailles, il récupéra le Star, arracha le pistolet de la main gantée du « *medico* », fourra le tout dans sa sacoche, complètement vide par ailleurs. En repoussant le cadavre de côté, il crut qu'il allait perdre connaissance, mais il était robuste, et la panique décuplait ses forces. Ne conservant que le Taurus au poing, il parvint à ouvrir la porte, prêt à faire feu de nouveau. À ses pieds sur le palier, le corps recroquevillé d'un inconnu gisait dans une mare de sang, lui aussi un flingue au poing. La « couverture » du faux toubib. Mort. En face de sa porte, celle des voisins était fermée, mais à l'étage au-dessus, des gens s'interpellaient. Pris d'une deuxième nausée, Miguel Torres vomit sur le carrelage, hurlant de douleur et éclaboussant le cadavre. Gémissant cette fois sans arrêt, il se lança dans l'escalier, échafaudant déjà son plan de repli. Récupérer la Chevrolet laissée au coin de la rue, quitter le quartier d'urgence, et foncer jusqu'à Toluca. Près de Mexico. Chez sa frangine. Pas vue depuis des mois et maquée avec un ivrogne qui lui collait des beignes, mais il n'avait que ça.

Sinon...

Chaque marche était un calvaire. Heureusement, il n'habitait qu'au premier, et degré après degré, il réussit à atterrir dans le petit hall du rez-de-chaussée sans s'écrouler. À son apparition, des gens qu'il ne connaissait pas s'écartèrent en découvrant son arme, refluèrent le plus loin possible, tandis qu'il franchissait le seuil. Tirant misérablement la patte, de la sueur plein les yeux, il se mit à longer les murs vers l'angle de la rue. Par bonheur, il commençait à se faire tard. Personne en vue. Geignant à chaque pas, il arriva enfin à la vieille Chevrolet, se fouilla, paniqua.

Pas de clés !

Puis, dans un éclair de lucidité, il se souvint. Laissées sur le contact ! Au prix de contorsions qui parurent lui arracher les intestins, il se glissa au volant, jeta la sacoche sur le plancher, glissa le Taurus dans le vide-poche de portière, et lança le moteur. Passer la première fut un enfer, mais quand la vieille américaine décolla enfin du trottoir pour cahoter sur les pavés défoncés de la rue, Miguel Torres ressentit un formidable soulagement. Il avait réussi ! Il s'en était sorti !

Un vrai miracle !

Puis, d'un coup, il plongea dans le noir.

CHAPITRE XI

— Hé, Jaime ! ; Mira !

À l'autre extrémité du fond de la carrière, un des gars venait d'émerger de sous un des 4x4. Esteban. Le chef de l'équipe locale. Couvert par les canons de plusieurs armes braquées vers le haut de la paroi minérale, il avait couru sur quelques mètres, avait ramassé un objet difforme, qu'il brandissait à présent à bout de bras, revenu à l'abri derrière son 4x4.

— Hé, Jaime ! Regarde un peu ça !

Jaime Laredo respirait difficilement. L'impression d'inspirer du feu, tant ses bronches le brûlaient. Il savait où le projectile l'avait atteint au niveau du thorax, mais il ignorait où il avait fini sa course. Néanmoins, à cet instant, ça n'avait qu'une importance relative. L'ogive de 66 mm expédiée par le M72 LAW avait atteint son objectif avec une précision chirurgicale. D'où il était, et grâce aux phares encore intacts, le cousin de Rosario avait pu apercevoir une silhouette projetée dans le vide au moment de l'impact. Pas celle d'une de ses sentinelles, elles étaient habillées de tenues camouflées paramilitaires en camaïeu beige. Or, cette silhouette-là était entièrement vêtue de noir. Ou gris très foncé. Dans une débauche d'éclats de roches projetés tout autour, il l'avait nettement vue rebondir sur l'entablement rocheux situé en contrebas de la position visée par le M72. Puis, tel un pantin désarticulé, elle avait disparu, masquée par l'entablement situé sous le premier, où elle avait achevé sa chute.

Contrairement au fusil.

Celui que brandissait Esteban. Une arme qui avait rebondi en cascade sur la roche de bloc en bloc, pour s'écraser au pied de la falaise, à quelques mètres du véhicule d'Esteban. Ou du moins, ce qui restait de l'arme. D'après ce qu'il en voyait, littéralement pliée en deux, canon tordu, lunette de visée arrachée, ne tenant plus que par miracle aux restes de la carcasse. Un flingue qui n'appartenait pas aux *centinelas*, le fusil de sniper, qui avait descendu six hommes de leur camp, et qui venait de le blesser. Qui avait sans doute buté Franco et Mario, là-haut.

Huit cadavres !

Malgré la douleur dans son flanc, Jaime Laredo sentait la bouffée de haine enfler dans sa gorge, gênant davantage encore sa respiration. Dos calé contre le pare-chocs de son 4x4, il ferma les yeux, attendant que la phase douloureuse régresse. En vain. L'impression qu'un fer rouge fouaillait sa viande, irradiant la souffrance dans tout son buste. Le temps passait, et, du côté de ses gars, ça commençait à bouger. Interpellations, bruits de culasses, sons divers. Le danger passé, la vie reprenait le dessus. Par bonheur, cet enfoiré avait morflé. Problème, toutefois, il ignorait si le sniper était bien seul, et qui il était. Car, pas un instant il n'avait cru avoir affaire au grand Fumier. Sourd aux bruits extérieurs et à l'agitation qui régnait, il songeait à ce que lui avait dit Evora Coriente. Elle avait beau avoir prononcé ces noms de « Bolan » et de « grand Fumier » à propos de la mort de son cousin Alfonso, il n'arrivait pas à y croire. Il avait entendu dire que depuis quelque temps, des mecs essayaient de se faire passer pour lui sous prétexte de régler des comptes entre clans adverses. Minable. Fallait vraiment être...

— Hé ! Jaime ! Viens voir ça !

Instinctivement, Jaime Laredo leva les yeux vers l'endroit où l'ogive du LAW avait explosé. Stupide. Bien sûr, plus rien ne pouvait avoir survécu, là-haut.

— *j Jaime ! j Puta !* Magne-toi un peu !

Là-bas, les gars s'étaient mis à gesticuler, à parler fort. Le cousin de Rosario amorça le mouvement de se redresser, ne put contenir un gémissement. L'intérieur de son buste n'était plus qu'un volcan en éruption. Seulement, là-bas, les autres s'impatientsaient. Ils ne comprenaient pas. Devaient s'imaginer que tout ce bordel lui avait foutu la trouille, et qu'il restait terré en attendant que tout danger soit définitivement écarté.

Lui ! Le boss de l'équipe !

Alors, au prix d'un effort qui le fit de nouveau geindre, il parvint à se redresser à demi, s'aperçut qu'il avait conservé le lance-roquette au poing, le laissa tomber, récupéra avec peine le micro-Uzi. Plié en avant pour ne pas trop souffrir, et sa main libre comprimant son flanc inondé de sang, il rejoignit l'attroupement redevenu silencieux en ahanant misérablement. Sans même avoir l'air de remarquer son état, et tandis que deux gars redevenus méfiants couvraient les hauteurs des canons de leurs P.-M., Esteban le pressa en écartant le cercle d'un mouvement de bras :

— Regarde !

À cause de sa vue brouillée, Jaime Laredo ne distingua d'abord

qu'une masse sombre au milieu du cercle. Il battit des paupières, sa vision s'éclaircit, et il sentit son rythme cardiaque s'accélérer brutalement. À ses pieds, un corps. Un cadavre. Désarticulé, le cuir chevelu et la face à demi arrachés, couverts de sang. Plein de sang aussi partout sur le reste du corps, mélangé en une pâte immonde à la poussière qui maculait ses fringues. Ou plutôt son vêtement. D'une seule pièce. Une combinaison en grosse toile noire.

— ¡ *Hijo de...* !

Jaime Laredo n'arrivait plus à respirer. Il hallucinait. Une combinaison de toile noire. Comme cette pouffiasse d'Evora lui avait dit au télé...

— Bolan ! s'exclama-t-il d'une voix étranglée. Bolan la Salope !

Car c'était bien ça ! Il avait eu le Fumier ! Il avait tué l'Exécuteur !

Il commençait à se faire tard, et Carlos ne se manifestait pas. Un peu plus tôt, Miguel-Angel « Navaja » l'avait fait appeler sur son portable. En vain. Messagerie. Agacé, le *jefe* de Sinaloa se rongea les ongles. Avec ces *independientes*, c'était toujours pareil. Au moins une demi-heure que ce *hijo de puta* aurait dû se manifester. Affalé sur un des immenses canapés de la *sala de estar* ouverte sur la terrasse-piscine de la luxueuse villa, Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano grillait cigarette sur cigarette, indifférent à la *novela* insipide de TV Azteca, qui se déroulait sur l'écran plat situé face à lui. Pour essayer de se calmer, il se forçait à orienter ses pensées sur Imelda, imaginant la scène en boucle où il serait seul avec elle dans le petit salon privé de la *academia*. Dans ces moments-là, l'adolescente le rendait dingue. Il n'avait jamais très bien pu déterminer si elle jouait la comédie de l'innocence, ou si elle l'était réellement, mais en fait, il préférerait l'ignorer. Pour lui, Imelda était une sorte d'énigme. Jamais, depuis leur première rencontre six mois plus tôt, il n'avait pu comprendre le millième de ce qui se passait dans son cerveau d'à peine seize ans. En fait, il ignorait même la nature de la pathologie dont la jeune fille était atteinte.

Psychose hébéphrénique puérile sévère à caractère
érotomaniac.

Il savait seulement ce que signifiait le terme « érotomaniac ». Justement ce qui l'intéressait. Cet érotisme « innocent », qui semblait animer chaque instant d'intimité de l'existence d'Imelda. Une espèce de seconde nature, une sorte de dépendance aux plaisirs de la chair et à la poésie de l'amour, qui mettait le feu aux sens de « Navaja », quand elle déclamaient ses alexandrins.

Mais ça, c'était pour après-demain.

Ce soir, *el nuevo jefe* de Sinaloa avait la tête ailleurs. Trop de préoccupations en même temps. Et ce con qui n'appelait toujours...

— ¿ *Patrón* ?

La voix de Fefe. Fernando Aliès, l'ombre de Navaja. Son *jefe custodio*. Copain de jeunesse dans les *barrios*, masse musculaire maximum, Q.I. proche du minimum, fidélité du chien de garde, toujours présent, de nuit comme de jour, à proximité immédiate. À cause de la télé, « Navaja » ne l'avait pas entendu arriver. Un portable au poing, le colosse traversa la pièce, lui tendit le combiné.

Carlos ! Enfin !

Mais douchant son soulagement, Fefe annonça d'une voix de rogomme :

— *Los Italianos*.

Les Italiens ! Avec cette histoire, le boss de Sinaloa les avait relégués au second plan de ses préoccupations. Pourtant, c'était d'une importance capitale. Émergeant de ses fantasmes, il s'empara de la télécommande, coupa le son de la télé, porta le téléphone à son oreille :

— ¡ *Diga* !

En espagnol. Il maîtrisait assez bien l'italien, mais en la circonstance, il préférait éviter cette langue, estimant que c'était aux Ritals de faire l'effort. Histoire de marquer son territoire.

— Don Navaja ?

Il appréciait qu'on l'appelle par son surnom. Ça confortait son ego de *jefe*.

— *Sì*.

— C'est moi.

En espagnol, avec l'accent italien. Son correspondant habituel. Un certain Luigi, le *sotto-capo* du nouveau boss de San Luca. Hissé au pouvoir, comme Navaja, après la brutale disparition de son prédécesseur. On murmurait qu'il avait été buté par ce dingue de Bolan. Celui qu'on appelait l'Exécuteur. Ou plutôt, la grande Salope. Mais ça n'avait jamais été confirmé par les Ritals. Comme ne l'avait jamais été non plus son implication réelle dans l'élimination des Armandariz quelques mois plus tôt. D'ailleurs, à la connaissance de Navaja, l'existence même de cet enfoiré de justicier yankee à la noix n'avait jamais été vraiment confirmée non plus. Les States étaient certes remplis de Rambo en puissance, mais en Italie comme au nord du Rio Grande, la concurrence était aussi rude qu'au Mexique, et cette légende de l'Exécuteur était peut-être bien pratique pour éliminer les rivaux, sans s'attirer les foudres de la vendetta. Inquiet, Miguel-Angel

interrogea :

— ¿ *Qué pasa ?*

Il ne manquerait plus que ses projets avec la n'drangeta tombent à l'eau...

— Ils sont arrivés.

Le *jefe* de Sinaloa mit deux secondes à réaliser. *Ils*, c'étaient ses clients *n'dranghesi*. Surpris de ne pas avoir été prévenu, il questionna derechef :

— Débarqués, où ça ? Quand ?

— Arrivés hier.

— ¡ *Ayer ! Pero...*

Réalisant brusquement, Navaja s'interrompit. Dans ce contexte de guerre des clans mexicains, la n'drangheta préférait jouer profil bas. Débarquer en toute discrétion, peut-être même par vol différent pour chacun, peut-être même pas descendus à l'hôtel. Impératif de sécurité, ne pas trop se montrer. Si cet empaffé de José-Roque Chanas apprenait qu'un deal secret se préparait entre eux et son rival, ça risquait de faire des étincelles. Dans l'appareil, la voix du *sotto-capo* enchaîna :

— Pour le contact, le boss a dit qu'il t'appellera demain. Si c'est toujours O.K., ajouta son correspondant en marquant un temps.

— ¡ *Claro que si !*

Brusquement, la perspective proche de ce nouveau deal avec les Ritals remonta le moral du Mexicain. Il s'empressa :

— *De acuerdo*. J'attends son coup de fil. *Hasta pron...*

Le dé clic de la coupure de communication lui coupa la parole. Ces pourris de Ritals n'avaient guère le sens des convenances. Mais c'étaient les clients. Ils avaient tous les droits. Ou presque. Conservant le portable, Navaja grommela à l'adresse du gigantesque Fele :

— *Bueno*.

Suffisant pour que son *primero custodio* disparaisse aussitôt. Malgré la satisfaction de voir le deal avec les Italiens bientôt finalisé, les soucis revinrent lui nouer l'estomac. Ce silence de Carlos devenait carrément inquiétant. Se forçant néanmoins au calme, Navaja allait de nouveau détourner son esprit vers ses fantasmes concernant la jeune Imelda, quand le texte d'un flash info se mit à défiler en surimpression au bas de l'écran plasma de la télé.

« *Drama en Guadalajara : un capitán de policía y un turista americano, derribados por asesinos a moto.* » Drame à Guadalajara : un capitaine de police et un touriste américain, abattus par des tueurs à moto.

Enfin !

Soudain redressé sur le canapé, le *jefe* de Sinaloa sentit brusquement sa gorge se dénouer. Guadalajara, un capitaine de police, un « touriste » américain, des tueurs à moto... ça y était quand même ! Soulagé, sans même écouter la suite du flash qui évoquait un accident « dramatique » Plaza de Armas, Miguel-Angel Pobles Argano fila au bar du salon, se servit une large dose de tequila, l'avalala d'un trait. Pour la « cucaracha », son cocktail préféré à base de tequila et d'alcool de café flambé, il attendrait le coup de fil de Carlos, lui confirmant l'exécution du deuxième volet de son contrat.

L'élimination des derniers fusibles.

Car, en aucun cas, et malgré l'appartenance du capitaine à la brigade de Mazatlán, la police ne devait pouvoir faire la preuve d'un lien quelconque, entre le double assassinat de Guadalajara et lui. Surtout pas en ce moment. Mais ça n'arriverait pas. Bien que conçu dans l'urgence, le plan était carré. Tout était prévu. Bordé d'avance. Une certitude, qui méritait bien une deuxième dose de tequila.

CHAPITRE XII

Jaime Laredo avait tué l'Exécuteur !

Dans la tête du *jefe* du clan Rosario, des idées folles se télescopaient. Galvanisé par un accès de stress et sans y penser, il s'exclama dans un élan :

— ¡ *Madre de Dios* !

Chez les hommes du clan comme chez les *shoppers*, c'était la première fois qu'on entendait Jaime Laredo invoquer la Sainte Mère. Dans le silence stupéfait, l'écho de sa voix résonnait encore contre la paroi rocheuse de la carrière, quand, levant un regard ahuri sur lui, Esteban s'étonna :

— ¿ *Qué* ?

Encore sous le coup de l'émotion et désignant le cadavre habillé de noir du canon de son P.-M., Jaime Laredo répéta :

— C'est Bolan ! Bolan la Salope !

Une fois l'écho de son éclat verbal éteint au fond de la carrière, ce fut comme si le silence était devenu semi solide. Une matière invisible, qui semblait emplir les conduits auditifs d'une ouate compacte. Effet désagréable, qui occulta quasiment le fait suivant. Insolite. Presque insignifiant.

Un reflet.

Une simple lueur tournoyante et dorée, un bref instant accroché par le rayon de la lampe d'Esteban. Vite sortie de la lumière. Disparue vers le bas. Puis le son. Tintinnabulant. Presque cristallin. Instinctivement, deux des hommes d'Esteban avaient levé la tête, ainsi que les canons de leurs P.-M. Purs réflexes. Sans suite. Dans la foulée, leur chef de groupe avait abaissé le rayon de sa lampe, qui retrouva le reflet doré. Par terre.

Une pièce de monnaie !

Entre deux cailloux, tout près de la tête défoncée du grand Fumier. Incrédule, oubliant provisoirement son flanc blessé, Jaime Laredo fronça les sourcils, amorça le mouvement de se pencher, faillit hurler de douleur, se redressa, inondé de sueur, des lucioles plein les

yeux. À cet instant seulement, les autres remarquèrent le sang qui maculait ses vêtements. Sauf Esteban. Braquant toujours sa lampe sur le reflet doré, il avait devancé le mouvement de Laredo, s'était accroupi, avait déjà ramassé l'objet brillant pour l'observer dans la lumière. Une moue dubitative aux lèvres, et tandis que les autres scrutaient les hauteurs de la carrière, l'air de chercher d'où pouvait être tombée la « chose », il maugréa :

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie !

Autour de lui, personne ne comprenait, et il ajouta :

— On dirait une putain de médaille, mais je.

La suite lui resta dans la gorge, quand le deuxième objet lui passa devant le nez, avant d'achever sa course sur le cadavre à la combinaison noire. Un son mat et lourd, qui les surprit tous. Il y eut une seconde de flottement, car tous également crurent qu'il s'agissait de la chute d'une pierre détachée de la paroi rocheuse. Puis il y eut l'avertissement. Le hurlement d'Esteban :

— ¡ Cuidado ! ¡ Una grana...

La suite fut balayée par le souffle de l'explosion. Sèche, assourdissante. Une déflagration qui vibra entre les parois rocheuses, allant decrescendo, jusqu'à laisser percevoir sur ses derniers échos un chapelet de gémissements. Ceux des corps pantelants, éjectés, truffés par les éclats dévastateurs. Grenade à fragmentation. Le trafiquant de chair humaine Esteban l'avait compris en premier, mais violemment propulsé en arrière, la face dévastée et la carotide arrachée par les fragments d'acier, il n'eut pas le loisir de s'en féliciter. Irrigation du cerveau stoppée net, mort instantanée. Comme pour trois de ses sinistres soldats. En partie protégés par l'écran des corps de ces derniers, les deux porte-flingues qui surveillaient les hauteurs avaient écopé à des degrés moins graves. Pissant néanmoins le sang par de multiples blessures, l'un d'eux se mit à arroser le haut de la muraille et les paliers inférieurs d'une longue rafale oblique de son P.-M. Dans le même temps, et tandis que trois autres flingueurs se tordaient au sol dans un concert de plaintes, son comparse réalisa le problème, et fit la seule chose qui lui vint à l'esprit. Rendre l'ennemi aveugle. D'une rafale, il fit éclater les phares encore allumés situés dans sa ligne de tir en hurlant :

— Montre-toi, fils de pute ! Amène un peu ta sale gueule par ici !

Tête levée, face grimaçante de rage, du sang coulant de sa bouche et d'une blessure au thorax, il agita son mini-Uzi vers le haut, cherchant sa cible. En vain. Bavant de rage impuissante, il éjecta son chargeur vide, en inséra un autre, réarma l'Uzi, tout en se déplaçant de côté afin de pouvoir prendre en visée les phares encore allumés du

dernier 4x4, et relevant les yeux, il hurla de nouveau :

— ¡ *Hijo de puta !* Montre-toi !

— *Soy aquí.*

Une voix ! Grave. Forte.

Là-haut, sur la droite. Tels des ressorts et malgré leurs blessures, les deux flingueurs se retournèrent d'un bloc, et aussitôt les canons de leurs armes crachèrent, arrosant copieusement la paroi. Le vacarme de leurs P.-M. ne leur permit pas d'entendre les brefs staccati de deux mirafales qui leur fit exploser le cœur et les poumons, faisant jaillir leur sang, qui inonda les corps de leurs copains effondrés dans la rocaïlle, qui souilla encore plus la combinaison noire du cadavre répandu à leurs pieds. Tout juste eurent-ils le furtif privilège d'apercevoir durant quelques parcelles de secondes les fulgurantes étoiles de la mort jaillir de la roche qui les surplombait. Des éclairs qui disparurent, pour renaître dans la foulée, quelques mètres plus loin, ignorant superbement le feu désordonné d'un des derniers survivants, qui vidait son ultime chargeur dans une longue rafale dispersée tous azimuts. À terre, parmi les rares corps pantelants encore en survie, un bras se releva, voulut brandir le canon de son arme vers le ciel, retomba avant que le doigt n'ait eu la force de presser la détente. Puis tous les corps cessèrent de bouger. Tous morts, ou presque. Sauf un. Toujours debout. Celui de Jaime Laredo. Statufié dans une pose improbable. Légèrement penché du côté de sa blessure au flanc, tête levée, bouche grande ouverte, dilatée à outrance, comme sur un hurlement qui refusait de s'extérioriser. Son bras armé brandi vers la muraille sombre et canon braqué en direction des derniers éclairs ennemis, il semblait chercher une cible. En vain. Une posture qu'il conserva longtemps. Jusqu'à ce que le poids de son buste force trop sur sa blessure. Ahanant sous la douleur, il se redressa, grimaça, et se rendant compte que sa position lui interdisait la destruction des derniers phares, il lança d'une voix altérée :

— ¡ *Hijo de puta !* Viens un peu dans la lumière, que je t'explose la tronche !

— *Aquí*

La voix ! Derrière ! Dans le dos !

Dans un sursaut brutal, le cousin d'Alfonso Rosario pivota sur lui-même. Trop vite. Trop fort. Ses jambes s'emmêlèrent, il perdit l'équilibre, tangua, finit par basculer, avant de s'écrouler, à genoux dans la pierraille. Pourtant, mû par un pur réflexe, il avait déjà relevé son bras armé, pointé le canon du P.-M. Exactement en direction de la voix. Et de l'ombre. Une haute silhouette, inscrite là-bas, entre les 4x4. Et enfoncé la détente. Tout en même temps. Une longue rafale partit,

lui secouant le bras, lui rejetant le buste en arrière dans une débauche de mouvements saccadés, qui lui arrachèrent un grognement de douleur. Et de dépit.

Car, là-bas, l'ombre avait disparu.

— *! Hijo de... !*

De nouveau, son index avait pressé la détente de l'Uzi.

« Clic. »

Rien que le son métallique du percuteur frappant dans le vide. Suivi d'un autre bruit venant de sa droite. Métallique aussi. Armement de culasse. À cette seconde, Jaime Laredo sut qu'il allait mourir. Alors, dans un accès de rage, il cria :

— Va te faire foutre !

Puis comme un fou, il éjecta le chargeur de l'Uzi, arracha le dernier encore glissé dans sa ceinture, l'engagea dans son logement, fit monter la première cartouche dans la chambre du P.-M., et, grimaçant de douleur, il effectua un quart de tour sur ses talons... pour retrouver la haute silhouette. Droit devant. Immobile, à moins de dix mètres. Brutale, une poussée d'adrénaline envahit alors ses artères, et son index enfonça la détente de l'Uzi. Galvanisé par le stress, il sentit de nouveau tout son corps secoué par les violents staccati de la rafale. Des vibrations intenses, qu'il ressentit jusqu'au tréfonds de sa chair.

Jusqu'à l'insupportable.

— *¡ Mi Dios !*

À peine si le murmure de Francesca avait été perceptible dans les derniers échos de la rafale. Tassée entre les roues du camion et serrant sa sœur contre elle, Pilar Noviedo souffla :

— Chut !

Mais sourde à l'avertissement de son aînée, la cadette insista d'une voix tremblante :

— *¡ El hombre !* Il est mort ?

— *Si.*

Affirmation catégorique, émanant cette fois de Fatima, la grande brune réfugiée avec les deux sœurs sous le camion. Glacée de peur elle aussi, Pilar hésita. Un instant plus tôt en entendant la déflagration et en voyant les autres salauds s'écrouler, elle avait bien réalisé qu'il s'agissait de l'explosion d'une grenade. Assourdie sur le coup, elle n'avait pas clairement perçu les échos des rafales, mais en voyant d'autres corps s'affaler, elle avait compris que l'ennemi invisible était toujours opérationnel. Ça l'avait d'abord rassurée, puis inquiétée.

Parce qu'elle ignorait la nature de l'ennemi en question. Pas la police. Elle n'était pas au fait des méthodes policières U.S., mais ce n'était sûrement pas le type de méthode pratiquée de ce côté de la frontière.

— ¡ *Mi Dios !* répéta sa sœur en se serrant davantage contre elle. Celui-là est mort aussi !

Pilar avait toujours le regard fixé sur le type qui, là-bas s'était écroulé dans la caillasse. Un corps recroquevillé en chien de fusil, et qui ne bougeait plus. Elle finit par lâcher du bout des lèvres :

— *Creo que si.*

En fait, à l'instar de Fatima tassée dans leur dos, elle en était presque sûre, et comme plus rien ne bougeait dans la zone chichement couverte par les seuls phares encore intacts, elle se demanda ce qui allait se passer maintenant. Comme pour répondre à son angoisse, sa jeune sœur hoqueta :

— Ils vont nous tuer aussi !

— Tais-toi ! souffla Pilar. Il ne va rien nous arri...

La suite lui resta dans la gorge. À cause du cliquetis... et du canon de l'arme. Là, tout près de sa tête.

CHAPITRE XIII

À cette heure, les couloirs de l'hôpital Angeles de Pedregal de Guadalajara étaient déserts, et dans le silence du lieu, les semelles caoutchoutées de Vicente Obregon crissaient désagréablement sur le revêtement de sol. Malgré sa qualité de médecin, le Dr Obregon n'en menait pas large. Ce que Dorothy lui avait demandé de faire était très illégal, et s'il était pris, il aurait de gros ennuis. Mais il ne pouvait rien refuser à Dorothy Mac Millan. Elle faisait trop bien l'amour, et les menus avantages en produits de luxe qu'elle lui procurait par le biais de l'ambassade U.S. de Mexico étaient bien trop précieux. Alors, quand elle l'avait appelé une demi-heure plus tôt pour lui demander ce service, il n'avait pas eu le choix. Une vraie galère. Il ne connaissait rien de ce Miguel Torres, ignorait s'il était vivant ou mort, si on lui avait donné une chambre, ou si on avait stocké ses effets personnels quelque part. Heureusement, il était connu dans l'établissement, et, à la réception, il avait pu prétendre être le médecin traitant du blessé, et vouloir s'informer de son état. On lui avait annoncé que « son » patient était actuellement au bloc opératoire, et dans un état critique, qu'un enquêteur de la police attendait au service chirurgie, espérant pouvoir l'interroger... s'il se réveillait. Dans cette éventualité, on lui avait effectivement attribué un lit, dans la partie « réservée » du service chirurgie.

En clair, une cellule médicalisée, destinée aux blessés tombant sous le coup de la loi.

Le Dr Obregon connaissait la zone en question. Une visite. Une fois, l'année passée. Un de ses « vrais » patients, junkie jusqu'à la moelle et dealer notoire, blessé au cours d'un règlement de comptes. Comme il s'y était attendu, un flic bayait aux corneilles dans le couloir de la zone réservée. Un gros, mal rasé, à l'uniforme fripé. Simple planton, affalé sur un banc, l'air fatigué, pas trop malin, triturant de ses grosses mains poilues le clavier d'un portable dont le volet ne tenait plus que d'un côté. À peine s'il avait levé les yeux sur Obregon. De toute évidence, l'enquêteur annoncé était ailleurs. Espérant qu'il y resterait, et n'ayant eu qu'à faire état de sa qualité de médecin vérifiant les matériels de soins, Vicente Obregon avait enfin pu

pénétrer dans la zone. Deux chambres. Inoccupées. Rien dans la première, puis la chance. Dans le placard de la deuxième, un gros emballage en plastique, style sac-poubelle. Béant, débordant de vêtements souillés. Au fond, une pochette transparente, contenant divers objets. Une petite liasse de pesos, de la monnaie, un trousseau de clefs, un sachet de kleenex, une boîte de préservatifs, un joint mal roulé, et des papiers d'identité en piteux état, au nom d'un certain Miguel Torres. Au moins, il s'agissait bien du blessé indiqué par Dorothy. Mais, hélas, rien de ce qu'elle souhaitait qu'il trouve. Genre carnet d'adresses, notes manuscrites, etc. Tout ce qui pourrait désigner un cercle de relations. Vicente Obregon ignorait la raison d'une telle recherche, mais il avait entendu parler de l'attentat de la soirée contre ce diplomate américain à la terrasse du El Charro, il savait aussi que la ville recevait en ce moment ce *Coloquio de Seguridad* américano-mexicain destiné à lutter contre le Crime Organisé, et quelque chose lui disait que le service demandé par Dorothy était en rapport avec tout ça. Alors, forcément, il n'était pas à l'aise. Il pressentait un truc pas très net. Genre affaire d'État. Ça sentait le soufre. Il était en sueur, et ses mains tremblaient en fouillant nerveusement dans le sac. Il eut beau chercher et chercher encore, y compris dans les poches des vêtements poisseux de sang, pas le moindre carnet d'adresses, pas la plus petite note manuscrite. Le Dr Obregon retint un soupir de dépit. Tout ça pour rien. Dorothy n'allait pas être contente. De toute façon, il ne pouvait s'attarder. Si le flic enquêteur le surprenait... Déçu, il quitta la chambre. Dans le couloir, le gros policier s'énervait toujours sur son portable déglingué. À la réapparition du Dr Obregon, il rabattit le volet de l'appareil, et, l'air résigné, le laissa choir près de lui sur le banc. À cet instant, le regard du médecin accrocha le détail. Les traces sombres sur la coque métallisée du combiné. Caractéristiques pour l'homme de l'art, qui identifia immédiatement la nature des taches.

Du sang.

Instantanément, son esprit fit le rapprochement entre ces traces et les vêtements souillés du sac en plastique qu'il venait d'inventorier dans la chambre. Pressentant un scénario probable – fonctionnaire mal payé, tentations diverses etc. – il réfléchit très vite et se décida :

— ¡ *Hola* ! adressa-t-il au flic avec un sourire empreint de lassitude affectée.

Levant son regard bovin, l'intéressé renvoya :

— ¡ *Hola* !

Vicente Obregon se laissa tomber sur le banc en soupirant, l'air compatissant :

— Pas marrant, ce genre de job. ¿ *Verdad* ?

— Hum ! maugréa le policier.

Plaçant leurs deux métiers sur le même plan, le médecin insista :

— Ces gardes ! Quelle poisse ! Pas assez d'effectifs. L'autre hocha la tête, ôta sa casquette, gratta son crâne en partie déplumé en grommelant :

— Et encore... vous les *medicos*, on vous considère ! Vous êtes respectés.

De plus en plus compatissant et guettant les sons étouffés qui leur parvenaient, le Dr Obregon enfonça le clou :

— *Es verdad*. Je n'aimerais pas être à ta place.

Il avait adopté le tutoiement propre au ton amical. Visiblement impressionné par une telle marque de sympathie, le flic lui lança un regard plein de reconnaissance.

— *Si*, dit-il, la mine découragée. *Es muy frustrante*. Désignant alors le portable endommagé situé entre eux sur le banc, il s'enquit :

— Il a l'air mal en point, ton appareil.

Haussement d'épaules du flic.

— Je crois qu'il est foutu.

Insistant encore, Obregon fit observer :

— Ton administration n'est pas très généreuse.

— Oh, c'est pas l'administration, renvoya le policier l'air embarrassé. J'essayais juste comme ça.

Le Dr Obregon comprit alors que son intuition ne l'avait pas trompé. Le sang séché sur la coque en faisait foi, l'appareil venait presque sûrement du sac d'effets personnels du nommé Torres. Une petite boule dans la gorge, il s'empara d'autorité du portable en commentant :

— Ce n'est peut-être pas grave.

Il ouvrit le volet endommagé de l'appareil, tapota le clavier, en vain. Guettant toujours les sons lointains de l'hôpital, il manipula l'engin un moment, mit à jour le compartiment de la pile, l'enleva, la remit. Toujours en vain. Voyant enfin le flic se désintéresser de l'affaire et tourner la tête, il ôta prestement la carte SIM de son logement, la conserva dans sa main gauche, tout en refermant le combiné.

— *Desolado*, fit-il semblant de regretter. Tu as raison. Il est cassé.

Puis il consulta sa montre en s'exclamant :

— Zut ! Mes consultations !

Tapotant l'épaule du policier avec commisération, il quitta le banc en souhaitant :

— ¡ *Buenas noches, amigo !*

— *Buenas*, renvoya l'autre, résigné.

Vicente Obregon remonta le couloir, et la carte SIM du portable toujours serrée dans son poing, il allait pousser la porte de sortie, quand celle-ci buta soudain, manquant percuter le portrait d'un grand moustachu en costume bleu, suivi d'un policier en uniforme.

L'enquêteur !

Le cœur du médecin fit un bond dans sa poitrine. La gorge nouée, il s'effaça pour laisser le passage, il s'excusa :

— ¡ *Perdón, señores !*

Stoppé net, le civil toisa Obregon, hocha sèchement la tête en maugréant un vague salut, hésita, finit par libérer le passage. Le flic en tenue l'imita, le médecin les entendit rejoindre le factionnaire de garde et échanger quelques mots avec lui, tandis qu'il s'éloignait. Mais alors qu'après quelques mètres dans l'autre couloir le médecin allait s'engager dans l'escalier, une voix éclata dans son dos :

— ¡ *Momento, señor !*

Pilar Noviedo sentit un poinçon de glace lui traverser la poitrine. Bouche ouverte sur son souffle bloqué par la peur, elle entendit sa cadette émettre un son bizarre. Comme un hoquet. Puis une plainte, vite étouffée. Tapie au sol derrière elle, la grande brune Fatima coassa :

— ¡ *Mierd... !*

— Sortez de là, coupa une voix au-dessus d'elles.

Grave, autoritaire. Et comme elles ne bougeaient pas, la voix insista :

— ¡ *Rápido !*

Le canon de l'arme était toujours là. Derrière les deux sœurs, la rebelle Fatima grinça :

— ¡ *Hijo de puta !* Va te faire foutre !

Pilar vit le canon de l'arme se décaler, puis les jambes de l'inconnu plier, avant de voir s'inscrire une tête en ombre chinoise dans l'espace entre le bas du camion et le sol. Soudain, le rayon d'une lampe l'éblouit, avant de balayer leur refuge de sa lumière blême.

— *Vale*, dit le type. Vous pouvez sortir. Plus rien à craindre.

Dans le même temps, le rayon de la lampe était remonté, éclairant un visage maculé de poussière et de traces sombres, mais affichant un demi-sourire. Un regard pâle fixait Pilar. Minéral, et pourtant rassurant.

— Allons ! pressa l'inconnu en espagnol. Sortez de là en vitesse !

Dilatés par la crainte, les yeux de Pilar quittèrent la face maculée de l'homme, pour fouiller l'espace derrière lui. Toujours blottie contre elle, Francesca qui suivait son regard gémit :

— *Santa Maria !* Ils... ils sont...

— Morts, coupa encore la voix grave de l'inconnu. *Todos muertos.*

Ton neutre. Indifférent. Derrière les deux sœurs, la grande Fatima gronda :

— Bien fait pour leurs sales gueules.

Oraison funèbre de circonstance. Puis, bousculant Pilar, elle rampa vers le bord du poids lourd en décrétant :

— *¡ Bueno !* On va pas coucher là !

Émergeant à l'air libre, elle se redressa d'un coup de reins, et toisant l'inconnu qui s'était relevé en même temps, elle l'apostropha, mains aux hanches.

— Tous morts, hein ! Mais qui tu es, toi ?

Tranquille, mais d'un ton sans réplique, le grand type au regard minéral renvoya de sa voix grave :

— Contente-toi de ne pas être morte toi-même.

Têtue, Fatima déclara d'un ton bravache :

— Si tu es flic, dis-toi tout de suite que je ne retournerai pas au Mexique ! Du moins, pas vivan...

— Je ne suis pas flic, coupa encore l'homme.

D'une voix cette fois carrément sèche. Douchée, à la fois par le ton et le regard, l'indomptable Fatima ouvrit la bouche, la referma, laissa fuser un souffle étrange entre ses lèvres, finit par maugréer :

— *Vale.*

Pendant ce temps, tirant sa cadette par un bras, Pilar Noviedo avait enfin émergé de sous le camion. Considérant avec hébétude le décor et les cadavres qui gisaient dans le périmètre éclairé par les deux phares de 4x4 encore intacts, elle murmura :

— *¡ Dios de misericordia ! Esta...*

— Tu sais conduire ?

Interloquée par la question abrupte de l'inconnu, la sœur aînée bafouilla :

— J'ai déjà conduit. Un peu.

— Moi, je sais, intervint Fatima.

— Vous avez de l'argent ?

— Suffisamment, renvoya sèchement Fatima. Esquissant une

moue, l'homme au regard minéral grogna :

— O.K. C'est comme tu veux.

Puis indiquant du pouce la direction du Nord, il renseigna :

— Tucson, c'est par là. La ville la plus proche.

Fatima opina, fit un geste qui englobait la nuit où avaient disparu leurs copines d'infortune.

— Une des autres filles est déjà venue aux États-Unis, avant d'être refoulée par les flics. Elle connaît. Elle va sûrement revenir.

— Alors, tu as le choix. Entre un 4x4 avec phares, et un des autres, sans lumières.

Puis, tournant les talons et s'éloignant d'un pas étonnamment tranquille, il envoya par-dessus son épaule :

— *¡ Adíos ! ¡ Y buen camino !*

L'écho de sa voix grave ne s'était pas encore éteint, que sa haute silhouette s'était déjà fondue dans la nuit.

CHAPITRE XIV

— ¡ *Momento, señor !*

La voix avait claqué aux oreilles du Dr Obregon à la manière d'un coup de feu. Instantanément, un flot de glace liquide déferla dans son dos, tandis que la voix insistait :

— ¿ *Senor ?*

Vicente Obregon tourna la tête. Revenu à la porte et la tenant ouverte, le flic en civil l'observait dans la lumière glauque des plafonniers.

— On me dit que vous êtes le médecin chargé du blessé de la circulation, ¿ *Verdad ?*

Il y avait comme une lueur de doute dans son regard. À cette seconde, Vicente Obregon faillit tenter sa chance. Détaler à toutes jambes. Puis il se reprit. C'était idiot. On le connaissait à l'hôpital, et la réception donnerait son nom à la police. La gorge nouée, il s'entendit répondre :

— *Exacto.*

Du ton le plus neutre qu'il put. Le flic hocha la tête, puis la secoua d'un air de fausse pitié :

— Pas de chance, docteur.

Le cœur du médecin rata un battement, il se sentit pâlir. L'autre l'observait toujours avec insistance. Esquissant une grimace, il enchaîna :

— On vient de m'avertir. Ce petit merdeux gardera ses secrets de voyou. Il est resté sur la table.

Obregon ouvrit la bouche, la referma, se sentit revivre, finit par articuler :

— Vous... vous voulez dire...

— C'est ça, doc. Pas réveillé, votre client. *Muerto.*

Visiblement frustré, l'enquêteur. Il y avait sans doute de quoi, mais le Dr Obregon l'aurait embrassé. Se forçant néanmoins à paraître désolé, il renvoya d'un ton docte :

— Ses traumatismes étaient trop importants.

Le flic en civil maugréa encore quelque chose d'indistinct, mais le système de fermeture automatique de la porte ne l'avait pas encore complètement refermée, que le médecin dévalait déjà l'escalier, tout en activant son téléphone portable. Maintenant, la carte SIM lui brûlait la paume comme un fer rouge. Dorothy lui avait dit de faire vite. Très vite. Qu'elle comptait sur lui. Avec des promesses humides au fond de ses yeux de braise. Déjà, il avait composé le numéro de la jeune femme, et après une sonnerie seulement, sa voix résonna dans le combiné :

— ¿ Diga ?

— C'est moi, dit-il à voix contenue en sautant les marches quatre à quatre. Je...

— Tu as réussi ?

Le ton était anxieux. Le médecin la rassura :

— Si.

— ¡ Bueno ! soupira la voix de la jeune femme. Je t'attends. Fais vite !

Puis elle coupa le contact, et Obregon rempocha son portable, le cœur soudain plus léger. Dorothy allait être contente. Et aussi très tendre.

Ça valait bien quelques instants de trouille.

*
* *

Rien de plus.

L'Exécuteur n'avait rien pu faire de plus pour ces immigrées clandestines. Rien de plus que les avoir tirées d'un mauvais pas. Le sort de la plupart de celles qui passaient par les réseaux des trafiquants de chair humaine. Il en arrivait tous les jours, de ces *chicanas* à la quête du « Graal » américain. Presque toutes prises en charge par les réseaux mafieux, des deux côtés de la frontière. Le destin avait voulu que celles-ci arrivent au fond de cette carrière quand le Guerrier y attendait les pourris en question. Le bon endroit, au bon moment. Pour elles. Pas pour ceux qui les destinaient aux bordels. Une douzaine d'ordures en moins sur la planète Terre. Une œuvre de salubrité. Mack Bolan ignorait le sort qui attendait les trois rescapées et leurs copines d'infortune égayées dans la nature au début des hostilités, mais qu'elles tentent de rester ou non aux USA, une chose au moins était sûre, elles auraient une nouvelle chance.

L'Exécuteur songeait à tout cela, en foulant la pierraille du désert.

Dans la bagarre, il avait perdu le fusil SDM-R et après ce saut acrobatique qui l'avait sauvé in extremis juste avant l'explosion de la grenade, il avait sacrifié sa combinaison de combat déjà passablement malmenée, pour habiller le cadavre du guetteur afin d'en faire un leurre. Mais il avait mené son blitz U.S. à bien. Restait à présent le volet mexicain. Extrêmement délicat, compte tenu de l'importance des objectifs. De l'autre côté de la frontière se déroulait une vraie guerre. Avec de vraies armées. Celles des clans mafieux. Des milliers de morts par an. Un méga blitz qu'il ne se conclurait pas en une seule bataille.

Soudain, il perçut au loin le grondement d'un moteur, et, derrière lui, la nuit s'irisa de la lumière rasante de deux phares qui s'éloignèrent en cahotant dans la direction opposée.

¡ Adíos, las chicas ! ¡ Vaya con Dios !

Un moment plus tard, alors que les sons du désert avaient effacé le grondement du moteur, et que la nuit avait refermé son rideau sur le décor, Mack Bolan contourna une ligne de roches au pied d'un mamelon, et, sur sa lunette I.L., ce qu'il était revenu chercher s'inscrivit en une image verdâtre.

« *Bad Horse.* » Cheval Mauvais.

En fait, une moto. Trail Yamaha XT660R. La toute nouvelle « arme » embarquée du TACOM. Récemment conçue pour les opérations éclairs sur tous terrains, notamment là où le char de guerre manquait de discrétion et de souplesse, et surtout, là où il ne pouvait aller. Notamment à l'étranger. À cause des contrôles aux frontières. Car Mack Bolan en était conscient, la donne internationale avait largement évolué ces dernières années, notamment à cause du terrorisme. Même entre deux pays comme les USA et le Mexique comportant une frontière terrestre commune, le temps béni des passages faciles était révolu. Les nombreux trafics de dope et de clandestins avaient considérablement durci les procédures. Les poids lourds, les véhicules utilitaires, voire les innocents mobil-homes touristiques étaient particulièrement surveillés par les autorités situées des deux côtés de la *border line*. Moralité, le TACOM n'avait plus guère de chances de passer inaperçu, et bien sûr, même la plus laxiste des inspections douanières aurait mis à jour la technologie très suspecte qui l'équipait. Depuis trop longtemps, faute de pouvoir acheminer le van, le Guerrier solitaire opérait à l'étranger dans le dénuement presque total, et l'idée de la Yam', transportée hors des States à bord d'un innocent véhicule de tourisme, allait lui permettre davantage d'autonomie. Bien sûr, pour les munitions de complément et l'armement d'appoint, il serait contraint d'opérer comme d'habitude.

Le marché local.

Pour ses blitz aux États-Unis, tout restait simple. Grâce aux

« bricolages » du génial Herman « Gadgets » Schwarz, une rampe d'accès rétractable avait été spécialement adaptée au mobil-home en pratiquant une issue à l'arrière, quant à la moto elle-même, plusieurs aménagements avaient été apportés au modèle d'origine. Modifications très spécifiques, qui auraient fortement intéressé les unités routières de toutes les polices. Car sous ses carénages avant et arrière, respectivement sous la jupe avant et sous les deux pots d'échappement, l'engin dissimulait quatre P.-M. de type MAC 10 très améliorés, de calibre 9 mm, aux bi-chargeurs surdimensionnés et automatiquement interchangeables de 80 cartouches chacun, à cadence de tir de 1 200 coups minute. Sous le phare, une mini caméra couplait un système de visée vidéo réglé sur les mouvements du guidon, et relié à un tube lance-grenades de M-203, dont l'écran de contrôle remplaçait le cadran du compte-tours. Deux lance-fumigènes avaient également été prévus sous les pots, histoire d'échapper à d'éventuelles courses poursuites avec la police. L'ensemble composait un engin de guerre très élaboré, qu'un moteur sur-vitaminé propulsait à près de 130 miles/h... sur circuit, bien sûr !

Bad Horse était désormais au top, et ce soir était sa première sortie en opération.

Même s'il n'était pas encore allé au contact de l'ennemi, l'Exécuteur en connaissait parfaitement les possibilités.

Entre son dernier blitz en Equateur et le début de celui-ci, il avait tout testé. Sur route, sur piste, sur le sable et dans la caillasse, sur tous les terrains susceptibles de ressembler à ses futurs théâtres d'opérations.

En la circonstance, le Mexique.

Plus exactement la région de Sinaloa, où selon les « confidences » de feu Diego Armandariz, prédécesseur du non moins feu Alfonso Rosario, le cartel du même nom était actuellement dirigé par un certain Miguel-Angel Pobles Argano, dit « Navaja », lui-même récent successeur du malchanceux clan Guzman. Petit problème très embêtant, à part son nom, le Guerrier ignorait presque tout du *jefe* en question. Ni photos récentes, ni adresse, ni montant de ses effectifs. Il savait seulement qu'il régnait sur Sinaloa, et que sa puissance de feu n'avait aucune commune mesure avec la sienne.

Autrement dit, vouloir s'y frotter relevait du suicide.

Tout en enfourchant la Yam', l'Exécuteur songeait que rien n'était encore arrêté, car précisément à cause de ce manque d'infos, il était quasi paralysé. En fait, il attendait le feu vert de son ami Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, actuellement en déplacement au Mexique, en tant qu'expert invité au *Coloquio de Seguridad* de Guadalajara. Une conférence entre les États-Unis et

l'Amérique latine, destinée à asseoir les bases d'une vraie collaboration dans la lutte contre le Crime organisé.

Tout un programme... dans le domaine de l'utopie.

Mack Bolan put hélas le vérifier une quinzaine de minutes plus tard et quelques miles plus au nord, quand il réintégra le char de guerre sur son lieu de stand-by et qu'il pénétra dans le module opérationnel, après avoir remisé la moto dans son compartiment. Aucun appel ne l'attendait sur la messagerie du satellitaire protégé. Des jours que cela durait. Sachant le fédéral invité à ce colloque, l'Exécuteur avait espéré l'impossible. Or, l'impossible semblait se confirmer. Depuis les dernières purges issues de leurs conflits récurrents, les nouveaux *jefes* de la galaxie mafieuse mexicaine jouaient profil bas. Hyper planqués. Alors, quittant le module opérationnel pour gagner la cabine *bath-room* du char de guerre, Bolan passa sous la douche et se lava l'esprit en même temps que le corps.

Demain serait un autre jour.

Adage qu'il conservait en tête, quand dix minutes plus tard, il se laissa tomber sur la couchette de la cabine de repos, et qu'il ferma les yeux.

Pour les rouvrir une heure plus tard, réveillé par un bip lancinant et impératif. Le téléphone. Ligne réservée. Bondissant hors de la couchette, pestant contre lui-même de n'avoir pas jugé bon de basculer la ligne, il se précipita dans le module opérationnel, où un voyant clignotait sur la console technique. Il comprit que les événements étaient en train d'évoluer, car une seule personne avait accès à cette ligne satellitaire : Hal Brognola.

Mack Bolan arracha le combiné de son support, composa un code sur son clavier, activa le *scrambler* destiné à brouiller la communication, lança dans le micro :

— *Striker !*

Sans préambule, la voix du fédéral annonça :

— Je viens peut-être d'obtenir quelque chose.

Sans la moindre émotion apparente. Pourtant, le Guerrier sut tout de suite qu'il y avait enfin du nouveau du côté mexicain. Le numéro Un du *Justice Department* le lui confirma, en précisant sur le même ton neutre :

— *But careful, Striker.* Faudra faire très attention. Ici, c'est une vraie guerre.

Il avait insisté sur l'avant-dernier mot des deux dernières phrases.

L'Exécuteur était au courant. À l'heure actuelle, les cartels mexicains étaient sans doute les plus virulents de la planète. Avec le

plus de cadavres à leurs actifs. Mais la *vraie* guerre, il connaissait. Dans son regard minéral, un éclair fulgura. Fugitif, glacé.

— O.K. renvoya-t-il sobrement. J'arrive.

CHAPITRE XV

Evora Coriente nageait dans l'espace. Elle ne volait pas, elle nageait vraiment. Ses mouvements s'appuyaient sur la force de l'air, malgré cela, elle avait l'impression frustrante de faire du surplace. Elle accomplissait pourtant des efforts démesurés pour s'éloigner des orages vers lesquels les courants aériens la repoussaient sans cesse en d'étranges vibrations répétées. Des orages qu'elle devait fuir à tout prix, maintenant qu'elle en avait émergé. Vers lesquels elle ne devait absolument pas...

Vibrations.

D'un coup, elle ouvrit les yeux, et pendant une seconde ou deux, se demanda où elle était. Puis elle réalisa.

Le bus.

Avec plein de soleil dans la cabine, des passagers silencieux, à part un bébé qui pleurnichait quelque part à l'avant, avec le ronronnement du moteur, et le ruban gris de l'asphalte qui défilait derrière les glaces. Au loin des paysages grillés, une végétation rare, asséchée.

Et des vibrations. Dans sa poche de jean.

Encore mal réveillée, vaguement nauséuse à cause de son « flash » de la soirée de la veille, Evora hésita, comprit enfin. Le téléphone. Celui de Rosario. Oublié de l'éteindre cette nuit. Au cadran de la somptueuse Breitling Bentley Motors T subtilisée au poignet du cadavre de *Tío* Alfonso, il était 10 h 20. Depuis la dernière fois où elle l'avait consultée, elle avait dormi plus de six heures. Comme une souche. Pourtant, elle se sentait épuisée. Furieuse, éblouie par la clarté crue et tout en extrayant l'appareil de sa poche, elle se dit que c'était encore ce *cono* de Jaime qui rappelait, fut tentée de couper le contact, y renonça finalement. Cette fois, elle allait envoyer ce connard se faire foutre. Elle décrocha, cracha dans le micro :

— *j* Va te faire mettre, *espiece de máricon* !

Il y eut un « blanc » sur le réseau, puis une voix :

— C'est qui, à l'appareil ?

Une voix, qu'Eva Coriente avait déjà entendue, en répondant à la

place de Rosario, occupé à autre chose. À ce qu'elle avait compris, un de ses mystérieux associés mexicains de Ciudad Juarez. Un certain Rico. Ou Paco. Elle ne savait plus très bien. En tout cas, un de ces types qui organisaient les passages des filles à la frontière. Un enfoiré de marchand de chair fraîche. Une de ces fois-là au téléphone, il s'était même payé le luxe de lui demander en rigolant si *Tío* Alfonso parvenait à la baiser suffisamment. Un vrai porc ! La gorge soudain nouée par la rage et l'émotion, la jeune *chicana* feula dans le combiné :

— C'est moi, enfoiré ! Celle que Rosario baisait !

— Ah ! Je me disais bien...

Petit rire égrillard dans l'écouteur, puis :

— Alors, il te saute toujours, ton *Tío*...

— Perds pas ta salive, abruti ! Ton pourri d'associé, il est mort !

— ¿ *Qué* ? Tu... tu déco...

— Non. T'as qu'à téléphoner chez lui. À l'heure qu'il est, les flics y sont peut-être encore.

Cette fois, le silence fut si long qu'Evora crut que l'autre salaud avait raccroché. Elle allait en faire autant, quand la voix revint, sourde et basse. Tendue :

— Tu veux dire... que... qu'on l'a descendu ?

— *Si*. Hier soir. Un grand type. Un Yankee, genre militaire, fringué tout en noir. Un mec super balèze. J'ai entendu Rosario l'appeler Bolan... enfin, un truc comme ça. En tout cas, ton pourri d'associé, il est maintenant complètement froid.

En quelques mots, Evora Coriente résuma également ce qu'elle avait compris des propos de Jaime Laredo par téléphone. Un massacre, sur le lieu de transfert du nouvel arrivage de filles. Narquoise, elle assena :

— Là aussi, ça avait l'air plutôt sanglant. Et puis...

Cette fois, la Mexicaine entendit nettement le déclic dans l'écouteur. Communication coupée. Alors, elle raccrocha à son tour, éteignit l'appareil, l'enfouit au fond de sa poche. Pour être tranquille, mais aussi pour économiser la batterie. Elle n'avait pas pris son cordon chargeur. Puis elle referma les yeux. Calmée. Presque heureuse. Quelque chose lui disait que pour tous ces salauds de la bande, la journée allait être pleine de soucis.

Et elle se rendormit.

Ce matin, don Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano respirait un

peu mieux. Les journaux que venait de déposer Fefe sur sa table de petit déjeuner près de la piscine confirmaient exactement ce que Carlos avait enfin annoncé hier soir par téléphone. Tous les fusibles avaient sauté. D'abord cet imbécile de *capitán* Salina et ce pourri de gringo du consulat auprès duquel il s'apprêtait à le trahir, puis ces deux petits cons *d'asesinos*, dont le premier avait eu le bon goût de se tuer à moto. Quant au deuxième, mortellement blessé par arme à feu selon la presse, on l'avait retrouvé au volant d'une bagnole volée, éclatée contre un mur tout près de chez lui. Transporté à l'hôpital, il était mort sur la table d'opération, sans avoir pu être interrogé par la police.

Rien que de bonnes nouvelles.

Il se sourit à lui-même, satisfait, indifférent à la présence des six *custodios* attachés à sa sécurité rapprochée. Des *Lobos*. Une des ethnies des forces armées du clan. Plus disciplinés, mieux gérables que les *Negros* et autres *Pelones*, deux des six « familles » qui constituaient les troupes de choc du cartel. Aimant la bagarre, toujours prêts à en découdre, collés aux basques de leur boss dès qu'il mettait le nez dehors... et très respectueux. Quelque temps plus tôt, ils avaient assisté au fameux rituel du *castigo*. La punition. À peine eu le temps d'entrevoir le mouvement de bras d'Argano, que la courte lame de sa fameuse navaja apparue comme par miracle dans son poing avait perforé le front du malchanceux. Un jeune *soldado* du groupe des *Güeritos*, qui avait un peu trop parlé en ville.

Petit exemple, pour la forme.

Les pensées ailleurs, Navaja alluma son premier cigare de la journée. Cubain. Cohiba Exquisitos. Un des plus courts de sa collection. Réservé au matin. Achevant son café, il laissa son regard de granit noir errer sur les bougainvilliers du parc qui s'étendait loin devant. Cette villa était une de ses planques préférées, et chaque fois, il regrettait de devoir la quitter si vite. Mais tant que son conflit avec le cartel du Golfe durerait, il devrait se plier à la règle. À la moindre erreur, Roque Chanas ne le raterait pas. Heureusement, il y avait son deal avec les *n'dranghesi*. Quand il serait bien installé sur le marché, quand son association avec les Ritals serait devenue incontournable, cet empaffé de Chanas lui boufferait dans la main. Histoire de ramasser les miettes. Sur cette perspective d'embellie, Navaja allait ôter son peignoir pour piquer une tête dans la piscine, quand le gigantesque Fefe réapparut sur la terrasse, portable au poing. Marchant vers la table du *jefe*, il annonça de sa grosse voix caverneuse :

— *Para usted, dueno.*

À la fois chef des *custodios* du clan et homme de confiance de

Navaja, l'immense Fefe avait des délicatesses de majordome à l'égard de son boss. Originaire d'une vieille famille militaire et bourgeoise de la province, il avait mal tourné dans sa jeunesse, et s'était mis à fréquenter les *barrios*. Réaction quasi anarchiste, qui l'avait envoyé en prison plusieurs fois pour violences aggravées, mais il n'avait jamais été condamné pour meurtre. Une lacune de la justice. En fait, il avait déjà quelques cadavres à son actif, quand les prédécesseurs de Miguel-Angel Pobles Argano l'avaient embauché comme tueur à gages. À la mort de ces derniers et en successeur avisé, Navaja, qui l'avait côtoyé au temps des *barrios*, lui avait donné sa chance : *Capitán* de ses troupes. Depuis, le géant taciturne faisait régner une discipline de fer, et, vouant une fidélité sans faille au nouveau boss, il lui avait préféré le qualificatif de *dueño* à celui de *patrón*. Vieux reste de son éducation bourgeoise. Au regard interrogateur que son boss levait sur lui, il précisa en lui remettant l'appareil :

— *Ciudad Juarez.*

Fonçant les sourcils, Navaja porta le combiné à son oreille, et tout en s'approchant du bord de la piscine, il grogna :

— ¿ *Diga ?*

Une voix tendue répondit :

— C'est moi, Miguel. Rico.

Enrico Padrata. Son alter ego, et associé du cartel de Ciudad Juarez. Tout de suite, le *jefe* de Sinaloa crut qu'un incident était survenu lors de la « livraison » de *chicas* destinée à Tucson. Du côté U.S., la frontière était de plus en plus patrouillée. Par la police d'État, mais également par les milices civiles anti-immigration. Il allait s'inquiéter du problème, quand son correspondant le devança en annonçant :

— *Malas noticias.*

Plus que le propos, ce fut le ton qui fit tiquer Navaja. Il pressa :

— ¿ *Qué malas noticias ?* À quel sujet ?

Un bref silence sur le réseau, puis :

— *Está Rosario. Muerto. Y todos sus hombres. Muertos tambien.*

Puis très vite, le *jefe* de Ciudad Juarez résuma ce que venait de lui annoncer l'ex « favorite » du boss de South Tucson. Sur la tuerie sur la terrasse du spa, et sur ce que la fille lui avait dit à propos de Jaime Laredo. Après deux secondes de silence, il ajouta :

— Je viens d'appeler Laredo. Pas de réponse. Rien non plus sur les portables des autres.

Encore un temps mort, avant d'avouer d'une voix plate :

— *Creo que es la verdad.* Cette salope n'a pas bluffé.

D'abord, Miguel-Angel Pobles Argano ne réalisa pas complètement

la gravité des faits. Jusqu'à ce que Padrata lâche le nom.

Bolan.

Dans un souffle. Presque du bout des lèvres. Otant le cigare de sa bouche, et comme pour chasser une espèce de mauvais sort, le *jefe* de Sinaloa s'enquit, incrédule :

— Tu débloques, ou quoi !

— *Creo que no.*

Le ton avait changé. Sinistre. Dans l'esprit de Pobles Argano, tout allait maintenant très vite. Le premier choc encaissé, des tas de scénarios se bousculaient sous son crâne. Tout en réfléchissant, il demanda encore :

— Que dit la presse locale ?

— J'en sais rien, je suis pas sur place. Mais les flics sont chez Rosario. J'ai appelé, un mec m'a dit qu'il ne pouvait pas répondre en ce moment, et m'a demandé qui j'étais. J'ai rien répondu et j'ai tout de suite raccroché. Alors, je me suis dit que...

Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano n'écoutait plus. Des tas de signaux d'alerte s'étaient déclenchés dans sa cervelle.

— Bolan ! Bolan le Fumier !

Bolan qui, des mois plus tôt, avait déjà éliminé la famille Armandariz. Bolan qui remettait ça... qui remonterait la piste, si Armandariz ou Rosario avaient trop bavé. À présent, la grande Salope risquait de se pointer au Mexique. Soit du côté de Ciudad Juarez, soit débarquer directement ici. À moins que les événements de la nuit à Guadalajara...

L'imbécil !

Ici, c'était le Mexique. Le pays où les cartels les plus puissants, les plus violents de la planète se livraient à des guerres sans commune mesure avec les pauvres exploits de cet abruti de gringo.

Le pays où Bolan la Salope ne devrait jamais mettre les pieds.

— *Bueno*, lança le *jefe* de Sinaloa dans le combiné. *Gracias para las noticias.*

Puis une espèce de fièvre soudaine aux tempes, il se tourna vers l'immense Fefe qui attendait toujours :

— Rappelle Carlos.

Il donna ses instructions, enchaîna aussitôt :

— Ensuite, sélectionne une équipe locale. Discrètement.

Depuis l'arrestation en 1989 de Félix Gallardo, le *jefe* du puissant cartel de Guadalajara, et l'éclatement de ce dernier en *cartelitos* plus ou moins gérables, un pacte de non-agression tacite existait tant bien

que mal entre eux et Navaja. Dans ces conditions, pas question de se mettre mal avec eux. Déjà que le rodéo de la nuit dernière devait leur poser des tas de questions... Poursuivant son idée, et après avoir fixé la procédure concernant Guadalajara, le boss de Sinaloa développa son plan intéressant directement Mazatlán. Cela fait, Fefe acquiesça, puis interrogea :

— Et moi ?

— Toi, tu restes au sec. On verra après.

L'air hésitant, Fefe argumenta :

— Ce gringo est un vrai *loco, dueno*. Si jamais il se pointe par ici, c'est vous qu'il va viser directement...

— *¡ Vale ! ¡ Vale !* s'impatiente Navaja.

Buté, le *custodio* insista :

— ... et on dit qu'il n'a jamais raté un de ses foutus blitz. Qu'il n'a...

Le coupant de nouveau d'un geste péremptoire, Navaja consulta sa montre, ajouta sèchement :

— En piste ! *¡ Rápido !*

Tandis que Fefe finissait par disparaître à contrecœur dans la villa, Miguel-Angel Pobles Argano reprit son cigare, renfila son peignoir, gagna le petit salon bibliothèque qui lui servait de bureau, activa l'ordinateur portable qui le suivait partout. Un appareil confisqué à un dealer qu'il avait fait exécuter pour dissimulation de bénéfices occultes à son détriment. Computer dont il usait pour envoyer ses mails « confidentiels ». Intraçable. Comme deux des téléphones qu'il utilisait pour ses communications « sensibles ». Il entra son *password*, ouvrit une boîte de dialogue et l'instant d'après, une photo apparaissait à l'écran.

Ou plutôt, un portrait-robot.

Loin de s'apaiser, la fièvre l'avait à présent entièrement gagné. L'instant d'après, tandis qu'il envoyait son mail avec le portrait en pièce jointe, il se dit que sa chance était à portée de main. S'il réussissait... Non ! *Quand* il aurait réussi ce coup, tous les *jefes* du pays seraient à ses pieds. Y compris cette ordure de Chanas !

Mais rien n'était sûr. Depuis l'éclatement de ceux de Colombie, notamment après la chute de celui de Medellin et de son boss Pablo Escobar Gaviria, les cartels du Mexique étaient connus pour être désormais les plus puissants de la planète. Bolan la Salope était forcément au courant. Un nid de crotales à chaque pas. Pas assez dingue pour venir s'y frotter. Car il le savait, il n'aurait aucune chance d'en repartir vivant.

Absolument aucune.

*
* *

À travers l'épais rideau jaune pisseux de l'unique fenêtre de la minable chambre, le soleil filtrait. À vue de nez, sans doute pas loin de midi, mais depuis un long moment, Arsenio Requén avait l'impression qu'un marteau-piqueur s'attaquait à son crâne. Un marteau-piqueur qui faisait un drôle de bruit. De sonnerie.

Son portable !

Avec toute cette tequila absorbée cette nuit... Son frère Vasco avait levé deux filles à l'Acapulco, et ils avaient éclusé des dizaines de verres et usé des tas de joints, avant de pouvoir enfin les sauter toutes les deux derrière la serre des orchidées du Parco Agua Azul. De la grosse baise. Sans plaisir. Résultat un casque en plomb sur la *cabeza*.

Enfin, la sonnerie cessa, et Arsenio Requén allait replonger dans un sommeil nauséux, quand une autre sonnerie se manifesta. Différente. Succession de bips.

Signal de messagerie.

Avachi sur le lit voisin, Vasco ronflait comme un sonneur. Refrénant une grimace, Arsenio Requén laissa passer un instant, hésita, finit par lancer sa main dans la pénombre, à la recherche de l'appareil. À tâtons, il éclaira le clavier, activa sa messagerie, entendit une voix impatiente :

— C'est Carlos, ducon ! C'est quoi cette merde de répondeur ! T'as oublié ? Tu dois rester dispo pour moi ! Toujours dispo ! Alors, t'as intérêt à rappeler *pronto* ! J'ai un boulot pour toi, ton frangin et tes connards de cousins. Très urgent !

Carlos ! Un appel de Carlos ! Du boulot ! Des *dineros* en perspective !

Comme un fou, Arsenio Requén activa l'appareil, pressa la touche de rappel. Une sonnerie brève, puis :

— ¿ Diga ?

Un ton dur. Impatient. Essayant d'oublier son mal de tête, Arsenio Requén lança :

— Carlos ? C'est moi.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, *coño* ! C'est pour quoi faire, un téléphone !

— ¡ Si... pero...

— Fais pas chier ! J'ai un truc. C'est pour ce soir.

L'estomac lourd et nauséeux, Arsenio Requén répéta :

— Ce soir ?

— *Si*. En fait, ça doit commencer cet après-midi, mais ça peut durer un assez long moment. Peut-être plusieurs jours. Un boulot de vrai pro. ¿ *De acuerdo* ?

Arsenio Requén avait du mal à se remettre les idées en place, mais il retenait une chose. On s'adressait à lui pour un boulot de pro. Il déglutit, se racla la gorge, finit par acquiescer :

— ¡ *Si* ! ¡ *Claro que si* !

Puis il écouta, dit encore :

— Et pour la photo ?

— Dans ta boîte aux lettres. Dans une heure.

— *Bueno*, acquiesça Arsenio Requén. *De acuerdo*.

Il raccrocha, rota, insinua ses doigts sous son épaisse tignasse, frictionna précautionneusement son cuir chevelu douloureux, et cria dans la pénombre en direction de l'autre lit :

— ¡ *Putá* ! Vasco ! Secoue-toi, bordel ! Y a du boulot !

CHAPITRE XVI

« Tu ne trouveras pas de taxi. Ton chauffeur t'accueillera devant le guichet Hertz. Moi, je t'attendrai au Quinta Real. »

Au téléphone ce matin, et surpris par tant d'attentions, le Guerrier avait mentalement noté le signalement et le pseudo du chauffeur indiqué par Hal Brognola. Avant de raccrocher, le fédéral avait ajouté, pince-sans-rire :

— Tu vas aimer le secteur. C'est chaud. Très chaud.

L'Exécuteur était au courant. Les guerres fratricides entre cartels mexicains faisaient rage depuis longtemps. Avec des légions de victimes à la clé. En ces débuts du vingt et unième siècle, le pays des mariachis était loin de la carte postale, et Bolan savait où il mettait les...

— *¿ Turismo, o negocios ?*

Arraché à ses pensées, le Guerrier répondit.

— *Turismo.*

— *¿ Algo para declarar, señor ?*

Le regard acéré de la fonctionnaire mexicaine fixait celui de Mack Bolan avec insistance. Une pure et dure. Genre marâtre soupçonneuse. Lèvres inexistantes, nez aquilin, lourd chignon serré sur la nuque. Son tampon à la main suspendu au-dessus du passeport du Guerrier et apparemment allergique à la langue anglaise, elle avait l'air de brandir une arme. Au Mexique, les Yankees n'étaient appréciés que pour leurs dollars. Les pensées ailleurs, affichant une expression béatement « touristique » et l'air de traduire mentalement la question avec difficultés, Bolan finit par renvoyer :

— *Oh, no ! Nothing !*

En anglais, genre vraiment touriste. Et en plus, un affreux mensonge. Si la marâtre avait su ce que contenait son sac de voyage... Mais le tampon s'abattit avec un bruit sourd sur son vrai-faux passeport au nom de Charles Moses. Un document canadien parfaitement en règle, que lui avait remis Hal Brognola lors d'un précédent blitz à Cuba, et qu'il avait précieusement conservé. Les

touristes canadiens venaient nombreux se réchauffer en Amérique centrale et ils y étaient plus appréciés que les détestables *hegemonístas* yankees. À quelques exceptions près, à en juger par l'accueil de la marâtre. Lui rendant son passeport, cette dernière consentit pourtant à lâcher du bout des lèvres et avec un accent à couper au couteau :

— *Good stay in Mexico, señor.*

Quand même !

Son sac suspendu à l'épaule, le Guerrier quitta la zone des contrôles pour gagner la sortie, près de laquelle deux policiers en armes et plusieurs fonctionnaires des deux sexes de la *aduanas* opéraient derrière une longue table. À près de 22 heures, l'aéroport Don Miguel Hidalgo de Guadalajara était plein à craquer. En même temps que le vol Aeromexico de Bolan, plusieurs gros porteurs avaient déversé leurs flots de touristes, Européens et Nord-Américains. Se mêlant à un groupe et jouant profil bas, Bolan franchit la sortie sans attirer l'attention des douaniers. Préférable. Les « gadgets » d'Herman Schwarz contenus dans son sac avaient beau avoir passé tous les contrôles d'aéroports avec succès jusqu'à ce jour, il suffisait d'une fois. Un fonctionnaire trop zélé ou plus curieux que les autres, un coup de malchance. Depuis la chute des Twin Towers, les temps avaient changé. La planète avait peur, les démocraties tremblaient, tout était suspect. Mack Bolan connaissait les prisons mexicaines de réputation. Pas envie d'expérimenter. En débarquant dans la salle des pas perdus, il repéra tout de suite les comptoirs de location de voitures, et il hésita. En mémoire, il avait conservé les propos de Brognola.

« C'est chaud. Très chaud. »

Dans son sac de voyage, son arsenal de secours, et les toilettes étaient à deux pas. Mais il y avait affluence, et en y pénétrant, il y vit toutes les portes de cabines fermées. Pas le temps. Et sans doute inutile. Car son dernier blitz mexicain remontait déjà loin. Il ne risquait donc guère de tomber sur un comité de furieux à sa descente d'avion, et il était tard. Hal Brognola l'attendait. Il rebroussa chemin.

— ¡ *Perdón !*

S'engouffrant derrière lui, un groupe se bousculait pour entrer, dont un jeune homme aux cheveux longs et blonds, trop décolorés genre filasse, l'air efféminé, portant sac à dos. Surpris par son mouvement de retrait, il avait heurté Bolan. À sa mine crispée, un besoin visiblement très pressant le motivait, mais les Mexicains avaient la réputation d'être très courtois...

Dans l'aérogare où le Guerrier se retrouva derechef, la foule avait encore grossi. Un nouvel atterrissage. Les vieux réflexes opérant malgré lui, il prit le temps de circuler dans le vaste hall, où, bien sûr,

les seuls sombreros visibles étaient posés sur les têtes des touristes en attente d'enregistrement. Surveillant discrètement son environnement, il s'arrêta devant un panneau de la compagnie de taxis collectifs *Autotransportaciones Aerpuerto*. À Guadalajara, les taxis traditionnels n'avaient pas le droit de charger les clients. Les passagers au débarquement devaient passer par les « *colectivos* ». Pour toutes destinations situées dans la région de Guadalajara, et pour des tarifs situés entre 150 et 200 pesos mexicains. C'était finalement bien pratique.

Bolan se remit en mouvement, changeant plusieurs fois de direction et surveillant toujours son environnement. Résultat, rien de suspect. À priori. Car dans cette foule... Chemin faisant, il avait atteint la zone des agences *Rent a car*, et, immédiatement, il repéra le chauffeur envoyé par Brognola.

Pas vraiment le style de la fonction.

1 m 70, entre 45 et 50 kg, pleins et déliés avantageusement soulignés par le jean et le T-shirt moulants. Plus une crinière de cheveux bruns et frisés, retenus dans la nuque par un ruban vert formant catogan. La trentaine triomphante. Un grand fourre-tout en rabane noire accroché à l'épaule, les mains dans les poches arrière du jean, un regard acéré, détaillant discrètement la foule pressée.

L'exacte description faite par le fédéral.

Avant même qu'il ne vienne vers elle, la jeune femme avait fixé son regard sur lui. Pour ne plus le quitter.

— ¡ *Hola !* dit-il en l'abordant. *Soy Charles.*

Le prénom de son vrai-faux passeport.

— ¡ *Hola ! Soy Consolación.*

Ça ne s'inventait pas !

Peu prolixie lui-même au téléphone à propos de son « chauffeur », Hal Brognola l'avait prévenu, le personnage ne serait pas bavard. Ça tombait bien, il ne l'était pas non plus. En tout cas, elle était le genre de « consolation » qui aurait convenu à tout mâle normalement constitué. À preuve, les regards masculins qui convergeaient sur elle. Des mouches autour d'un pot de miel.

Mais le Guerrier avait d'autres chats à fouetter.

Les yeux de Consolación l'observaient toujours. Avec attention. Et à la faveur de l'éclairage intense du lieu, il en nota la couleur. Argent. Pas gris, pas la teinte de l'acier non plus. Vraiment celle de l'argent. Avec ce fond de patine propre au métal précieux quand on en ravive l'éclat au blanc d'Espagne. Une nuance surprenante. Jamais vue jusqu'alors.

— *Vamos*, déclara la jeune femme en désignant la sortie la plus proche. *Mi coche está frente*.

À travers les glaces de l'issue, elle désignait un gros pick-up stationné contre le trottoir. Le Guerrier allait lui emboîter le pas, quand son regard se figea. Sur rien. Rien de visible, a priori. Pourtant, quelque chose semblait ne pas aller. Impression ? Pressentiment ? Illusion visuelle ? Bolan n'aurait su le dire.

— Vous venez ?

Stoppée surplace, Consolación l'observait, intriguée. Il se contenta de renvoyer en désignant d'un mouvement de tête le pictogramme des toilettes visible à quelque distance :

— *Disculpe. Momento*.

La jeune femme esquissa une mimique, l'air de dire qu'il aurait pu y penser avant, mais déjà, il n'était plus là. Cette fois, une cabine était libre. Il s'y engouffra, ouvrit son sac de voyage, en sortit la mallette de la Japy. Une antique machine à écrire portable, dont il démontra le carter, mettant à jour la mécanique qui dissimulait son assurance vie.

Le Snake. Le Serpent.

Un vrai pistolet automatique, mais d'un calibre peu commun. 4,7 mm. Avec ses cinq éléments principaux séparés, astucieusement ventilés dans les entrailles de la machine. Un petit automatique, hyper compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Dans les touches creuses du clavier, les munitions de l'arme. Charges auto-propulsives sans étuis métalliques, ogives en tungstène. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble disparate se fondait dans le puzzle mécanique. Bien sûr, malgré les quinze coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi, comme d'habitude lors de ses opérations à l'étranger, l'Exécuteur comptait-il sur le marché local. Méthode hasardeuse certes, mais à laquelle il était le plus souvent obligé de recourir hors des States.

L'instant d'après, l'arme était dans son poing. Chargée, opérationnelle. Mais peut-être son instinct... Remisant la Japy dans son sac, il en préleva quelques « monnaies d'Herman », les glissa dans sa poche. L'habitude. Délaissant enfin les autres éléments de son mini arsenal de secours, il quitta la cabine, se retrouva dans l'aérogare où Consolación l'attendait stoïquement. En le voyant arriver, elle interrogea :

— ¿ *Vamos* ?

Avec peut-être un soupçon d'ironie dans le ton, mais déjà, elle franchissait la sortie, rejoignant son « coche ». Un énorme pick-up Toyota bordeaux, couvert de poussière jaunâtre et plutôt défraîchi, stationné contre le trottoir, warnings en batterie, en pleine zone interdite.

— Ne fais pas attention, commenta Consolación en adoptant le tutoiement hispanisant de rigueur.

Tout en bipant l'ouverture du véhicule, elle ajouta en désignant la carrosserie maculée :

— Le désert. Un vent de sable.

Les « déserts » de sable étaient rares dans la région de Guadalajara, mais, évitant tout commentaire, le Guerrier prit place sur le siège passager, casant son sac près de lui. Consolación avait déjà fourré son cabas entre elle et la carrosserie, et à peine la portière du Guerrier claquée, le véhicule démarra en trombe. Au nez et à la barbe du policier qui fonçait vers eux, un carnet à souches au poing. Suivant le regard de Bolan et tout en accélérant, la jeune femme commenta :

— Je le connais, celui-là. Jamais de stylo. Son tarif, il l'applique en espèces.

« Son » tarif. Une façon comme une autre d'arrondir les fins de mois. Au Mexique, les fonctionnaires gagnaient mal leur vie. Au passage, le Guerrier nota qu'elle semblait être une habituée de l'aéroport... et qu'elle avait l'air de bien connaître les flics du secteur. Sorti de la plate-forme aéroportuaire, le pick-up s'engagea sur l'autopista N° 2, où un panneau indiquait Guadalajara à 17 km. Au Mexique, la conduite automobile se résumait en une formule.

N'importe quoi.

Sur toutes les routes, c'était gymkhana garanti. Ici, la sécurité était assurée par la *voluntad de Dios*. Uniquement. Demeurant sagement sur la voie de droite et adoptant une allure de croisière plutôt raisonnable pour le pays, Consolation alluma une cigarette, tendit le paquet à Bolan qui refusa. À cette heure, la circulation était fluide, et au loin, le halo luminescent d'une agglomération irisait d'orange le ciel sombre chargé de lourdes nuées. Guadalajara. Après un regard au rétro, toujours sans un mot et d'un coup de volant énergique, la Mexicaine céda le passage à une camionnette qui arrivait en trombe, passa sur la voie de gauche, et accéléra. Elle conduisait comme un homme, le regard en éveil, l'air appliqué, taciturne. Étrange fille. Profitant de son mutisme et observant le décor à travers le pare-brise, Bolan passait en revue les éléments en sa possession, concernant ce blitz aux ramifications américano-mexicaines. Pas grand-chose. Deux familles

U.S. d'origine chicano en partie éliminées en deux opérations distinctes, quelques bribes d'aveux, et un nom côté mexicain.

Miguel-Angel Pobles Argano, dit « Navaja ».

Le dernier boss en date du cartel plus ou moins éclaté de Sinaloa. Le successeur de Joaquín « El Chapo » Guzmán, exécuté en décembre 2004, par le cartel du Golfe. Pas d'adresse, aucun numéro de téléphone. C'était maigre. Restait Hal Brognola. Bolan connaissait son ami. Le fédéral ne lui avait pas demandé de le rejoindre sans raison. Alors, un peu de patience, et...

— ... sait pas ce qu'il veut, celui-là !

La voix de Consolation. Récrimination logique. Devant eux, la camionnette qui les avait dépassés en trombe l'instant d'avant n'avancait plus. Le Guerrier avait noté le fait, mais en même temps, il avait enregistré deux autres choses. La bâche arrière de la camionnette qui flottait légèrement au vent de la course, et la moto arrivée comme une bombe sur le côté droit du pick-up, pour le dépasser à son tour, entre les deux files de véhicules. Courant, pour une moto. À un détail près. Maintenant, le pilote semblait hésiter, se contentant de régler sa vitesse sur la leur, à hauteur de leur cabine, tandis que derrière lui, son passager... téléphonait !

Son portable à demi engagé sous le côté gauche de son casque jet, l'air de hurler pour se faire entendre. Sûrement pas facile, mais on était au Mexique...

Sans doute pour réduire le grondement de son moteur, et renonçant visiblement à doubler, le pilote ralentit, pour stabiliser son allure à hauteur du plateau du pick-up. Mais en une fraction de seconde, l'œil du Guerrier avait noté deux autres détails. Le sac à dos du passager, et les cheveux dépassant du casque demi-jet. Blonds. Du déjà-vu aux toilettes de l'aérogare. Surtout les cheveux. Dans la lumière des phares des voitures suiveuses, les reflets ternes. Filasse. Bien sûr, les crinières de cette nature n'étaient pas si rares, y compris en Amérique latine, mais cette coïncidence...

Soudain, comme attiré par un aimant, le regard de l'Exécuteur dévia vers l'avant, traversa le pare-brise à la seconde où, devant le nez du pick-up, la bâche arrière de la camionnette se relevait brusquement, découvrant le haut d'une silhouette, brandissant des objets sombres. Pointés vers eux.

— Attention !

Le cri de Consolación.

— Vu ! jeta Bolan.

Il avait déjà extrait le Snake de sa ceinture. Trop tard.

Il commençait seulement à abaisser sa vitre de portière, quand les premiers éclairs trouèrent la nuit. Puis les premiers impacts.

Et le choc. Violent.

CHAPITRE XVII

— ; *Hijos de... !*

Consolación n'avait pas achevé son juron. À moins que l'Exécuteur ne l'ait pas entendu. Dans sa tête, un concert de gongs s'était déchaîné, tandis que des comètes aveuglantes fulguraient dans ses globes oculaires. Le temps d'une milliseconde, il avait eu la certitude d'être touché à mort. Une balle. En plein plexus solaire. L'impression d'être traversé de part en part. Puis, alors que la glace de portière achevait de s'abaisser, il avait réalisé. Pas une balle. Un objet l'avait percuté, jaillissant apparemment du vide-poches situé sous le tableau de bord. Un objet lourd, qu'il n'avait pu identifier dans l'obscurité, à présent disparu quelque part sur le plancher du pick-up. Sonné, les bronches en feu, des mini éclats de verre du pare-brise dans les cheveux et dans le cou, il n'y voyait encore qu'à moitié. Réussissant néanmoins à passer son bras armé à l'extérieur, il lâcha trois mini ogives en direction du rafaleur, vit une partie du dessus de la bâche flotter au vent. Apparemment déchirée par ses tirs. Il redressa le canon du Snake, fut brutalement plaqué à la portière, par une terrible embardée qui l'empêcha d'ajuster ses tirs suivants. Écart dû au coup de volant de Consolation. Il y eut un choc contre la carrosserie. Bousculée par le contact, la voiture qui roulait à leur droite partit de côté, et, dans la confusion, celle qui la suivait accrocha son arrière. Surpris par la manœuvre, le tireur de la camionnette avait lâché sa rafale dans le vide, mais, en même temps, le changement de direction du pick-up avait privé le Guerrier de toute possibilité de riposte. Désormais trop à droite, sa cible était hors de portée. Pendant ce temps et poursuivant sa manœuvre, Consolación avait réussi à prendre la file de droite. Ce qui arrangeait encore moins l'Exécuteur. Le souffle encore coupé par le choc, il s'entendit néanmoins jurer à son tour :

— *Shit !*

À l'arrière de la camionnette, la bâche était retombée, battant furieusement au vent de la course. Tireur touché ? Manqué ? Rentrant son bras armé dans la cabine, le Guerrier allait demander à la Mexicaine de retourner dans sa file, quand il la vit ressortir sa main gauche du grand cabas noir coincé entre elle et sa portière en crachant

littéralement :

— ¡ *Hijos de putas* !

Formule cette fois complète. Rageuse. Comme son mouvement quand elle brandit l'objet sorti du cabas. Un pistolet de forme caractéristique. Beretta 93-R !

Calibre 9 mm Parabellum, équipé d'un chargeur long, capable de tirer par rafales de trois coups. Dévastateur. L'arme occupant son poing gauche, sa dextre lâchait le volant pour actionner l'ouverture de sa glace de portière. Retenant le bras de Consolación, il cria :

— ¡ *No* !

Il fallait éviter les risques collatéraux. Dans la foulée, il empoigna le volant. L'instinct. Simultanément sa jambe gauche était partie de côté et son pied s'abattit sur celui de la jeune femme.

— Hé !

Dans un mouvement réflexe, elle essaya de le chasser, mais il fut le plus fort, et éjectant son pied à elle de l'accélérateur, il pesa de tout son poids sur celui-ci. Dans le même temps, il avait résolument tourné le volant sur la gauche, et, hurlant de tous ses cylindres, le pick-up bondit en avant. Juste à l'instant où le tireur de la camionnette relevait la bâche pour pointer de nouveau le canon de son arme.

Pas mort.

Juste à l'instant aussi où le mufle du pick-up percutait l'arrière de cette même camionnette. Si fort qu'elle valdingua de côté, heurta la bordure de l'autoroute, rebondit, repartit sur la droite dans un concert d'avertisseurs, percuta un véhicule qui les dépassait, et qui lui-même alla dérapier vers l'autre côté de la voie. Emportée par son élan, la camionnette suivit dans la même direction.

Du *bon* côté.

Exactement ce qu'avait espéré le Guerrier. Devant, les autres véhicules avaient pris de la distance, et derrière, leur rodéo avait calmé les ardeurs des automobilistes. Pédale douce générale. Cette fois, les risques collatéraux étaient nuls. Simultanément, son bras armé du Snake était ressorti par l'ouverture de sa portière, et le petit automatique tressauta dans son poing. Deux fois. Cible : le chauffeur, à peine discernable dans le cadre de sa glace de portière. En voyant la camionnette reprendre la ligne droite, Bolan se dit qu'il avait encore raté sa cible. Il en fut certain quand, dans une manœuvre brutale, la camionnette revint à leur hauteur, réglant son allure sur eux, quasiment roues contre roues. Bizarrement, la moto du blond avait disparu. Près de Bolan, Consolación jura encore :

— ¡ *Espiecé de...* !

Ne comprenant pas où le Guerrier voulait en venir, elle était revenue à la charge, essayant à la fois de reprendre le contrôle du pick-up et de viser la camionnette, bras tendu comme au stand, passant carrément le 93-R devant le nez de Bolan, extrémité de l'index posé sur le pontet. Une pro. Hélas, la camionnette était maintenant trop près, et légèrement en retrait. Comme pour se mettre hors de portée. Le doigt de Consolación était toujours sur le pontet de l'arme. Opportunité pour le Guerrier. Lâchant le volant, il empoigna la Beretta, l'arracha du poing de la jeune femme. Cette dernière cracha un juron, fut obligée de céder, et tandis qu'il ôtait son pied de l'accélérateur pour pivoter sur son siège, il passa cette fois son bras gauche, armé du pistolet, dans son ouverture de portière en criant à la Mexicaine :

— ¡ *Vamos !* Tout droit !

Mais alors qu'il ajustait le pare-brise de la camionnette dans sa ligne de tir, dans la cabine du pick-up, il entendit Consolación hurler :

— Charles ! ¡ *Cuidado !*

Le ton. L'alerte. Le Guerrier connaissait. D'un coup de reins, il pivota en sens contraire, ses deux armes aux poings. Juste le temps de lever les yeux, et dans la lueur du tableau de bord, de capter le regard de Consolación dans le rétro. Regard dirigé derrière lui. Avant même de deviner dans le miroir le reflet de l'ombre mouvante dans sa nuque, l'Exécuteur avait compris. La lunette arrière !

Tête de monstre ! Un casque ! Le motard ! Sur la plateforme du pick-up !

Le choc perçu plus tôt. L'ennemi était sur la plateforme !

Dans le rétro, le temps d'un battement de paupières et à travers la vitre de la lunette, l'Exécuteur eut la vision d'un objet pointé sur sa nuque, puis un éclair, une explosion, souffle brûlant contre sa joue, pare-brise étoilé, éclats de verre tous azimuts. À l'instinctive et au millième de seconde, les yeux toujours rivés au rétro, il avait envoyé son poing droit en revers sur le côté gauche de sa tête, et son index avait pressé la détente du Snake. Trois fois. Trois détonations de faible intensité, à peine audibles dans le grondement du moteur. Bien que de très faible calibre, les minuscules ogives blindées propulsées au propergol solide étaient d'une efficacité redoutable. Très haute vitesse initiale, fort indice de pénétration. Dans le rétro, l'objet menaçant disparut, le casque fugacement apparu marqua un brusque recul, avant de basculer d'un coup pour disparaître du cadre à son tour. Nouveau choc sourd à l'arrière, coups de freins dehors, concert d'avertisseurs. Tournant la tête, le Guerrier jeta un œil par la lunette au verre éclaté, aperçut derrière eux un phare qui marquait un écart. La moto. Sans doute pour éviter le corps éjecté de la plate-forme. La

moto qui perdait du terrain, puis qui revenait vers eux, parallèlement à la camionnette. Tandis que cette dernière accélérât soudain pour revenir à leur hauteur, Mack Bolan cria à l'adresse de Consolación toujours accrochée à son volant :

— Stop !

Surprise, la Mexicaine n'eut pas l'air de comprendre. Alors, envoyant cette fois son pied gauche entre les jambes de la jeune femme, le Guerrier écrasa la pédale des freins. Si fort que le véhicule parut se soulever de l'arrière. Dans un hurlement de ses pneus, le pick-up ripa sur l'asphalte donna l'impression de partir en crabe, se stabilisa subitement. Dans un boucan d'enfer.

Le choc fut si fort que tout le véhicule en trembla. Relâchant instantanément la pression, Bolan laissa le pick-up repartir en avant, son regard accroché cette fois au rétro de sa portière. Le temps d'un flash, il eut la vision d'une silhouette de moto et de celle d'un corps, désarticulés qui valdinguaient en tous sens derrière eux sous le passage d'un pont, tandis que sur leur droite et propulsée sur sa lancée, la camionnette les dépassait en trombe. Manœuvre réussie.

Pour le Guerrier, l'opportunité. La fenêtre de tir.

Le Guerrier avait changé ses armes de mains. Dans sa dextre à présent, le 93-R. Nettement plus meurtrier que le Snake. Dans le centième de seconde suivant, le court canon émergeait par l'ouverture de la portière, pointé droit sur la camionnette maintenant quelques mètres en avant. Visant exactement le milieu du rabat de sa bâche, précisément à l'instant où cette dernière se relevait, et où l'ombre cachée derrière brandissait de nouveau son arme. Au moment optimal. Coup d'œil éclair, estimation, rien d'autre dans la ligne de visée. Aucun risque collatéral.

Alors, l'index du Guerrier enfonça la détente.

L'automatique tressauta dans son poing. Brièvement. Rafale de trois coups. Sélective. Suffisante pour voir la bâche sans doute très usée se déchirer cette fois sur toute sa longueur, et pour apercevoir la silhouette située en dessous sursauter brusquement, avant de s'effondrer en arrière. Au même instant, la camionnette fit un écart, parut hésiter à repartir sur la droite, les flancs dévastés de sa toile flottant frénétiquement au vent. Dans la cabine, son chauffeur avait peut-être écopé d'une balle perdue.

Faux espoir.

D'un coup, le véhicule se précipita sur la voie de gauche, devant le nez du pick-up, pour accélérer brusquement. Si fort qu'il distança le Toyota de plusieurs dizaines de mètres en quelques secondes. De toute évidence, son conducteur était intact. Derrière eux et sur la droite, la

circulation était à présent nulle. Carambolages, bouchon, prudence... ce qui n'était pas le cas devant. Une circulation dont l'avance gagnée durant les incidents se réduisait à présent. Surtout du côté camionnette.

— ¡ *Mas rápido !* cria Bolan à l'adresse de Consolación.

S'il ne traitait pas la camionnette assez vite, elle serait de nouveau « protégée » par la circulation. Car pour le Guerrier, toujours le même souci. Pas de victimes innocentes. Le 93-R à la portière, il cria encore :

— ¡ *Mas rápido !*

— ¡ *Vale ! ¡ Vale !*

Agacée, la Mexicaine. Semblant néanmoins avoir compris le problème, elle avait déjà enfoncé l'accélérateur. Dans un sursaut furieux, et se jetant littéralement en avant, le pick-up se mit à dévorer l'asphalte à la vitesse grand V. Mais alors qu'il commençait à gagner du terrain sur la camionnette, Consolación s'exclama :

— ¡ *Mierda !*

Son regard fixait le rétro de cabine.

Décidément, la belle Mexicaine jurait comme un charretier. D'un coup d'œil, Bolan consulta son rétro de portière, et il sentit son estomac se crispier. Tout là-bas derrière, des lumières clignotantes criblaient la nuit au-dessus de la circulation.

La police ?

Du coup, Consolación pesa sur l'accélérateur si durement qu'il sembla à Bolan entendre la pédale cogner contre le plancher du véhicule. Ce fut alors comme s'il avait été propulsé par des réacteurs. Son moteur hurlait comme un damné, et en une poignée de secondes, il sembla que le front de circulation qui les devançait s'était soudain immobilisé.

— ¡ *Putas de putas !*

Encore Consolación ! Du coin de l'œil et tandis qu'il s'apprêtait à ajuster ses prochains tirs sur la camionnette maintenant tout près, il vit la main de la jeune femme quitter le volant, pour plonger de nouveau dans le grand cabas noir, en ressortir aussitôt, brandissant cette fois... un P.-M. !

Forme caractéristique également. MAC 10 !

À croire que Consolación détenait un arsenal ! À quand les missiles de croisière ? Bolan avait nettement distingué le mouvement des doigts de la Mexicaine sur le côté de la carcasse du P.-M. Armement. Prêt à faire feu. Mais alors qu'elle allait passer son bras armé à l'extérieur, alors qu'ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres seulement derrière la camionnette, une espèce de grésillement

s'éleva dans la cabine, puis :

— Tigre à Panthère ! Tigre à Panthère...

Voix masculine. Nasillarde. Lâchant cette fois le volant de sa main droite, Consolación farfouilla derechef dans son cabas, en sortit ce que l'Exécuteur avait déjà deviné. Un talkie-walkie. Obligée de rentrer son bras armé et d'abandonner le MAC 10 entre ses cuisses, elle établit le contact et renvoya :

— J'écoute, Tigre.

Encore des grésillements, des bruits de fonds grondants, et de nouveau la voix nasillarde.

— Attention ! ¡ Los GAFES !

— ¡ Puta ! gronda la jeune femme d'un ton rageur. ¡ Sagrada puta de...

— Tu dois décrocher, coupa la voix nasillarde. Tout de suite !

À cet instant, l'Exécuteur se demanda s'il avait bien compris. Si le type du transceiver parlait bien de ce qu'il imaginait. Le GAFES. *Le Grupo Aeromóvil de Fuerzas Especiales*. Des unités d'élite mexicaines, formées à la lutte contre-insurrectionnelle à la *School of Americas* de Fort Benning aux USA. De véritables terreurs, qui, en 1994, avaient maté la guérilla zapatiste des Chiapas.

Et pas dans la douceur.

Il comprit aussi que Consolación n'était pas venue seule le chercher à l'aéroport. Dans quel but ? Qui était-elle et qu'est-ce que Brognola avait...

— ¡ Tigre por Pantera ! ¡ Tigre por Pantera...

— ¡ Si ! cria Consolación dans l'appareil. Consolación ¡ Si !
¡ Recibido ! ¡ Me retira !

Elle coupa le contact, laissa retomber le talkie-walkie dans son cabas, empoigna de nouveau le MAC 10 en jetant à Bolan :

— On a les GAFES aux fesses !

Ça, le Guerrier l'avait bien compris. Sortant derechef son bras armé par sa glace ouverte et désignant la camionnette qui perdait encore du terrain, elle cracha, dents serrées :

— Je bute ces *máricos*, et on décroche !

Ça partait d'un fier sentiment, mais, au même instant, le reflet aveuglant d'une paire de phares s'inscrivit dans le rétro latéral de Bolan. Des phares, surmontés de feux clignotants. Puis le son d'une sirène. Tout près derrière eux, qui les rattrapait. À moins de cent mètres !

CHAPITRE XVIII

— Ils nous rattrapent !

Accrochée à son volant, Consolación en cessait de jurer. Mauvais signe. De toute évidence, l'accélérateur du pick-up était au plancher, et derrière, les feux clignotants gagnaient inexorablement du terrain. Cette fois, la baraka semblait abandonner l'Exécuteur, et des images de prisons mexicaines commençaient à tourner dans sa tête. Car, bien sûr, pas question de tirer sur les forces de l'ordre, surtout celles d'un pays voisin et ami des États-Unis d'Amérique.

— *Esta la fin*, lança Consolación à l'adresse de Bolan. Désolée.

Le ton était résigné, et le moteur avait baissé de régime. Elle abandonnait.

— *¡ No !* lança soudain le Guerrier. *¡ No ! ¡ Vamos !* Sans qu'il n'ait eu à la commander, sa jambe gauche était repartie de côté, et son pied avait de nouveau aplati celui de la Mexicaine sur l'accélérateur. Lâchant le Snake, il répéta plus fort encore :

— *¡ Vamos ! ¡ Vamos !*

Déjà, sa main libre fouillait sa poche de blouson, et, l'instant d'après, tandis que le pick-up fonçait comme un bolide, une poignée de pièces apparut dans sa paume.

Les dollars explosifs de l'ami Herman.

D'un regard, il en sélectionna quatre. Effet aveuglant. Il les tordit entre ses dents, et sous l'œil incrédule de Consolación, il se pencha à la portière, vit les deux véhicules qui fonçaient à leur poursuite, évalua la distance et le temps, lâcha les quatre dollars, qui ricochèrent sur la chaussée. Sans attendre le résultat, il rentra la tête dans la cabine, ferma les yeux, cria à la Mexicaine d'en faire autant. Un flash cisaila brutalement la nuit. Violent. Aveuglant. Un éclair comme il n'en existait pas dans la nature. D'une clarté absolue. De celles qui effacent toutes formes matérielles, qui font le vide intégral. Un « blanc » total, presque douloureux, malgré ses paupières baissées, malgré la lumière venant de derrière. Déjà loin.

Puis le noir.

Le Guerrier rouvrit les yeux, sentit le pick-up partir en crabe, heurter un obstacle, rebondir, cogner encore. Sur la droite. Tout en même temps et malgré le faible éblouissement qu'il ressentait encore, il distingua une sorte de chaos mécanique, loin dans le rétro, tourna les yeux, vit la mine effarée de Consolación, son regard vide fixé droit devant, et revenant sur la droite du pick-up, la camionnette qui traversait l'autoroute en diagonale, qui mordait le bas-côté, qui revenait en louvoyant vers la gauche, qui repartait en avant telle une catapulte, avant de repartir à droite.

Droit sur... l'énorme pile en béton.

Celle d'un des ponts qui traversaient l'autoroute. D'abord, il crut que la camionnette allait infléchir sa course, puis il y eut le choc. Un impact sourd, qu'il entendit nettement, malgré le hurlement du moteur du pick-up. Puis l'explosion. Exactement à leur passage. Une gerbe de feu, un souffle brûlant qui secoua le Toyota, qui le déporta sur la gauche, qui lui fit « gratter » la protection du terre-plein central, qui le renvoya du côté opposé. Il entendit Consolación crier, envoya sa main gauche attraper le volant, et luttant avec la jeune femme qui ne savait plus où elle était, il finit par reprendre le contrôle du véhicule.

Pour le chauffeur de la camionnette, exit.

Dix secondes plus tard, le pick-up filait tout droit, sur l'autoroute déserte. Plus personne devant, et, loin derrière, des phares, des lueurs clignotantes. Immobiles. Très loin.

Circulation bloquée.

L'effet aveuglant du très confidentiel produit contenu dans ce type de « monnaies d'Herman » était sans danger pour l'œil humain, et il ne durait guère plus d'une quinzaine de secondes. Délai suffisant en l'occurrence, car au-delà du pont d'enjambement qu'ils venaient de passer, un panneau se matérialisait, indiquant El Quince.

Bingo !

Par-là, une voie secondaire devait permettre de rallier Guadalajara. De son côté, Consolación avait retrouvé la vue, et lâchant le volant pour désigner la sortie en question, le Guerrier intima :

— Prends par là.

Sans commentaire cette fois, la Mexicaine s'exécuta.

Un moment plus tard, et sans avoir été inquiétés, ils roulaient sur l'asphalte cahoteux d'une zone plus ou moins en friches et vaguement industrielle, où plusieurs directions s'offraient à une circulation éparse, mais régulière. On n'était plus très loin de Guadalajara, cité importante, à la fois touristique et affairiste. En revanche, ici, c'était la sinistrose. Terrains vagues, grillages, bâtiments rares et gris, quelques ruines également. Sans la moindre lumière.

Alors que le Guerrier cherchait un panneau indicateur, la jeune femme qui avait ralenti grommela :

— *No problema*. Je connais.

Pas de mots superflus. Les événements ne paraissaient pas l'avoir perturbée outre mesure, en revanche et malgré le chiche éclairage du tableau de bord, son regard reflétait une foule d'interrogations. Dont une au moins, qu'elle formula en l'observant de biais :

— Pendant la fusillade, je t'ai vu sursauter. Tu as écopé ?

Malgré la douleur qui persistait au niveau du thorax, le Guerrier avait presque oublié l'épisode. Il alluma le plafonnier, et ne trouvant aucune trace de sang sur ses vêtements, il se souvint de la chose qui l'avait frappé au moment des tirs ennemis, apparemment éjecté du vide-poches situé sous le tableau de bord. Ce dernier avait roulé sous son siège. Un objet métallique, assez lourd. Il le ramassa, le présenta à la lumière, esquissa une mimique étonnée. Une statuette. Apparemment en bronze ou en régule, fraîchement écornée d'un côté.

La Vierge Marie !

Consolación, qui l'observait toujours en coin, freina brusquement sur le bas-côté en s'exclamant :

— *¡ Santa Maria Madre de... !*

La suite lui restant dans la gorge, elle lâcha le volant, fit trois fois le signe de croix en répétant :

— *¡ Santa Maria !*

Cette fille ressemblait à un top model, elle jurait comme un charretier, et elle réagissait comme une grenouille de bénitier. Personnage intéressant. La balle qui l'avait écornée aurait tout aussi bien pu tuer Bolan tout net. Par bonheur également, outre son pare-brise percé de deux impacts situés trop haut, et sûrement quelques autres dans sa carrosserie, le pick-up n'avait pas l'air d'avoir trop souffert. En tout cas, son moteur tournait parfaitement, y compris au ralenti. Presque aussi silencieux que celui d'une... Soudain, Mack Bolan se figea.

Un son. Aigu, filé. Venu de...

Tel un ressort, le Guerrier pivota sur son siège, le MAC 10 instantanément pointé dans l'ouverture de la lunette arrière de la cabine. Incrédule, prêt à faire feu, il découvrit une forme sombre, recroquevillée sur le plancher du plateau. Recroquevillée... mais qui se tordait, et qui gémissait !

Le motard !

Le passager de la moto, avec ses cheveux clairs dépassant de l'arrière de son casque. Pas mort ! Pas éjecté non plus, malgré les

heurts violents subis durant cette course folle. Le brutal coup de freins destiné à éliminer la moto avait plaqué le corps contre le fond du plateau. Provisoirement invisible. Instantanément, l'Exécuteur digéra la situation : secteur discret, témoin potentiel, infos possibles, urgence absolue.

— Là-bas ! enjoignit-il à Consolación, qui freina brusquement.

Il indiquait une amorce de voie bordée d'herbes folles, située sur la droite, qui s'enfonçait entre une ligne de grillages et une série de murs à demi écroulés, à l'écart de toute circulation. Comme elle semblait ne pas comprendre, il ouvrit la portière, sauta à terre, fit un geste du pouce vers la lunette arrière en recommandant :

— Regarde un peu par là.

Indécise, elle finit par y risquer un œil, recula aussitôt la tête en grondant :

— ¡ *Puta de máricon !*

Le naturel revenait au galop. Les initiatives aussi. À peine après avoir entendu Bolan bondir sur le plateau du pick-up, elle redémarra, bifurqua sur le chemin indiqué. Le véhicule cahota sur le sol défoncé un instant, avant de stopper dans une sorte de renforcement, entre un muret de béton pourri et un monceau de déchets jetés en décharge sauvage. Accroupi près du motard qui se tordait toujours sur le plancher, et ramassant le gros automatique noir qui gisait à ses pieds, le Guerrier entendit la Mexicaine interroger de la cabine :

— ¡ *Esta bien, aquí ?*

— *Perfecto*, renvoya l'Exécuteur en considérant l'arme du motard.

Taurus 9 mm.

Au loin, des sirènes gémissaient. Pas l'air de vraiment s'éloigner. Si les GAFES avaient remarqué leur sortie de l'autoroute, s'ils leur tombaient dessus maintenant...

Se penchant sur le blessé, le Guerrier lui tourna doucement la tête, de manière à distinguer son visage sous le casque demi-jet. Dans la pénombre ambiante, il reconnut le jeune type qui l'avait bousculé aux toilettes de l'aéroport... et qu'il avait aperçu à travers les glaces de l'aérogare à l'instant de son contact avec Consolación, l'air de guetter leur sortie.

L'instinct, le sens de l'observation.

Les yeux mi-clos, la face ensanglantée, le motard semblait souffrir beaucoup. À cause du casque, difficile de connaître la gravité de la, ou des blessures, mais c'était sans doute ce même casque qui avait amorti la puissance des petites 4,7 mm blindées du Snake. En tout état de cause, l'urgence commandait, et, sans attendre, le Guerrier secoua le

blessé, l'obligeant à ouvrir un œil. Un seul. Paupières exagérément gonflées, l'autre demeurait fermé. Il semblait même qu'un peu de sang en coulait.

— Qui ? questionna-t-il à brûle-pourpoint, qui est ton patron ?

Il lui parut que le blessé levait sur lui le regard de son unique œil ouvert, puis ses lèvres remuèrent, un liquide sombre s'en échappa également, et Bolan l'entendit chuintier entre ses dents :

— /Do... dolor !

Pour ce qui était de la douleur, le blond devait être servi. Une, peut-être deux 4,7 mm, quelque part dans la tête, dont une qui semblait bien lui avoir sérieusement amoché un œil. Le Guerrier détestait la violence gratuite, et encore plus la torture, mais le petit salaud avait cherché à les tuer, et il fallait savoir.

— ¡ Pronto ! ajouta le Guerrier.

Le motard referma son œil, grailonna quelque chose d'indistinct. Bolan se pencha plus près, le secoua, insista de nouveau :

— ¡ Tu boss ! ¡ Pronto !

Il dut encore le bousculer un peu, avant que le blond n'articule enfin entre deux hoquets :

— ¡ Ca... Car... los !

Son œil se referma, tandis que sa bouche soufflait dans un flot de mousse foncée :

— ¡ Me... dico !

Puis il s'affaissa, sa tête casquée roula de côté, et il cessa de se tordre sur le plancher.

En voyage vers l'enfer.

L'instant d'après, le portable et le portefeuille trouvés sur le blond, puis son cadavre abandonné sur place, l'Exécuteur regagnait la cabine du pick-up. Sans se préoccuper du regard intrigué de Consolación tourné vers lui, il glissa le Taurus dans son sac de voyage, et tout en manipulant les touches du portable du motard, il pressa la jeune femme :

— ¡ Vamos !

Il était plus de 23 heures, il était en retard.

— C'est ici.

La façade du Quinta Real brillait de toutes ses lumières. Histoire de ne pas attirer l'attention sur les dégâts subis par le pick-up, Consolación l'avait stoppé à l'écart. Dans la pénombre de la cabine, son regard fixé sur Bolan accrochait les lueurs du tableau de bord. Un

regard fixe, incisif. L'air de fouiller en lui. Le moteur tournait au ralenti, la température était tiède et les échos nocturnes de Guadalajara les enveloppaient dans une toile de fond univoque. Assourdie. Complice. On aurait pu les prendre pour un couple d'amoureux, comme ceux dont on devinait les silhouettes enlacées dans l'ombre du parc tout proche, mais on était loin du compte. Le regard de la Mexicaine n'avait rien de tendre. Rien d'hostile non plus. Simplyment intrigué. Faisant allusion aux dégâts causés au pick-up par la bagarre, et sortant un gros rouleau de dollars de sa poche intérieure de blouson, Bolan déclara :

— Désolé pour tout ça.

Il allait déposer le rouleau de billets verts sur le tableau de bord, quand Consolación l'arrêta, précisa en lançant un regard vers les lumières du Quinta Real :

— *No problema*. Tout est réglé.

Sous-entendu, Hal Brognola. Ignorant la nature des accords secrets qui avaient été scellés entre le fédéral, la belle Mexicaine et son mystérieux correspondant par talkie-walkie, comprenant d'autre part qu'il était inutile d'insister, le Guerrier empoigna la sangle de son sac de voyage. Il déverrouillait sa portière pour sauter à terre, quand Consolación le stoppa :

— J'ignore qui tu es, dit-elle, je ne veux pas savoir ce que tu es venu faire ici, et on ne se reverra probablement jamais... Charlie...

Elle avait insisté sur le pseudo de Bolan, l'air pas dupe. Sa phrase un instant en suspens, une étrange lueur passa dans l'argent de ses yeux, et elle ajouta sur un ton ostensiblement neutre :

— Mais on a bien rigolé, tous les deux, ¿ *Verdad* ?

L'Exécuteur haussa un sourcil. Une fille, comme il n'en avait jamais connu. Après un bref temps mort lui aussi, il hocha la tête et répondit :

— *Verdad*.

Puis il sauta à terre, claqua la portière, et disparut au regard de Consolación. Peu après, il pénétrait dans le lounge du Quinta Real, et sans passer par la réception, il s'engouffrait dans un ascenseur, pour se faire directement déposer au 4^e étage, où il frappa à la porte numéro 44. Un temps mort, puis le battant s'ouvrit sur Hal Brognola. Par-dessus son épaule, Bolan découvrit une chambre de standing, vit deux silhouettes en arrière-plan, qui disparaissaient derrière une porte de communication. Gabarits imposants. Les baby-sitters du numéro Un du *Justice Department*. Tandis que ce dernier refermait dans son dos, le Guerrier déclara :

— J'ai été retardé.

— *I know*. Je sais.

Le fédéral s'embarrassait rarement de propos superflus, mais son ton à la fois bref et soucieux fit sourciller Bolan.

Il allait poser son sac près du fauteuil dans lequel il se préparait à s'asseoir, quand Hal Brognola le stoppa :

— Pas le temps. On s'en va.

L'Exécuteur tiqua :

— Où ?

— *Safe House* locale pour cette nuit, premier vol pour les States demain matin.

Mack Bolan crut avoir mal entendu.

— Quoi ?

Le fédéral le fixa dans les yeux, insista :

— Tu repars par le premier vol.

Il marqua un temps, et voyant le Guerrier rouvrir la bouche, il ajouta sur un ton sans appel :

— Urgence absolue.

CHAPITRE XIX

« Urgence absolue. »

La phrase de Hal Brognola résonnait encore dans le cerveau de l'Exécuteur, quand le fédéral enchaîna, l'air sombre.

— Je n'aurais pas dû te faire venir. Ce blitz est impossible.

La voix froide, l'Exécuteur questionna :

— Je peux savoir ?

— On vient de me prévenir. Les GAFES sont sur ton dos.

— Je sais.

— On ignore comment, avoua le fédéral avec un geste péremptoire, mais ils étaient au courant de ton débarquement probable, et ils t'attendaient.

— Je m'en suis aperçu, renvoya Bolan, mi-figue, mi-raisin. Il n'y avait pas que les GAFES.

— Cette fois, on marche sur un champ de mines, enchaîna le numéro Un du *Justice Department*. Les autorités mexicaines sont hystériques. Elles ne veulent pas nous voir dans le secteur. Leurs unités spéciales t'ont raté sur la N° 2, mais elles ne te lâcheront pas. Elles sont vexées. Ici, c'est le machisme qui règne, elles en feront un principe d'honneur. Ces mecs te coinceront forcément. Juste une question de temps. Ce sont des durs, ils ont des pouvoirs renforcés, et pour eux, tu es un électron libre dont ils ne savent rien sinon que nous t'avons envoyé en sous-marin. Ils ne discuteront pas. Et nous, enchaîna le haut fonctionnaire, on aura des problèmes. Le genre de *diplomatie litigation* auquel le Président ne souhaite pas être confronté.

— Bon, affirma le Guerrier. Mais tu ne m'as pas fait venir sans avoir quelque chose sur le feu. Qu'est-ce que c'est ?

Nouveau geste tranchant de Brognola.

— Rien d'important. Plus d'actualité. Magne. On dégage.

Sans faire mine de bouger, Bolan insista :

— Si ce n'est rien, et ça n'est plus d'actualité, tu peux me le dire. Juste par curiosité...

— Pas question. De toute façon, c'est insuffisant pour remonter la piste à temps.

— Il y a donc une piste, fit perfidement observer Bolan.

Contenant un mouvement d'humeur, Brognola soupira :

— Rien, je te dis. Rien que la trace d'un appel au numéro caché, associé à un simple prénom. Carlos. C'est tout.

Au Mexique, il y avait des milliers de Carlos. L'Exécuteur insista pourtant :

— Et encore ?

Secouant la tête comme s'il s'en voulait d'en avoir trop dit, le fédéral avoua de mauvaise grâce :

— Il s'agit du dernier appel extérieur, récupéré la nuit dernière à l'hôpital, par un ami médecin de mon amie de l'ambassade.

Une chaîne d'amis décidément très utiles. Intéressé, le Guerrier demanda :

— Récupérée comment, la trace de cet appel ?

— Sur la carte SIM de l'appareil d'un des *sicarios* qui ont abattu notre Honorable Correspond local hier soir en plein centre ville.

Une lueur polaire passa dans le regard minéral de l'Exécuteur.

— Votre H.C. ! C'est quoi, cette histoire ?

Il crut que son ami allait cette fois carrément l'envoyer sur les roses, mais quand on était le numéro Un du *Justice Department*, on savait dominer ses nerfs. Hal Brognola le prouva en désignant le vestibule et en proposant :

— La suite en route ?

Signe qu'il lâchait un peu de terrain. Il connaissait trop l'ex-sergent Miséricorde pour croire qu'il céderait aussi facilement.

— O.K., accepta Bolan en reprenant son sac de voyage. Va pour la *safe-house*.

— Un instant, tempéra le fédéral alors qu'il se dirigeait vers la sortie.

Tandis qu'il disparaissait derrière la porte de communication empruntée plus tôt par les baby-sitters, l'instinct du Guerrier lui criait qu'il tenait peut-être quelque chose. Émergeant dans le couloir, il sortit de sa poche le satellitaire qu'il emportait partout. Un appareil également made in Herman Schwarz, d'apparence quasi classique, dont la longue antenne surpuissante était coulée dans la masse du boîtier, et dont le complexe réseau multifaisceaux était calé sur plusieurs satellites américains. NASA, et N.S.A. Opérationnel à peu près partout sur la planète. Un numéro de code sur le clavier, une

sonnerie sous forme de bips, suivie d'un dé clic :

— *Yeah, Striker !*

La voix de Jack Grimaldi, sur fond de ronflement mécanique. Bref, Bolan interrogea :

— Tu es où ?

Petit rire sec sur le réseau, puis :

— Je déroule l'asphalte mexicain, mec ! Disons... entre Gaymas et Ciudad Obregon.

Une lueur sauvage passa dans les yeux de l'Exécuteur.

— O.K., dit-il. Alors, écoute bien.

Il avait à peine achevé son coup de fil et rempoché le satellitaire, quand Hal Brognola déboucha dans le couloir à son tour. Après un regard chargé de lourds soupçons, il entraîna Bolan en disant :

— Ils vont surveiller nos arrières.

Ils, les baby-sitters. Sécurité rapprochée, financée par le contribuable américain. Pour l'Exécuteur, une sacrée première !

Un moment plus tard, ils émergeaient sur le parking de l'hôtel, où un gros 4x4 Hummer attendait à l'écart, moteur tournant et codes allumés. Deux silhouettes à l'avant. Devant le 4x4, une berline Chevrolet grise, conducteur au volant. Pressé par Brognola, Bolan s'installa près de lui à l'arrière, remarqua la glace qui les séparait du chauffeur. Discretion assurée. La voiture démarra, aussitôt suivie par le Hummer. Sortant de sa poche une enveloppe, le fédéral la tendit au Guerrier.

— Ton billet d'avion. Embarquement demain 10 heures, à Don Miguel Hidalgo.

Sans commentaire, Bolan posa l'enveloppe près de lui, puis pressant Brognola à son tour, il s'enquit :

— Et alors ? La suite ?

Après une amorce de soupir, le numéro Un du *Justice Department* se laissa aller contre le dossier de la banquette, et commença :

— C'est une histoire tordue.

— Je vais tâcher de comprendre, renvoya Bolan, froidement ironique.

Puis il écouta. Très attentivement. Une histoire finalement pas si tordue que cela pour un pays comme le Mexique. Ici, rien n'était vraiment simple, mais à la fin de l'exposé du fédéral, le Guerrier avait parfaitement suivi. Restait une inconnue. Une question qu'il posa à brûle-pourpoint :

— Et Consolación, dans tout ça ?

Hésitation du fédéral, puis, de mauvaise grâce :

— Elle appartient à l'A.F.I.

Bolan sourcilla. A.F.I. signifiait *Agenda Fédéral de Investigación*. Une police d'élite, à vocation d'enquêtes sur l'ensemble du Mexique.

Consolación ! Police fédérale ! Maintenant, Bolan comprenait mieux la présence du petit arsenal contenu dans le cabas de la belle Mexicaine, en revanche, il ne voyait pas ce qu'elle venait faire dans cette galère. Devinant ses pensées, le fédéral ajouta :

— Elle agit en binôme avec son frère. Du moins, au plan privé.

— Comment ça, au plan privé ?

L'air de chercher ses mots, le fédéral expliqua :

— Disons... elle et son frangin sont un peu dans l'optique de ta... politique anti mafia.

Langage « diplomatique », mais suffisamment explicite pour le Guerrier, qui hésita pourtant :

— Tu veux dire qu'ils...

— *That's right*, coupa le numéro Un du *Justice Department*. Ils font ce que tu fais. En moins sanglant, mais ils n'en sont qu'à leurs débuts. Leur frère aîné, qui appartenait aussi à l'A.F.I. et qui enquêtait en immersion, a été torturé et assassiné il y a un an, par des tueurs du cartel de Guadalajara. La police ne les a jamais identifiés. Depuis, Consolación et son frère se sont juré de mettre la main sur les responsables du meurtre de leur frère, et de le venger.

On était au Mexique, pays du code d'honneur. L'Exécuteur s'étonna toutefois :

— Comment toi et cette fille...

— Par l'entremise d'une amie très chère, coupa derechef Brognola. Autrefois analyste au desk Amérique latine de Langley, aujourd'hui en poste à notre ambassade de Mexico.

Une analyste de la C.I.A. Probablement actuelle H.C. locale de l'Agence, voire officier traitant. À la mine du fédéral, on subodorait quelques rapports extraprofessionnels entre eux.

— Comme beaucoup de gens dans nos administrations, reprit Hal Brognola, elle en sait beaucoup sur toi, et connaissant mon cursus... et les soupçons qui ont pu peser sur moi à ton propos à une certaine époque, il a suffi de cet attentat de la nuit dernière sur la personne de mon H. C...

— Pour qu'elle pressente la suite, coupa à son tour l'Exécuteur. C'est-à-dire, mon éventuel débarquement dans le secteur.

— À un détail près.

— Genre ?

— Elle n'était pas la seule à y croire.

— Mais encore ?

— Une rumeur. Genre radio moquette, qui lui est arrivée aux oreilles, à peu près en même temps, justement à propos de ton possible débarquement. Coup de fil anonyme. Hier, aux autorités compétentes.

Bizarre, bizarre. Une nouvelle inconnue, et une question qui n'aurait peut-être jamais de réponse. Ici plus qu'ailleurs, la nébuleuse du Crime organisé semblait impénétrable.

— Et consciente du climat local de quasi guerre, ton amie très chère t'a proposé les services du binôme fraternel.

— *Right*, répéta le fédéral. Pour te couvrir en cas de besoin, de manière à ce que tu arrives jusqu'ici à coup sûr et que je puisse te remettre dans le premier avion.

Escorté même contre son gré, le cas échéant. On ne résistait pas à une injonction de la police, fût-elle en jupons. Cette fois, l'Exécuteur avait tout saisi, la boucle était bouclée. Mais pas exactement comme il l'entendait. Sortant alors de son sac le portable du jeune *sicario* blond de la moto, il en activa la messagerie, le plaqua d'autorité contre l'oreille de son ami en recommandant :

— Écoute ça.

Surpris, Hal Brognola leva un sourcil, mais déjà, une voix enregistrée sur messagerie résonnait dans l'écouteur :

« C'est Carlos, ducon ! C'est quoi cette merde de répondeur ! T'as oublié ? Tu dois rester dispo pour moi ! Toujours dispo ! Alors, t'as intérêt à rappeler *pronto* ! J'ai un boulot pour toi, ton frangin et tes connards de cousins. Très urgent ! »

Stupéfait, le fédéral tourna la tête vers Bolan, et tandis que ce dernier ôtait le combiné de son oreille, il interrogea :

— Qu'est-ce que c'est ?

— À mille contre un, il s'agit de *ton* Carlos.

En quelques mots et tandis que les lumières de Guadalajara défilaient derrière les glaces de la berline, le Guerrier résuma les événements, sortit également de son sac de voyage le permis de conduire trouvé dans le portefeuille du motard blond en commentant :

— Il s'appelait Arsenio Requén, et, de toute évidence, lui et son pilote étaient des *sicarios* à la solde de *notre* Carlos.

Il avait nettement appuyé sur le mot « notre », pour bien marquer le lien. Pianotant de nouveau sur le clavier du portable, il précisa encore en présentant l'écran allumé au regard de Brognola :

— Et ça, c'est le dernier numéro appelé par l'Arsenio Requén en question... avec le nom du correspondant inscrit en toutes lettres. Carlos.

Le fédéral esquissa une moue pincée, regardant sans le voir le feu rouge qui venait d'arrêter la Chevrolet. Il avait compris. Mais avant même qu'il n'ouvre la bouche, Mack Bolan proposa :

— Et si tu appelais ton... amie très chère, pour qu'elle appelle mon amie très chère Consolación ?

Brognola tiqua :

— Pourquoi ?

Bolan allait répondre, quand Brognola soupira :

— O.K. !

Il avait compris. Les flics de l'A.F.I. avaient évidemment le moyen d'identifier et de « loger » l'abonné d'un numéro de téléphone. Pour l'Exécuteur, l'opportunité de remonter la piste. Exactement ce que Brognola souhaitait éviter à tout prix. Toujours le risque de *diplomatie litigation*. Contenant une sorte de grognement étouffé, le fédéral gronda :

— Sacré fils de...

Le numéro Un du *Justice Department* marqua un temps, gronda de nouveau :

— Pas question !

— *No problem*, renvoya le Guerrier, flegmatique.

Le feu était toujours au rouge. Reprenant l'enveloppe du billet d'avion, il la posa délicatement sur les genoux de Brognola, puis, saisissant à la fois l'anse de son sac et la poignée de sa portière, il s'éjecta dehors en lançant à son ami :

— Je laisse mon phone open. *Ciao*.

Puis il disparut dans la nuit.

CHAPITRE XX

La gifle avait claqué si fort que le léger ronronnement des brûleurs du tunnel de cuisson fut une seconde occulté par son écho. Dans l'éclairage fluo du grand atelier aux rayonnages chargés de poteries, les six *custodios* considéraient la scène avec des regards froids. Des punitions de *putas*, ils en avaient déjà vu des dizaines. Au pied du plateau de cuisson et penché sur la fille, le colosse moustachu en costume bleu clair hurla :

— ¡ *Especie de puta de mierda !* Qu'est-ce que tu croyais ! Que je sais pas compter ? Que tu peux mettre le doigt dans le fion de Carlos ? Que tu peux me baiser comme tes *coños* de clients ?

La énième gifle atterrit sur le nez de Carola. Si violemment qu'on entendit nettement le craquement qui l'accompagna quand l'os éclata. La jeune *chicana* poussa un cri aigu, s'écroula sur le béton crasseux, se recroquevilla dans la position du fœtus en gémissant dans un flot de sang :

— ¡ *Piedad ! ¡ Piedad !*

Andrès Balsero était au bord de l'orgasme. Il aimait tellement cogner sur les filles qu'il sentait son plaisir sur le point d'exploser. Il adorait aussi faire ça devant ses *custodios*. Une demi-douzaine de *canallas*, de voyous des *barrios* du Nord, qu'il avait recrutés pour leurs formidables facultés de violence. De vrais petits fauves, qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Comme le groupe de choc, qu'il avait constitué sur ordre de don Navaja. Pour le cas où un jour, Julio Merced, le *jefe* actuel du plus important *cartelito* de Guadalajara aurait la mauvaise idée de relancer les hostilités contre Sinaloa. Une sorte de cinquième colonne, composée de *chachos*, eux-mêmes issus des réserves de choc de Joaquín Guzman, le précédent *jefe* de Sinaloa. Un groupe bien entraîné, armé de MAC 10, de M.P. 5K et de « cornes de bouc », le nom local du F.-M. Kalachnikov. Unités extrêmement discrètes, en totale immersion dans la communauté des *barrios*, toujours en état d'alerte, immédiatement opérationnelles sur simple coup de fil à leur *teniente* Raimondo. Toujours aux ordres. Discipline due au colossal physique de Balsero, à sa rogne permanente, au Taurus 9 mm guilloché à l'argent et la crosse incrustée d'or destiné

aux exécutions sommaires, à son plaisir évident d'infliger la torture et la mort. Mais leur respect tenait également à ses rapports directs avec don Navaja. Tous le savaient, il suffisait à celui qu'ils appelaient Carlos de donner une mauvaise opinion de l'un d'eux au *jefe* pour que ce dernier s'occupe parfois personnellement de l'affaire, dans les cas les plus graves. À sa façon.

Avec sa navaja.

Par deux fois déjà depuis leur entrée dans le clan, Balsero et ses *custodios* avaient dû se rendre à Mazatlán pour assister au rituel. Une exécution si rapide qu'ils avaient à peine eu le temps d'intercepter le geste de don Navaja. Résultat pour le « puni », un front de licorne, avec le manche du poignard en guise d'appendice cornu. Avec aussi un peu de sang, mais pas trop. Os frontal et cerveau traversés d'un seul coup, mort instantanée. Du travail d'artiste.

Andrès Balsero aurait bien aimé être comme ça, mais il était trop nerveux. Chez lui, la rage l'emportait toujours sur le raisonnement. Il aimait trop la violence. Beaucoup de sang, beaucoup de coups, beaucoup de souffrances. Sa marque à lui. Or, cette nuit, il était plus que nerveux, vraiment en rage. Parce que ses gars avaient eu beaucoup de mal à mettre la main sur cette sale pute de Carola. Planquée. Elle savait ce qui l'attendait. Il était plus de 2 heures du matin, et Andrès Balsero détestait devoir quitter le Trinidad en pleine affluence. À l'heure où ces cons de touristes commençaient à dépenser sans compter. Mais quand Baldo, le chef de son équipe, lui avait annoncé au téléphone qu'ils avaient la fille, il avait ordonné qu'on l'amène ici. Une de ces mini entreprises vivant du tourisme, qu'il avait pu monter grâce aux subsides de don Navaja. De gros subsides. Prime de risques, en quelque sorte. Parce qu'ici, c'était le fief d'un autre cartel. Et même si un pacte de non-agression tacite existait entre les deux organisations, ça ne le protégerait pas s'il était découvert. Question de principe. Bosser pour deux camps à la fois, ça se payait souvent cash. Trois balles dans la tête. Par ailleurs, il devait sans cesse faire preuve de zèle à l'égard du *jefe* de Sinaloa. Prouver sa fidélité en toutes circonstances. Surtout ce soir, après ce qui s'était passé tout à l'heure, sur l'autoroute n° 2. Un truc d'autant plus inquiétant que les infos télé s'étaient montrées plutôt avaries de détails. On savait seulement qu'une violente fusillade avait eu lieu au cours d'une course poursuite, que le conducteur d'une camionnette et son passager étaient morts carbonisés dans l'incendie de leur véhicule, que le pilote d'une moto s'était tué accidentellement dans l'action, que certains témoins avaient évoqué la présence d'un passager sur cette même moto, mais qu'il avait disparu depuis.

Deux pilotes de motos à sa solde, tués par « accident », en vingt-

quatre heures !

Depuis les infos, sans nouvelles d'Arsenio, le *sicario* passager de la moto, et dans l'ignorance de ce qui s'était passé, Andrès Balsero n'était pas tranquille. D'autant qu'en plus, il ne connaissait rien de la « cible ». Une cible désignée par un simple cliché de portrait-robot, et dont le *jefe* de Sinaloa ne lui avait rien dévoilé.

Une cible, apparemment ratée.

Tout ça était très préoccupant. Don Navaja détestait les échecs. Andrès Balsero allait devoir se racheter. Très vite. Marquer le coup. Un rachat auquel cette pouffiasse allait participer.

Le doubler ! Lui !

Depuis quelque temps, cette salope le doublait sur le nombre de ses passes. Elle gardait le fric. Cette conne ignorait qu'elle était surveillée, qu'il savait tout d'elle... et sur ce con de dealer à la petite semaine qui la baisait contre une sniffette de temps à autre. Andrès Balsero savait tout, sur tout son cheptel, à la fois de putes et de dealers. Il avait des mouchards sur tout le circuit.

Lui faire ça à lui !

Dans un regain de rage, il assena un nouveau coup de pied à la fille, s'écria :

— Où il est, le pognon, pouffiasse ?

Pas de réponse. Rendu fou de rage par cet affront devant ses *canallas*, Andrès Balsero se pencha, empoigna la fille par la ceinture de sa mi-jupe en jean, la hissa d'une seule main sur le tapis roulant en mailles d'acier du long tunnel de cuisson. La ceinture craqua, la jupe se déchira au niveau de son zip arrière, découvrant deux fesses séparées par le fin nylon cramoisi d'un string très minimaliste. Indifférent au spectacle, Andrès Balsero envoya sa pogne vers le tableau de commandes du tunnel, en enfonça un des boutons. Rouge. Lancement de cuisson. Aussitôt, le ronflement des lignes de brûleurs dissimulés dans la machinerie se fit plus net. Sous son autre main, la *chicana* essayait de se dégager. Sans succès. Elle supplia de nouveau :

— ¡ *Piedad* !

— Ta gueule ! Dis-moi où est le fric, ou je te fais rôtir !

— Je... Je l'ai plus ! renifla la fille. Je l'ai... je l'ai... donné !

— Donné à qui, sale pute !

Pas de réponse. De son autre main, le colosse enfonça un deuxième bouton. Marqué d'une flèche, pointe dirigée vers le haut. Le tapis à mailles vibra légèrement, commença à rouler lentement. La fille se mit à hurler, à ruer. Elle avait compris. Elle allait cuire dans le four à poteries ! Dans la panique, elle se mit à vomir, puis, entre deux

spasmes, elle haleta, à bout de souffle :

— *¡ Es Benito ! ¡ Es Benito !* C'est... c'est lui ! C'est lui qui a l'argent !

Du fond de sa panique, Carola s'en voulut aussitôt.

Parce que Benito le dealer, elle l'avait dans la peau.

Il était presque 2 heures du matin, quand l'Exécuteur ouvrit les yeux sans raison apparente. Rien que cette faculté, propre aux habitués des situations clandestines. La chambre du motel où il avait fini par atterrir après une brève course en taxi sentait le tabac froid, et le désinfectant.

Établissement assez minable, situé à la périphérie sud-ouest, en bordure... de l'autoroute n° 2. Mais ici, il n'avait eu qu'à offrir un confortable pourboire au gardien de nuit, à la place de son passeport, pour obtenir un lit et une douche. Pas de dollars. Trop dangereux dans sa situation. Des pesos, tirés à un distributeur situé sur son parcours. Depuis, son petit arsenal entièrement opérationnel, il attendait dans la pénombre. Tranquille, au moins jusqu'au matin. En principe. Tout à l'heure, Hal Brognola l'avait laissé partir pour ne pas faire de vagues, mais Bolan le savait, il allait réagir. D'une manière ou d'une autre. En tout cas, son blitz local s'annonçait plutôt compliqué. Il était venu jusqu'ici pour exécuter un certain Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano, dernier maillon de la chaîne tenue à l'autre bout par Alfonso Rosario, feu le boss de South Tucson, et il comptait bien y parvenir. Malgré toutes les embûches qui pointaient à l'horizon.

Malgré les commandos GAFES, malgré...

La sonnerie satellitaire ! Brognola !

Instantanément mobilisé, Mack Bolan attrapa le téléphone, décrocha, jeta :

— *Yeah.*

Un léger bruit de fond, puis :

— Mack ?

Bolan se figea. La voix ! Consolación ! Qui l'appelait par son vrai prénom ! Incrédule, il répondit pourtant sur un ton neutre :

— Ça dépend.

— *Es me. Consolación.*

— *Si*, renvoya Bolan sur le même ton.

Hal Brognola avait effectivement réagi. Lui seul avait pu fournir son numéro de satellitaire à la Mexicaine... ainsi que sa véritable identité. À moins que... Quoi qu'il en soit, numéro de portable oblige,

le fédéral avait bel et bien décidé d'agir, mais par la bande. Seule façon pour lui de tenter d'éviter un *diplomatie litigation* à l'administration U.S. Confirmant l'analyse, Consolación déclara :

— On m'a dit ce que tu voulais savoir, et on m'a donné ton numéro.

— Alors ?

— Carlos, alias Andrès Balsero. Abonné à la compagnie Telcel.

Bingo !

Telcel, une des trois ou quatre compagnies mexicaines de téléphonie mobile. Galvanisé et toute torpeur envolée, Bolan se redressa sur le lit. Oubliant le brûlant réveil de son plexus meurtri, il questionna :

— On a une adresse ?

— Tu es motorisé ?

— Non.

— Bon ! Attrape un taxi et rejoins-moi.

— Où ça ?

— Tlaquepaque. Tu connais ?

Instantanément, la carte de la région mémorisée quelque temps plus tôt se dessina dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur. Tlaquepaque, agglomération de la banlieue de Guadalajara, à une portée de canon au sud-est. Site touristique, spécialité, la poterie.

— Je vois, dit-il.

— Je t'attends à l'angle de la calle Independencia. La rue piétonne, à proximité du Jardin Hidalgo. Fais vite.

Clic. Communication coupée.

Déjà debout, Bolan sauta dans sa combinaison de combat, et, l'instant d'après, son sac de voyage à l'épaule, et un imper discret sur le dos, il quittait le motel. Pas sûr d'y revenir.

Restait à trouver un taxi.

— ¡ *Hola, Benito !*

Le jeune dealer se retourna, surpris. Il ne les avait pas entendus arriver dans son dos. Dans cette ruelle où après chaque deal il venait prélever une nouvelle dose dans sa cache personnelle, il faisait si sombre qu'il ne vit d'abord que deux silhouettes en ombres chinoises. Puis un briquet claqua, une flamme éclaira une cigarette au coin d'une bouche, et une face en lame de couteau.

Baldo. Le chef des *custodios* de Carlos.

— Le boss veut te voir, intima le *custodio* en éteignant son briquet. Maintenant.

Benito Carvadés sentit aussitôt son estomac se crispier. Ce soir, Carola l'avait appelé sur son portable. Elle n'était pas tranquille, et n'était pas sortie bosser. Depuis, plus rien. Et maintenant, ces deux-là, apparus comme par magie dans cette ruelle.

Durant un quart de seconde, il songea à détalier, mais un frémissement derrière lui l'arrêta. Un bref regard de côté lui ôta alors toutes ses illusions. Fermant l'autre issue de la ruelle, deux autres silhouettes. D'abord, il se dit qu'il était foutu, puis il se calma. Pas de panique. Restait une solution. Discuter.

Tout mettre sur le dos de cette conne de Carola.

CHAPITRE XXI

— *Trescientos cincuenta, señor.*

En l'absence de compteur, Mack Bolan ignorait si c'était le bon prix pour une telle course, mais à cette heure, il n'avait pu trouver que ce taxi, plus ou moins en maraude aux abords du motel. Il paya sans discuter, attrapa son sac de voyage, sauta à terre, fut surpris par l'air frais. À Guadalajara, les nuits n'étaient pas toujours « tropicales ». D'ailleurs la saison touristique était encore loin. La rare circulation, et les pavés déserts de la rue piétonne, très fréquentée en saison et même tard dans la nuit en faisaient foi. Le taxi repartait tout juste, quand un gros 4x4 sombre jaillit d'une rue transversale, une main s'agitant à la portière du conducteur.

— *¡ Pronto !*

Consolación. En deux bonds, le Guerrier fut à bord, et tandis que la jeune femme redémarrait sur les chapeaux de roues, elle s'exclama :

— *¡ Puta de mierda !*

Bolan se retrouvait en terrain connu. Il hasarda :

— *¿ Problema ?*

— Ce *hijo de puta* a quitté son putain de night-club sans prévenir ! Heureusement, enchaîna-t-elle en désignant le talkie-walkie posé sur la console centrale, ma... couverture a pu lui filer le train.

— Tu parles de ton frère ?

Coup d'œil de côté de la Mexicaine qui constata simplement :

— Ah. Tu sais déjà.

— Ah, parodia Bolan. Comme tu sais déjà aussi.

Il faisait allusion à son vrai prénom quelle avait prononcé plus tôt au téléphone. Sans quitter la route des yeux cette fois. Consolación avoua :

— J'ai une bonne mémoire visuelle. J'avais déjà ma petite idée avant ton arrivée, et je n'ai eu qu'à consulter nos archives pour dégotter ce portrait-robot de toi qui circule un peu partout.

— Hum, fit l'Exécuteur. Il n'est pourtant pas très ressemblant...

Puis, allant à l'essentiel, il demanda :

— Tu me briefes ?

— Facile. Ton Carlos tient une boîte de nuit dans le carré branché de la ville, plus quelques affaires commerciales, toutes liées de près ou de loin au tourisme. Mais, en fait, il est surtout un des trois ou quatre gros dealers et maquereaux qui se partagent la ville. On estime son cheptel à une vingtaine de revendeurs de dope, et à autant de filles. Putes de bases, call-girls, escorts etc. On le soupçonnait depuis longtemps de tremper également dans l'organisation de contrats pour le compte des caïds de la cité, et le rodéo de l'*autopista* semble nous donner raison.

Bien vu. Le Guerrier insista :

— Et maintenant, quel est le programme ?

— C'est quoi, ton programme à toi ?

Le jeu de la vérité. Lapidaire, l'Exécuteur résuma :

— On trouve ce Carlos, je le cuisine, j'apprends qui l'a chargé de me faire tuer, je le fais taire, et je vais effacer celui qui veut ma mort.

On ne pouvait être plus explicite.

— Hon, hon, fit la Mexicaine, songeuse. Tu as une idée du personnage ? Je veux dire, le commanditaire de... ta mort ?

— Possible, répondit Bolan, évasif.

Dans la foulée, il s'enquit :

— Si je comprends bien, ton frère a réussi à garder le contact avec notre Carlos, et on le rejoint sur place.

— *Si*, hésita Consolación. *Pero...*

Bolan tiqua.

— Mais ?

— Mais... Enrico a bien gardé le contact, mais il ignore lui-même où il est exactement.

Désignant le talkie-walkie, elle enchaîna :

— Il était prévu qu'il me guide par radio, mais apparemment... il parle d'une zone industrielle, quelque part au nord. Avec la nuit et dans son souci de ne pas se laisser semer, il a perdu ses repères. Résultat...

— *No problème*, coupa l'Exécuteur.

Déjà, il ouvrait son sac de voyage. À l'intérieur, entre autres gadgets mortels, le Spook. L'espion. Petit P.C. portable, contenant le dernier logiciel mis au point par le génial Herman Schwarz. Un matériel Hi Tech hyper confidentiel, qui lui avait été très utile lors d'un de ses derniers blitz, à Cuba. Tandis qu'il s'affairait, il y eut un

chuintement dans le talkie-walkie, et la voix masculine déjà entendue sur l'autoroute résonna dans l'habitacle :

— ¡ *Tigre por Pantera ! ¡ Tigre por Pantera...*

Ralentissant à peine, Consolación répondit :

— ¡ *Escucho, Tigre !*

— Bingo ! fit encore la voix. Je sais où on est ! Alors, écoute bien...

Alors, le Guerrier referma son sac. Enfin... pas complètement.

— ¡ *Puta de máricón de mierda !*

Frémissante, la voix d'Andrès Balsero avait une nouvelle fois couvert le souffle ronronnant des brûleurs de gaz du tunnel de cuisson. Blême de rage, l'homme de paille local du *jefe* de Sinaloa envoya un coup de pied dans le ventre de Benito Carvadés. Recroquevillé sur le béton sale de la manufacture de poteries, pieds et poings liés dans le dos, la face déjà gonflée, bouche éclatée et un œil fermé par les coups, le dealer bavait son sang en haletant :

— Ce n'est pas moi ! Je voulais pas ! C'est elle !

Tassée au pied du tapis roulant, les membres également entravés et sa jupe déchirée descendue sur ses pieds, la jeune prostituée eut un hoquet de saisissement. Les yeux exorbités, du rimmel plein la face et son nez éclaté saignant toujours, elle faillit dire quelque chose, ne put qu'émettre une sorte de chuintement entre ses lèvres pleines de sang, avant de détourner les yeux. Résignée, écœurée. Secouant lentement la tête avec un air de fausse commisération, Carlos-Balsero envoya un autre coup de pied dans la carcasse du minable *canalla* en s'écriant :

— En plus, t'es qu'une sale merde de couille molle !

Dans un regain de furie, le colosse envoya sa main sous sa veste, la ressortit armée d'un gros automatique. Le Taurus 9 mm. Le temps d'une seconde, les reflets or et argent de ses incrustations accrochèrent la lumière des fluos, puis le canon plongea vers les jambes du dealer, tressauta dans une détonation assourdissante. Genou droit explosé, son sang giclant tout autour de lui, Benito Carvadés donna l'impression de décoller du sol, tant son sursaut fut violent. Il ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit sur un souffle bruyant, qui se mua en une sorte de jappement aigu. Assenant un coup de pied dans la jambe blessée, le colosse attendit la fin d'une série de hurlements bestiaux, interrogea d'une voix quasi hystérique :

— Et le fric ! Où il est, le fric ?

Livide, trempé de sueur, le regard fou et visiblement près de la syncope, le *canalla* haleta :

— Je... je l'ai plus ! *Pero...*

— Tu l'as plus, hein ? Tu les as bouffés, mes beaux *dineros*, sale con !

— Je... je vous les rendrai ! gémit Benito Carvadés en bavant de souffrance. Je jure que...

— Pas la peine, gronda Andrès Balsero en se calmant brusquement. Pas la peine. Je vais me payer sur la bête.

Disant cela, il avait attrapé le jeune pourri par la ceinture, et, contrairement à celle de la jupe de sa copine, celle-ci résista parfaitement. Incrédule, tremblant de douleur et couinant sans discontinuer, Benito Carvadés se retrouva sur le tapis roulant métallique, et quand il vit le pouce du colosse enfoncer le bouton rouge du tableau de commandes, quand le tapis frémit sous lui avant de se mettre à avancer lentement, il réalisa.

L'horreur absolue !

Son hurlement résonna si fort sous les structures métalliques du toit de l'atelier qu'il couvrit entièrement le grondement des rampes de brûleurs soudain poussés pleine puissance.

Il allait griller vif !

— ¿ *Patron ?*

Julio-Amado Merced détestait être dérangé pendant ses parties de poker. Surtout quand il touchait une telle main Quinte royale, possible par les deux bouts.

— *Disculpe, patron. Es muy importante.*

Julio-Amado Merced faillit envoyer son *jefe custodio* au pelotes, mais, autour de la table, les quatre autres joueurs avaient suspendu leurs gestes, levant sur lui des regards aux expressions diverses, mais toutes respectueuses. Depuis l'arrestation en 1989 de Félix Gallardo, le *jefe* du puissant cartel de Guadalajara, et l'éclatement de ce dernier en *cartelitos*, son *teniente* d'alors, Julio-Amado Merced avait naturellement repris le flambeau, contrôlant avec plus ou moins d'autorité les trois autres familles régnautes. Après quelques échauffourées qui avaient fait des dizaines de victimes, plus quelques exécutions sommaires de petits chefs concurrents, Merced avait réussi à imposer sa loi, et aujourd'hui, les hostilités semblaient reléguées au placard pour un moment À l'oreille de Merced, son *jefe custodio* insista :

— C'est le capitaine Gomez, patron ! Au téléphone. Il dit que c'est très urgent !

Le capitaine Gomez. La taupe de Merced chez les GAFES. Ernesto Gomez ne se manifestait jamais pour rien. Instantanément la relation

entre les événements de la veille, ceux de ce soir et l'appel du capitaine Gomez fit tilt dans l'esprit du *jefe* de Guadalajara. Plaquant ses cartes face cachée sur le tapis de jeu, il arracha littéralement le portable de la main de son garde du corps, et, quittant la table, il s'isola tout au fond de la pièce en soufflant dans le combiné :

— Du nouveau, *capitán* ?

— *Si*, répondit une voix dans l'écouteur. *Si*, don Julio. *Hay un problema*.

— *¿ Entonces ! s'impacienta le jefe.¿ Qué problema ?*

Un temps mort dans le combiné, puis :

— Le problème, don Julio, c'est qu'il y a un caillou dans votre chaussure.

Julio-Amado Merced fronça ses épais sourcils noirs. Dans le langage de son univers, un caillou dans sa chaussure, ça voulait dire, un problème... très irritant.

— Tu as eu tort, *máricón* ! Vraiment tort de faire ça.

La voix du colossal Andrès Balsero était à peine audible, dans le concert de hurlements de panique. On l'avait à peine entendu, pourtant, il n'avait plus du tout l'air en colère. Sous ses épais sourcils noirs, son regard charbonneux luisait d'un éclat nouveau en suivant la progression du tapis roulant. Comme chaque fois en pareille situation, le plaisir montait en lui en vagues successives. Une jouissance qui atteindrait son apogée quand le deuxième corps saucissonné sur les mailles en acier disparaîtrait sous la partie couverte du tunnel de cuisson. C'est-à-dire très bientôt. Car déjà, le premier corps entravé y arrivait.

Celui de Carvadés.

Le premier sacrifié. Ruant elle aussi dans ses liens et hurlant à l'unisson de son copain, la petite pute le suivait de près. Une progression lente, mais inexorable. D'ailleurs...

— *¿ No ! ¿ No ! ¿ Piedad ! ¿ Pied... !*

Les supplications de Benito Carvadès se transformèrent en un hurlement sauvage. Exactement à l'instant où il disparaissait dans le tunnel. Exactement à la seconde où le haut de son corps fut mordu par les premiers souffles de feu des rampes de cuisson. Une clameur assourdissante, qui couvrit les cris de Carola et qui fit presque mal aux oreilles d'Andrès Balsero. Pourtant, alors qu'une odeur de brûlé commençait à s'élever, il perçut nettement l'étrange succession de sons qui suivit. Déchirants. Détourné de la contemplation du corps gesticulant de Carola qui allait disparaître à son tour dans le tunnel

incandescent, il tourna la tête, eut l'impression de délirer.

Trois de ses soldats se tordaient au sol en hurlant, tandis que les autres s'égayaient en tous sens, sortant en catastrophe leurs armes de sous leurs blousons ! Incrédule, le colosse marqua une brève hésitation, vit le sang qui s'étalait par terre autour de ses *canallas*. Sans comprendre ce qui arrivait, mais ses réflexes agissant pour lui, il bondit en arrière et releva le canon du Taurus 9 mm, à l'instant précis où la forme noire apparaissait dans son champ de vision, brandissant un court P.-M. Une silhouette athlétique, une face granitique, un regard de glace. Ne réalisant toujours pas ce qui se passait exactement, son index resta immobile une demi-seconde de trop sur la détente du Taurus. Comme dans un cauchemar, il aperçut une deuxième silhouette sur sa droite. Fine. Élançée, crinière frisée. Féminine. Tandis qu'un autre de ses trois derniers *custodios* s'écroulait sans avoir eu le temps d'ouvrir le feu, Balsero encaissa un choc terrible dans l'épaule droite. Il recula de deux pas, une douleur atroce lui cisaila la totalité du bras. Tandis que l'odeur de brûlé devenait insupportable, il voulut redresser le canon du Taurus, son index enfonça la détente et son poignet tressauta au départ du coup. En vain, sa balle se perdit dans le vide, l'arme échappa à son poing, tomba lourdement au sol, alors qu'en même temps, l'unique scénario possible s'imposait à lui.

Le type en noir ! Le portrait-robot envoyé par Navaja !

L'Exécuteur !

À cet instant, un hurlement dément résonna à l'extrémité du tapis roulant. Carola. L'entrée dans le tunnel. Dans deux secondes. Tout en même temps, l'homme de paille de Navaja vit le corps de la prostituée arriver à la limite fatale, et la fille à l'épaisse chevelure se ruer vers le tableau de commande de la machinerie. Dans sa précipitation et le temps d'une parcelle de seconde, sa trajectoire coupa la ligne de vision du balèze en noir. L'erreur. L'opportunité. Malgré la douleur, le Mexicain tenta sa chance. Bondissant de côté, il plongeait, sous le seul abri accessible. Le bâti métallique du tapis roulant. Il y arriva, en même temps qu'une balle ricochait sur le béton. Puis d'autres détonations se succédèrent, accompagnées de cris. Un *custodio* survivant. Peut-être deux. Comme un fou, Balsero avait plongé sa main gauche dans sa poche de veste. Il en sortit un portable, qu'il manipula fiévreusement, tandis que, quelque part, d'autres coups de feu résonnaient encore.

Des fauves, ses soldats ! Des braves !

Puis une rafale. Deux. Et, au-dessus de lui, le brusque arrêt du tapis roulant.

Dans le portable, une sonnerie. Deux... trois...

— ¿ Diga ?

La voix de Raimondo ! Ensommeillée. Andrès Balsero se mit à hurler dans l'appareil. Une succession de mots précipités, puis très vite :

— ¡ La manufactura ! ¡ Pronto ! ¡ La manufac...

— ¡ No moverse !

La voix. Glacée. Sinistre. Sur sa gauche, la silhouette noire. Accroupie, bras tendu vers sa tête. Avec ce contact sur la tempe. Brûlant. Et au-dessus, un chuintement bizarre. Et une autre voix, nasillarde. Comme sortie d'un talkie-walkie :

— ¡ Cuidado Pantera ! ¡ Cuidado ! Attention ! ¡ Huele malo ! Ça sent mauvais ! ¡ Muy mal...

La suite fut balayée par un vacarme. Des chocs, des cris, et soudain, l'enfer.

CHAPITRE XXII

— Mack ! Attention !

La voix de Consolación. Tout en plongeant au sol, l'Exécuteur avait juste eu le temps de stopper le tapis roulant. Près de lui, tassé sous la structure métallique, au milieu d'un fatras de poteries cassées près d'une série de tuyaux, le grand Mexicain en costume qu'il venait de blesser s'écria :

— ¡ *Hijos députas* !

Le colosse décrit par Consolación durant le trajet. Andrès Balsero, alias Carlos. C'était visiblement un mauvais. Malgré sa blessure qui bloquait son bras droit et sa clavicule explosée. La veste rouge de sang. Esquivant son coup de pied de justesse, le Guerrier lui expédia la crosse du MAC 10 fourni par la Mexicaine en pleine face. Cela craqua, et la tête du furieux partit en arrière, son nez transformé en fontaine. Simultanément, Bolan avait aperçu l'ombre. Surgie juste au-dessus, brandissant un court P.-M. MP5K, canon pointé sur lui. Réflexe foudroyant, roulade de côté. Dans le poing du Guerrier, le MAC 10 s'était déjà redressé, et son index avait pressé la détente. À peine. Mini rafale. Quatre ogives de 9 mm, qui cueillirent l'assaillant en contre-plongée, lui ravageant l'abdomen.

Catapulté en arrière et envoyant du sang partout, le type bascula, mais son index avait lui aussi enfoncé la détente de son arme. Une longue rafale, qui fit sauter du béton et des éclats de poteries à quelques centimètres de la tête de Bolan. Il entendit un cri, vit du coin de l'œil la colossale carcasse de Carlos sursauter violemment. Touché. Affreuse grimace, gémissement sourd, du sang coulant au niveau de sa ceinture. Fixant le Guerrier de ses yeux charbonneux, il grinça, mauvais :

— T'es cuit, *hijo... de puta* ! Je... je sais pas ce... ce qu'ils foutent ici, mais ces mecs, c'est... l'équipe de...

Il semblait souffrir beaucoup. Intrigué, le Guerrier le secoua :

— L'équipe de qui ?

Nouveau regard assassin du colosse, qui lâcha dans une plainte mal contenue :

— L'équipe de... de Merced, *coño* ! Le... le big boss... du secteur !

Le cartel de Guadalajara entraînait dans la danse ! Pas bon du tout ! Mal armé pour affronter ce type de conflit. Toutefois, l'Exécuteur ne s'inquiétait pas pour lui, mais pour Consolación, et son frère apparemment resté dehors. Sans doute pris au piège. Quant à la fille du tapis roulant...

Tandis qu'alentour la fusillade se poursuivait, il rampa sous le pont du tapis métallique, et contournant la partie tunnel de cuisson, se redressa, prenant l'adversaire à revers. Une partie seulement. Trois rafaleurs, planqués derrière des caisses pleines de poteries, armés des fameuses « cornes de bouc » : Kalachnikov AK-47, et AK-74, armes de prédilection des troupes d'assaut des cartels mexicains, nommées ainsi en référence à la forme courbe de leurs chargeurs.

Le Guerrier allait ajuster les *asesinos*, quand deux ombres surgies de nulle part se matérialisèrent, le prenant sous leurs feux conjugués. Plongeant in extremis, évitant les balles par miracle, il arrosa à son tour, vit un des deux flingueurs s'écrouler, culbutant dans sa chute toute une rangée de pots alignés sur des étagères, tandis que son copain disparaissait, profitant de la réaction des trois planqués. Comprendant d'où venait le danger, ceux-ci avaient fait volte-face, lâchant un orage de rafales vers l'emplacement où se trouvait Bolan. Mais, dans un sursaut, ce dernier avait changé de position, ouvrant cette fois le feu sur leur autre flanc. Criblé de balles, le premier se redressa d'un coup, lâchant un cri sonore qui résonna sous la charpente métallique, tandis qu'il basculait, s'écroulant sur son acolyte de gauche. Gêné dans son mouvement, ce dernier le renvoya de côté, et il relevait le canon de son F-M., quand une rafale cisaila l'espace tout près de là. Cadence rapide. Le type plongea en avant, tout l'arrière du crâne éclaté, éclaboussant son copain de sang et de cervelle. Le temps d'un battement de paupières, l'Exécuteur avait eu le temps d'apercevoir la fine silhouette et la crinière.

Consolación, qui, profitant du tapis arrêté, venait de libérer la fille, et la poussait devant elle. Glapissant de peur et sa main à la main, la jeune *chicana* boitait, et ses cheveux en partie calcinés fumaient. Tout en continuant d'arroser l'environnement pour se couvrir, Consolación cria à l'attention de Bolan :

— Dehors ! Vite !

Poussant toujours la rescapée devant elle et couvrant leur trajet de courtes rafales, elle allait atteindre une porte métallique située au fond du local, quand celle-ci s'ouvrit à la volée, sur l'irruption de trois silhouettes, P.-M. aux poings. Concentrant sa défense sur un front ennemi plus à gauche, la Mexicaine ne les avait pas encore vus.

Relevant le MAC 10 d'un mouvement réflexe et extrayant le Snake

de son attache de combinaison, le Guerrier avait déjà estimé les lignes de visée optimales, et ses index avaient agi sur les deux détentes en même temps. Là-bas, les trois survenants cueillis à froid par ses tirs voulurent se replier, trop tard. Au moins pour deux d'entre eux. Touchés de plein fouet par la rafale oblique du MAC 10, ils culbutèrent l'un sur l'autre, arrosant les parties hautes du bâtiment de leurs armes. Marquant un recul sous l'impact plus modeste, mais très pénétrante, d'une des 4,7 mm du Snake, le troisième reflua en catastrophe à l'extérieur, rabattant la porte sur lui. Un claquement sourd comme celui d'un coup de gong, qui coïncida avec la rafale des dernières cartouches du chargeur du MAC 10 de Bolan, avec le cri étranglé d'un des planqués qui dirigeait son tir vers Consolación et sa protégée. Touché au cou, le pourri voulut se redresser, en même temps que ses deux copains tournaient la tête vers le Guerrier... et qui encaissèrent les tirs conjugués du Snake et du P-M. de la Mexicaine. La tête du premier ballotta de côté en crachant un long filet de liquide sombre, tandis que l'autre se pliait en deux sous la rafale du P-M., avant d'aller s'affaler dans les emballages de poteries, tout en vidant son chargeur à la volée. À cet instant, prise de panique, la fille du tapis roulant échappa à la vigilance de Consolación, s'arracha à son étreinte, pour foncer vers la porte métallique qui venait de se refermer. Elle l'atteignit si vite qu'elle sembla s'écraser contre la tôle. Un arrêt si brutal qu'elle en fut violemment secouée, avant de se casser en arrière au niveau des reins. Puis ses jambes plièrent et tandis que son corps glissait vers le bas contre le battant, le Guerrier vit nettement les deux jets rouge foncé qui fusaient de son dos. À hauteur des poumons et du cœur. Décidément pas de chance. Mauvaise réaction. Il vit nettement aussi ses ongles griffer la tôle, quand ses genoux rencontrèrent le sol. Mouvements frénétiques, qui résonnèrent sinistrement dans le soudain silence peuplé de halètements d'agonisants. Un écho métallique grinçant, dont l'écho résonna en même temps qu'un autre son. Caractéristique. Verre brisé. Là-haut. Un trou dans la rangée d'impôstes vitrées. Plus choc sourd. Cascadant. Un objet sombre, qui roula au sol en louvoyant, lâchant un léger panache de fumée.

Grenade quadrillée !

— ¡ *Cuidado* ! cria Bolan.

Simultanément, il avait plongé en avant. Arrivant sur Consolación dans un placage de rugbyman, il la faucha aux jambes, l'envoya dinguer à l'abri d'un alignement de caisses d'emballage, s'affala sur elle, la couvrant de son corps. Puis l'explosion, quasi simultanée. L'air vibra, s'emplit de poussière, de débris qui volèrent en tous sens, et les oreilles du Guerrier se mirent à siffler. Un son strident, qui sembla se répercuter du côté du tunnel de cuisson. Tournant la tête, il distingua

la colossale silhouette de Carlos réfugiée dessous. Geignant et se tordant à terre, il avait repoussé un tas de débris de terres cuites, s'arc-boutant à présent contre les tuyaux pour essayer de soulever quelque chose de lourd qu'il décollait du sol. Apercevant Bolan qui émergeait de derrière les caisses, il rampa vers le cadavre du flingueur abattu près du tapis roulant, arrachant le MP5K de son poing crispé dans la mort. L'Exécuteur arriva sur lui comme la foudre. Non à cause du P.-M. dont il avait entendu le chargeur se vider plus tôt, mais parce qu'il venait de réaliser la nature de la « chose » que Carlos tentait de soulever. Une plaque métallique. Une trappe !

— ¿ *Que pasa ?*

Consolación. Grise de poussière, des débris pleins les cheveux, P.-M. au poing. Haletant, ce fut Carlos qui répondit en désignant le couvercle de la trappe :

— ¡ *La... salida ! ¡ Por... por aquí !*

Une sortie !

— Le... le gaz, insista encore le maquereau. La cuve ! ¡ *Debajo !* En dessous ! Der... derrière... une sortie !

Il semblait au bout du rouleau. Pendant ce temps, le Guerrier avait achevé de soulever la plaque. Jetant un coup d'œil dans le trou sombre, il devina un local ouvert sur la nuit, aperçut une forme pâle. Cylindrique. Réserve de gaz pour le four.

À l'extérieur, on entendit une voix appeler :

— Hé ! Balseiro ! T'aurais pas dû faire ça, sale traître ! Tu vas crever !

Près de Bolan, Carlos haleta, près de défaillir :

— C'est... c'est l'équipe de... de Merced ! Faut... faut se tirer ! Si... si ses *asesinos* sont là, c'est... c'est qu'on lui a dit... que je bosse pour... pour Sinaloa. Pour... pour don Navaja !

Ça, Bolan le savait déjà. Enfonçant durement le canon du Snake dans la tempe de Carlos, il pressa :

— Où est-ce qu'on le trouve, ce Navaja ?

Obnubilé par sa préoccupation première, le colosse reprit très vite :

— Me flingue pas ! Mes gars vont arriver ! Je... je les ai appelés ! Ils vont nous tirer de là et...

— Où je le trouve, ce Navaja ?

Le Guerrier avait poussé si fort sur le Snake que le Mexicain geignit :

— ¡ *Mierda !* Je... je sais pas. Du côté... de... de Mazatlán ! Son

fief ! Mais jamais au même endroit ! Je... Pour ses ordres, c'est lui qui m'appelle ! précisa-t-il en désignant un téléphone portable gisant dans les débris de terre cuite. Et... et je le rappelle quand le boulot est fait. Il...

— Son numéro, coupa l'Exécuteur. C'est quoi, son numéro ?

Le temps pressait, et quelque chose lui disait que le mac était en train de lâcher la rampe. Blessure trop grave, hémorragie importante. Après un mouvement de tête effectivement épuisé, le colosse commença d'une voix hésitante :

— *Zéro... cuaren... cuarenta cuatro... cinco... siete...*

Un nouveau bruit de verre brisé l'interrompit. Suivi d'un choc sourd, d'une roulade.

— Mack !

Mack Bolan avait évidemment compris. Grenade. Attrapant Consolación par un bras, il la propulsa littéralement dans l'ouverture, puis empoignant le portable dans les débris, il sauta à son tour dans le trou. Exactement à la seconde où la deuxième explosion faisait trembler l'air. Au-dessus de lui, il y eut un cri rauque, aussitôt transformé en un gémissement déchirant. Puis plus rien. Exit Carlos. Il lui sembla percevoir des bruits de moteurs quelque part au loin, aussitôt suivis par des rafales nourries. Un échange de feu rageur, entrecoupé de cris.

Les renforts de Carlos. Trop tard pour lui.

— Mack ! *¡ Por aquí ! ¡ Pronto !*

Atterrissant sur un sol dur, Bolan devina dans la pénombre la silhouette de Consolación, inscrite dans le cadre d'une ouverture d'où l'on apercevait une vague lueur. La nuit. L'extérieur. Au loin, la bagarre faisait rage. Les rafales succédaient aux rafales, et des hurlements résonnaient dans la nuit.

Alors que le Guerrier émergeait à l'extérieur sur un terrain caillouteux, d'autres sons crevèrent la nuit, quelque part dans le lointain.

Des sirènes !

— Merde ! s'exclama Consolación en saisissant le bras de l'Exécuteur pour l'entraîner à sa suite. Les GAFES !

Une belle bagarre en perspective. Pour le Guerrier, le terrain devenait trop chaud. O.K. pour la guerre contre tous les pourris de la Terre, mais pas la police.

— *¡ Por aquí ! / Rápido ! ¡ Por aquí !*

Dévalant une pente faite de friches et de cailloux, ils se retrouvèrent bientôt sur une sorte de chemin, derrière la zone

d'activités. Au loin, les rafales continuaient de résonner dans la nuit, ainsi que les sirènes. Se repérant facilement. Bolan allait reprendre la direction qui les ramènerait au véhicule de Consolación où l'attendait son sac de voyage, quand la jeune femme pressa encore :

— À pied, c'est trop risqué ! Le 4x4 de mon frère. Par ici ! Il nous déposera au passage.

Décrochant de sa ceinture son talkie-walkie, elle appela en pressant le pas :

— ¿ *Todo va bien, Tigre ?*

Un chuintement dans l'appareil, puis la voix entendue plus tôt sur *l'autopista* :

— ¡ *Si ! ¡ Si !*

Un ton soulagé.

— On arrive, annonça alors la jeune femme.

Après un périple sinueux, Bolan découvrit enfin la forme trapue et sombre d'un autre 4x4, stationné dans l'ombre, entre une clôture grillagée et l'amorce d'une voie de dégagement. Emplacement surélevé, stratégique, d'où l'on pouvait surveiller le secteur. Au loin, on apercevait même les éclairs des rafales, et, plus loin encore, des reflets de feux clignotants des GAFES. Dans une minute, l'endroit ne serait plus qu'un vaste piège.

— Vite, pressa Consolación en ouvrant la portière latérale à glissière du véhicule. Monte !

Bolan grimpa à l'intérieur, aussitôt suivi par la Mexicaine, et tandis que le moteur du 4x4 se mettait en route, il manqua buter dans quelque chose. Il baissa les yeux et près d'un unique siège classique, en découvrit un autre. Plus inattendu.

Un fauteuil pour infirme !

— ¡ *Hola !*

Tournant les yeux vers l'avant, il vit des épaules d'homme, une tête aux longs cheveux maintenus sur la nuque par un élastique, croisa enfin le regard qui l'observait dans le rétro de cabine.

Argent. Réplique exacte de celui de Consolación.

Et sur le volant, un système de commandes manuelles très spécifique. Pour paraplégique.

— Enrico, présenta brièvement la Mexicaine en prenant place près du conducteur. Mon frère.

Un frère paralysé des jambes. Maintenant, le Guerrier comprenait. Impossible pour Enrico de participer aux opérations. Il prit place sur l'unique siège, et alors que le 4x4 démarrait, la nuit fut brutalement

secouée par une terrible explosion. L'air trembla, et d'un coup, le ciel noir s'embrasa du côté de la zone qu'ils venaient de quitter.

La citerne de gaz de la manufacture de poteries ! Celle sur laquelle ils avaient atterri un moment plus tôt. Après un bref instant, Consolación détourna son regard du ciel incendié, tourna la tête vers Bolan pour interroger :

— Et maintenant ?

Pas traumatisée le moins du monde par l'épisode sanglant qu'elle venait de vivre. Quant au gaz... simple anecdote. Pas pour le Guerrier. Une explosion qui allait peut-être lui être utile.

— Pour toi, répondit-il à la jeune femme, je ne sais pas. Mais pour moi, direction Mazatlán.

Puis, sans plus préciser, il empoigna son satellitaire.

Jack Grimaldi ne devait plus être loin.

CHAPITRE XXIII

Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano coupa la communication, esquissa un rictus de satisfaction, écrasa son cigare du matin dans le cendrier en argent posé par Fefe près de son jus d'orange matinal, sentit une délicieuse excitation monter en lui. À l'instant, au téléphone, Ambrosia n'avait prononcé que deux mots :

— *Quince horas.*

15 heures. La duègne d'Imelda Ruiz Igueras venait de lui fixer le rendez-vous qu'il attendait avec tant de fièvre. Initialement prévu en fin de matinée, repoussé pour raison familiale. Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano piaffait d'impatience. Une heure avec Imelda. Une heure seulement, car elle devait justifier des progrès en musique attendus par ses parents, mais une heure de délices, dans le petit salon privé de la *academia de música*. Imelda et son fragile corps de seize ans, Imelda et sa « psychose hébéphrénique puérile sévère à caractère érotomaniaque ». Termes savants que le *jefe* de Sinaloa résumait en une seule formule.

Sacrée petite salope !

Ce matin, décidément, le ciel était lumineux, porteur d'espoirs et de projets. Et surtout de soulagement. Car comme une bonne nouvelle n'arrivait jamais seule, les news entendues ce matin avaient fait bondir Navaja d'un indicible soulagement. De quoi désormais envisager un avenir sans nuages. En effet, cette nuit, à l'issue d'une véritable guerre de tranchées dans les faubourgs Nord de Guadalajara. Julio-Amado Merced, leader du cartel de Guadalajara avait à la fois perdu une partie de ses troupes de choc, et une grande part de sa liberté de manœuvre. Arrêté par les GAFES alertés on ne savait par qui, un des rares survivants de sa troupe avait cité son nom. Désormais, et malgré ses relations au sein de la police, il allait devoir jouer profil bas. Mais bien sûr et par-dessus tout, le soudain bonheur de Navaja tenait à ce super scoop.

L'Exécuteur était mort !

Mack Bolan de son vrai nom, celui qu'on appelait aussi le grand Fumier ou la grande Salope dans la nébuleuse internationale du Crime

Organisé, avait péri dans l'explosion d'une citerne de gaz, en compagnie d'un certain Andrès Balsero, connu à la police sous le pseudo de Carlos. Tous deux réduits en miettes. L'info émanait du *teniente* des *canallas* de ce même Carlos, qu'un contrat avait chargé d'éliminer ce Mack Bolan, pour le compte d'un mystérieux commanditaire.

Mystérieux commanditaire ! Lui, don Navaja !

Le grand Fumier était mort !

Transformé en chaleur et en lumière. Un jour, quand tout ça serait calmé, il s'arrangerait pour faire savoir à tous, du fin fond de la Russie jusqu'aux States en passant par l'Italie et les autres pays d'Amérique latine que c'était lui, ce mystérieux commanditaire ! Déjà, il venait d'en faire part à tout son clan, convoqué à son petit déjeuner pour la circonstance. En prévision de son rendez-vous avec Imelda, il s'était habillé d'un complet veston en alpaga d'un joli ton ivoire. La classe. Depuis son annonce, alignés en rangs d'oignons devant lui, pétrifiés de respect et de stupéfaction, tous ses *custodios* l'observaient, comme s'il avait gagné la Troisième Guerre mondiale à lui tout seul. Quand il apprendrait ça lui aussi, ce sale con de Roque Chanas en ferait une maladie. Pour tous, ce serait Sinaloa, et non le Golfe, qui aurait tué l'Exécuteur.

Un sacré regain de prestige.

Seule ombre au tableau, la soudaine défection des *n'dranghesi*. Inquiets des troubles que la présence du grand Fumier risquait de déclencher dans la région, les émissaires de la *n'drangheta* avaient préféré reprendre l'avion pour l'Italie. Ils l'avaient appelé à 8 heures ce matin, directement de la salle d'embarquement de Rafael Buelna, en assurant que ce n'était que partie remise. Les rats quittaient le navire, mais avec la mort de l'Exécuteur comme joker, Navaja les verrait très vite revenir, et...

Sonnerie discrète.

Le téléphone. L'autre. Le combiné confidentiel. Intraçable. Celui du vrai business et de ses secrets inviolables. Quittant la contemplation du parc et de sa piscine à débordement, le *jefe* de Sinaloa devança le geste de Fefe qui allait répondre, lui prit l'appareil des mains, décrocha, intrigué.

— ¿ Diga ?

Une succession de faibles déclics, de sons sidéraux, puis une voix, lointaine, quasi inaudible. Navaja insista :

— ¡ Diga !

Nouvelle succession de sons inintelligibles. Et puis rien.

— Il est là.

L'index de Mack Bolan s'était posé sur la carte géographique inscrite à l'écran du P.C. portable. Exactement sur le point rouge qui s'était mis à clignoter. Un signal cramoisi, qui était apparu durant la communication du téléphone portable connecté au computer. Incrédules, Consolación et son frère considéraient l'écran avec des yeux ronds. Ce dernier déclara, admiratif :

— Jamais vu ça !

On le sentait très intéressé par tout ça. Par Bolan et sa légende. Lui qui avait aimé l'action, lui qui avait perdu l'usage de ses jambes en même temps qu'il avait vu son frère aîné tomber sous les balles des assassins du cartel de Guadalajara.

— Complètement dingue ! insista le frère de Consolación, l'air complètement bluffé. Jamais cru qu'un tel truc puisse exister !

Forcément. Le Spook n'avait été édité qu'à un seul exemplaire par l'ami Herman. Une merveille technologique, notamment utilisée par l'Exécuteur lors d'un précédent blitz à Cuba, et qui permettait le prodige de « poursuivre » tout combiné téléphonique appelé par son intermédiaire. Il suffisait de composer le numéro souhaité une seule fois, pour que les satellites NASA, N.S.A. ou autres ne le lâchent plus jusqu'à nouvel ordre. Quel que soit l'endroit de la planète où se trouve le combiné. Dans le regard du Guerrier, une lueur satisfaite s'alluma. Feu Carlos n'avait pas bluffé. Le début d'indicatif qu'il avait fourni avant l'explosion de la grenade correspondait bien avec un de ceux enregistrés comme derniers appels sur son portable. Pour Bolan, la suite n'avait plus été qu'un jeu d'enfant, et la fin du jeu était désormais pour bientôt. Avec la mort au bout.

D'un côté ou de l'autre.

*
* *

Agacé, don Navaja avait raccroché, nerveux. Il avait besoin d'Imelda, il ne supportait plus rien. Il allait congédier son aréopage de gardes pour mettre au point avec Fefe l'itinéraire secret qu'il allait emprunter cet après-midi pour se rendre à l'Académie, quand la sonnerie discrète se manifesta de nouveau. Irrité, il répondit d'un ton sec :

— ¿ Si ?

— Don Miguel ?

Navaja fronça les sourcils. Une voix qu'il avait déjà entendue, mais qu'il ne parvenait pas à situer. Intrigué et méfiant, il répondit :

— Si. ¿ Quién habla ?

— Soy el sargento Aguilar, don Miguel.

Instantanément, le *jefe* de Sinaloa se souvint. Le sergent Amado Aguilar, le *custodio* du capitaine Enrique Salina, abattu l'autre soir à Guadalajara par Miguel Torres, un des *sicarios* de feu Carlos. Une exécution commanditée par lui-même, Navaja. Le capitaine Enrique Salina en savait beaucoup sur le cartel, et il s'apprêtait à vendre ses secrets aux Américains. Ces *máricos* de flics croquaient à tous les râteliers ! De plus en plus intrigué, le *jefe* interrogea :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Sans illusion. Les policiers du secteur voulaient toujours la même chose. La récompense de leur collaboration. Du fric.

— J'ai... euh ! C'est que... j'ai quelque chose à vous dire, don Miguel.

Ben voyons ! Avec une petite prime à la clé. Résigné, le *jefe* quitta son fauteuil en rotin, soupira :

— J'écoute !

Puis se mettant à faire les cent pas, il prêta l'oreille. D'abord distraitement, puis très attentivement. Lorsque le sergent Aguilar se tut, il demanda :

— Et cette info, tu la tiens de qui ?

— Du capitaine Gomez des GAFES...

Sous la moustache bien taillée de Navaja, ses lèvres craquelées de mycose se crispèrent.

— *Muy bien, sargento*, remercia-t-il enfin. *Muchas gracias*.

Il coupa la communication, demeura songeur un instant, tout en continuant à faire les cent pas au bord de la piscine. Puis revenant vers le groupe, il esquissa un sourire à l'adresse de l'immense Fefe. Quasiment au garde à vous selon son habitude, le *capitán* de ses troupes attendait visiblement ses ordres. S'adressant à lui, sans cesser d'aller et venir sur le dallage, Navaja déclara :

— C'était le sergent Aguilar. Il me dit qu'un certain capitaine Gomez des GAFES lui a affirmé que tu les avais appelés, pour les prévenir que ce Mack Bolan était venu traîner dans le secteur. Un coup de fil, dont tu lui aurais demandé de ne pas faire état.

Il marqua un temps, revint se planter devant son homme de confiance, vrilla son regard dans le sien, demanda :

— ¿ *Verdad* ?

Sans le moindre trouble, Fernando Aliès répondit de sa grosse voix caverneuse :

— *Si, dueño.*

— *¿ Por qué ?*

Cette fois, une certaine gêne se lut sur la face de Fefe. Cherchant visiblement ses mots, il finit par avouer :

— On dit partout que ce *loco* de gringo bute tous les *jefes* qu'il croise sur sa route. On dit qu'il met le feu partout, qu'il fait des cadavres par douzaines et que...

— Je vois, coupa Navaja. Tu as téléphoné aux GAFES en espérant qu'ils coïnceraient ce dingue, avant qu'il ne croise ma route.

— Ben, c'est-à-dire...

— Pour me protéger, en quelque sorte, *¿ Verdad ?*

— Ben... si...

— *Bueno, bueno*, coupa encore le *jefe*. *Está bien*, Fefe. *Pero...*

Il hésita, enchaîna :

— Mais avant de faire ça, tu aurais dû me demander mon avis.

À présent légèrement crispé d'être ainsi repris devant ses hommes, Fefe grommela :

— Ben... c'est-à-dire...

— *¡ Bueno ! ; Bueno !*

Se tournant alors vers le rang d'oignons des *custodios*, Navaja s'exclama en désignant leur chef :

— Prenez-en de la graine, vous autres ! Un soldat fidèle se doit de protéger son *dueño* en toutes circonstances !

Il se tut, reprit sur un ton soudain plus sourd :

— Mais il doit toujours veiller à ne pas le faire passer pour un lâche en appelant les flics dans son dos.

Piqué au vif, l'immense Fefe ouvrit la bouche pour protester, n'en eut pas le temps. Une espèce d'éclair avait jailli de la manche de veste du *jefe* de Sinaloa. Un reflet métallique, d'une rapidité folle, qui percuta son front avec un bruit mat. Si violemment que sa tête partit en arrière. Dans le même temps, le bras de Miguel-Angel Pobles Argano était déjà retombé, et dans la lumière crue du soleil matinal, tous les *custodios* virent alors la chose qui dépassait du front de leur leader.

Un manche de poignard.

La navaja du *jefe* !

CHAPITRE XXIV

— *¡ Muchas gracias, don Miguel ! ¡ Muchas gracias !*

Pour un peu, le professeur Sotolito aurait baisé les chaussures de Miguel-Angel Pobles Argano. Ce vieux salaud aimait beaucoup les *dineros* du boss de Sinaloa. Au point de fermer les yeux sur ses petites séances de « poésie » avec la très jeune et très respectable élève Imelda Ruiz Igueras. D'habitude, les simagrées du professeur de violon, directeur de la *Academia*, amusaient Navaja, mais aujourd'hui, il n'avait pas réussi à satisfaire tous ses fantasmes. Pas pu apprécier pleinement la jeune peau veloutée d'Imelda, ni goûter l'excitation que ses alexandrins érotiques faisaient naître en lui d'ordinaire. Car, pas un instant durant cette petite heure en compagnie de l'adolescente, il n'avait pu chasser de sa mémoire la mort de Fefe, sur le dallage de la terrasse de la piscine.

D'habitude, Miguel-Angel n'éprouvait jamais le moindre remords. D'ailleurs, il avait bien fait. En appelant les flics à son insu, Fefe avait commis l'affront suprême. Il l'avait fait passer pour un lâche. Une humiliation qu'on ne pouvait laver que dans le sang.

Préoccupé et frustré, il n'avait plus qu'une hâte, quitter l'Académie et organiser son changement de résidence. Et puis, il allait devoir désigner le nouveau *comandante* de ses troupes. Parmi ses soldats, deux au moins pouvaient prétendre à cette promotion. Justement les deux qui l'avaient escorté jusqu'à la porte du petit salon de musique, et qui couvraient sa sortie. Sans grands risques. À l'école de musique, la majorité des cours n'avaient lieu qu'à partir de 18 heures, et, à part eux, le grand bâtiment était pratiquement désert. Alors qu'ils débouchaient dans le vaste hall dallé de marbre gris, une voix claqua soudain :

— Don Miguel « Navaja » ?

En même temps que ses deux *custodios*, Navaja tourna la tête. Surgi de n'importe où sans qu'ils l'aient entendu, un fauteuil roulant était arrivé dans leur dos. Poussé par une femme. Jeune. Belle. Avec des yeux superbes, d'une étrange couleur métallique. Assis dans le fauteuil, un plaid couvrant ses jambes, un foulard autour du cou et

une casquette sur la tête, un infirme. Qui insista :

— Don Miguel ?

Sous la visière de la casquette, un regard pâle. Un regard qu'il eut l'impression fugitive d'avoir déjà aperçu quelque part. Avec tout au fond, une expression que le *jefe* de Sinaloa ne connaissait que trop. Celle des quémandeurs. Encore un tapeur ! S'il s'était écouté, il aurait dilapidé tout son fric à remplir les poches de ces minables. Déjà qu'il donnait sans arrêt aux associations d'aveugles et de veuves... Très bon pour l'image. Si au moins il avait pu passer un moment agréable avec Imelda...

— Si, s'entendit-il renvoyer sèchement. Qu'est-ce que tu veux ?

Une ombre de sourire vite effacée sur les lèvres, l'infirmes répondit d'une voix grave et profonde :

— Presque rien. Seulement ta mort.

Alors que ses gardes arrachaient leurs armes de sous leurs vestes, Miguel-Angel « Navaja » Pobles Argano eut à peine le temps de voir jaillir comme par magie l'objet noir de sous le plaid de l'infirmes. Un objet trapu, prolongé d'un gros tube noir. Un objet qu'il identifia instantanément. MAC 10, avec réducteur de son. D'ailleurs, il n'entendit presque rien. Le temps d'un battement de paupières, son regard enregistra seulement les lueurs orangées expulsées par le silencieux, puis il y eut les chocs en plein plexus. Violents, cuisants, pas vraiment douloureux. Quand la vraie douleur vint une seconde plus tard, quand il bascula en arrière comme catapulté par une force invisible, il eut encore le temps de distinguer les silhouettes de ses gardes, qui s'écroulaient à leur tour, lâchant leurs pistolets. Des armes qui rebondirent sur le marbre du sol en émettant des cascades de sons lourds. Alors seulement, la mémoire lui revint.

Ce regard minéral ! Le portrait-robot !

Le grand Fum...

Puis il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, et la douleur disparut. Il n'entendit donc pas la jeune femme au regard argent lancer d'un ton pressant :

— ¡ *Rápido* !

Il ne vit pas non plus l'infirmes à la casquette jaillir de son fauteuil, P.-M. au poing et vêtu d'une sinistre combinaison noire pleine de poches et de passants occupés par divers armements, pour disparaître en compagnie de la jeune femme. Tout ça n'existait plus que dans un autre univers. Celui des vivants.

— ¡ *Pronto* ! pressa encore Consolación. ¡ *Pronto* !

Un MAC 10 au poing, elle sprintait comme une athlète de haut

niveau, entraînant Mack Bolan dans son sillage. Ayant eu le temps de reconnaître les lieux pendant la « séance poétique » de Navaja, elle avait repéré l'autre issue de l'Académie de musique, et avait pu préparer leur extraction. Une porte de service donnant sur une cour desservant un lot de petits immeubles décrépits, où attendait...

Bad Horse.

Acheminée par Jack Grimaldi à bord de l'innocent Ford Transit, la Yam'avait été récupérée ce matin par l'Exécuteur, qui l'avait ensuite stationnée là, avant de gagner son poste d'affût en fauteuil roulant, poussé par une Consolación qui avait exigé de participer à l'action.

Impossible de refuser.

D'autant que, de son côté, à bord de son 4x4 Nissan aménagé, son frère Enrico assurait la surveillance de la moto.

— *¡ Pronto ! ¡ Pronto !*

La Mexicaine avait encore accéléré. Elle avait raison. Derrière eux, des cris affolés, des appels rageurs, des bruits de cavalcades. Les *custodios* postés à l'entrée principale. La chasse était lancée. Tant pis. Pour avoir vu arriver le cortège du boss de Sinaloa devant l'Académie, il avait pu estimer le nombre des effectifs de sa protection. Très nombreux. Mais l'Exécuteur n'avait pas l'habitude de fuir le combat. Poussant la jeune femme en avant, il lança :

— File devant et décrochez ! Je vous rejoindrai !

Déjà, il avait échangé son chargeur de MAC 10 entamé contre un plein, et empoigné le gros Taurus 9 mm de Consolación de son autre main.

— File ! répéta-t-il en voyant la Mexicaine hésiter.

Elle finit par disparaître, l'abandonnant à contrecœur dans le couloir qui conduisait vers l'issue secondaire. Il était temps. D'un coup, plusieurs silhouettes avaient déboulé dans son dos. Quatre furieux, brandissant des P.-M. et hurlant comme des malades, et se gênant mutuellement dans l'étroit boyau. Sans leur laisser le temps de réagir, l'Exécuteur envoya une rafale. Puis une autre. Le coup de la vache dans le couloir. Inratable. À cinq ou six mètres de là, les quatre flingueurs culbutèrent avec un ensemble touchant. L'un d'eux avait néanmoins eu le temps d'enfoncer la détente de son M. P5K. Un bruit assourdissant, des éclats de plâtre, de bois, des morceaux de plafond. Sans attendre, Bolan s'était précipité en avant. D'accord pour le combat, pas pour le suicide. D'autres allaient se pointer. Nombreux, et très motivés. Dix secondes plus tard, il jaillissait dans la cour. Un bref instant ébloui par le soleil vertical, il repéra la Yam'... et le véhicule d'Enrico. Le frère et la sœur étaient restés. Têtus. Bolan fonce, enfourcha la moto, actionna la clé restée engagée dans le contact, vit

le Nissan qui démarrait enfin. La moto rugit, décolla littéralement du sol pour s'élancer vers la sortie de la cour. En même temps que surgissait la cavalerie. Derrière, et devant. Deux des trois gros tout-terrain du clan Navaja.

L'instant T.

Déjà, les doigts du Guerrier actionnaient les commandes « très spéciales » situées sous le guidon de la moto. Alors qu'il fonçait vers les deux 4x4 obstruant la sortie de cour, les deux P.-M. MAC 10 engagés sous les pots d'échappements se mirent à cracher leurs ogives blindées, à la cadence de 1200 coups/minute. La mort express. Derrière, il y eut des hurlements, des rafales. Sons inaudibles dans le vacarme, tirs de panique. Inutiles. Fauchés par les essaims de frelons rageurs, les soldats de feu Navaja se culbutèrent les uns sur les autres, lâchant leurs P.-M. et s'écroulant dans un concert de jets de sang. Dans le même temps, l'Exécuteur avait activé la procédure de tir du M-203 spécialement trafiqué par Gadgets. Un lanceur à quatre tubes de 40 mm aux commandes électriques dissociées. Du tube supérieur, une ogive surgit, fusa en avant, et précédant la moto à une vitesse folle, alla percuter le premier des 4x4 ennemis. À l'avant. Dans un enfer de feu et de décibels, le moteur explosa, envoyant débris de tôles et éclats d'acier tous azimuts. Juste avant que la moto n'arrive. Durant une demi-seconde, le Guerrier se dit qu'il allait mourir là, mêlant son sang à celui de l'ennemi, mais que c'était la guerre, et qu'il avait choisi son destin. Sans casque, de l'air brûlant et de la fumée plein les yeux et des débris divers lui fouettant la face, il n'y voyait plus rien. Fataliste, il attendait le choc.

Puis, d'un coup, la chaleur disparut, les éclats cessèrent de cribler son visage, et il ouvrit les yeux.

Il était passé !

Derrière, l'hallali était lancé. Dans ses rétros de guidon, deux autres 4x4, phares allumés, fonçant à sa poursuite. Des « choses » vibrèrent autour de sa tête, et *Bad Horse* encaissa un choc à l'arrière. Un boucan d'enfer suivit. Hurlement des gaz. Échappement perforé. À cet endroit, la voie n'était qu'une ruelle déserte. Activant de nouveau les MAC 10 arrière, il arrosa copieusement les poursuivants, faillit crier de bonheur en captant l'image de son rétroviseur. Après une violente embardée, le premier 4x4 venait de percuter un mur. Bolan le vit rebondir, cogner contre le flanc de celui qui le suivait, repartir vers le mur où son avant explosa littéralement. Mais le suivant était passé. Le Guerrier envoya une nouvelle rafale de 9 mm, crut apercevoir le pare-brise éclater. Il eut aussi l'intuition d'un son particulier. Sirène. Mais pas sûr. Quoi qu'il en soit, déguerpir.

Pendant ce temps et sans ralentir, le 4x4 continuait à le talonner.

Mauvais. Très mauvais.

Et subitement, l'espace. D'un coup, la moto venait d'émerger de la ruelle, pour surgir dans une vraie rue, avec circulation, et nombreux passants !

L'Exécuteur accéléra. Sous les roues et autour de la moto, les pavés du sol et les façades se mirent à défiler à la vitesse de la lumière. Comme dans un cauchemar, Bolan apercevait des voitures, des silhouettes qui s'enfuyaient. Si ça continuait, les rues de Mazatlán allaient subir un carnage. Pour l'ex-sergent Miséricorde, option rejetée. Plissant les paupières pour résister au vent de la course, il accéléra encore, passa en surrégime, s'élançant comme un fou dans la circulation. D'un coup d'œil dans ses rétros, il aperçut alors le 4x4 poursuivant, et une sombre joie le galvanisa. Ce qu'il pouvait rêver de mieux venait de se produire.

Collision.

4x4 contre... véhicule de police !

La sirène entendue l'instant d'avant ! Comme un dément, le Guerrier mit tous les gaz, et ne pensant plus qu'à sortir de la ville au plus vite, il s'élança dans un gymkhana d'enfer, louvoyant dans la circulation, passant au centimètre près au ras des carrosseries, refusant d'entendre ces autres sons qui s'élevaient dans l'air tiède, par-dessus le grondement fou de la machine.

Pas la police ! Surtout pas la police !

— Putain de merde ! Ils l'ont eu !

Dans le silence du campo verdoyant des environs de Pozole, la voix d'Enrico avait résonné à la manière d'une oraison funèbre.

— Mon cul ! renvoya sa sœur.

Mais, comme Enrico, elle commençait à désespérer. À se rendre à l'évidence. Ce foutu gringo s'était fait avoir. Attaqué à trop gros. Trop fort pour lui. Elle avait tant de fois entendu des morceaux de la légende du fameux *Ejecutor*, qu'elle lui en voulait presque d'être venu rater son dernier blitz dans son fief à elle. Puis, aussitôt, elle s'en voulut à elle-même. Quelque chose dans ce grand gaillard d'aspect militaire et inflexible lui avait fait un drôle d'effet. Dès le premier regard. Une de ces impressions qui agacent le corps et l'esprit, et qui les réchauffent sans qu'on sache très bien pourquoi. Un instant plus tôt, elle avait même failli aller trouver l'autre gringo, resté là-bas, enfermé dans son putain de Ford Transit. Rien que pour lui demander son avis. Pour qu'il lui dise qu'elle et son frère se trompaient, que son copain allait débarquer. Qu'il s'en était sorti. Comme d'habitude.

Comme toujours. Mais Consolación s'était retenue. Pourquoi pas non plus se mettre à chialer comme une *chica* de *novelas* ! Et puis l'autre type, celui du Ford Transit, pas le genre bavard. À peine dit bonjour, seulement parlé à ce Bolan.

Décidément, les gringos étaient vraiment...

Un moteur. Un son d'abord ténu. Encore loin. Puis plus fort, et carrément rageur.

Une moto qui jaillit tout là-bas au sommet de la petite côte, qui parut décoller du sol caillouteux, qui sembla vouloir s'envoler, qui retomba finalement dans un nuage de poussière jaune, pour accélérer encore, pour venir s'arrêter enfin dans un bref dérapage qui éjecta des cailloux autour d'elle.

Au guidon, ce Mack Bolan. Couvert de suie, de débris, de poussière, de gras et sans doute d'autres choses encore, mais vivant.

— ¡ *Hola* !

Et calme, avec ça ! Comme s'il ne revenait que d'une bonne balade à bécane ! Sans y prêter attention, Consolación s'entendit répondre :

— *Hola*.

Derrière le volant aménagé de son 4x4 désormais vide de fauteuil roulant, Enrico ne dit rien. Figé, il regardait Bolan, l'air de voir une sorte d'extra-terrestre. Et pendant ce temps, l'autre gringo descendait enfin de son Transit. Pour aller en ouvrir l'arrière.

— J'ai été retardé, avoua le Guerrier en époussetant le devant de sa combinaison de combat. La police était partout. J'ai dû les semer. Ça m'a pris du temps. Je ne connais pas bien la ville...

Bref, le gringo s'était perdu.

Pendant ce temps, son copain avait sorti deux larges glissières métalliques de l'arrière du Transit. Consolación le vit les ajuster du véhicule au sol. Rampe d'accès pour la moto. Puis, faisant signe à Mack Bolan, le gringo taciturne lui cria :

— *Let's go* !

Bolan fit alors le tour du 4x4 à moto, s'arrêta au niveau de la portière du conducteur, tendit sa large pogne noire de fumée à Enrico.

— *Adios, compañero*.

Consolación vit son frère esquisser un sourire, l'entendit renvoyer :

— *Adios, gringo*.

Il lui sembla que Mack Bolan esquissait un sourire à son tour, mais, déjà, il avait ramené la moto à sa hauteur. Durant un instant, il la regarda d'un air songeur, puis plongeant son regard minéral dans le

sien, il lui dit :

— ¡ *Adios, Consolación !*

À son tour, le regard de Consolación s'accrocha à celui de Bolan, et une étrange lueur y passa, fugace. Comme un message. Inavoué.

— ¡ *Hasta luego !* renvoya-t-elle.

Au revoir, pas *adios*.

D'une voix un peu cassée. Peut-être.

Il y avait comme un soupçon d'ironie vaguement nostalgique dans le ton. Mais elle avait peut-être raison. Ils se reverraient probablement. Un jour.

Si la mort oubliait encore le Guerrier quelque temps.